

158

LE PAMIR

A 25

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET HISTORIQUE

SUR

L'ASIE CENTRALE

PAR

^{Jean Baptiste}
J.-B. PAQUIER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

DOCTEUR ÈS LETTRES

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

PARIS

MAISONNEUVE ET C^{IE}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1876

GB
302
.P22

REVUE DE LA

REVUE DE LA

Vignand - hih
3-24-28

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

7-13-40 5-11

A

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE PARIS

En dédiant mon étude sur le Pamir à la Société de Géographie, dont les richesses scientifiques m'ont si puissamment aidé, j'accomplis un acte de vive reconnaissance.

Je ne saurais oublier, non plus, ce que je dois à l'un de ses membres correspondants étrangers les plus éminents, M. Nicolas de Khanikoff; qu'il me permette d'associer son nom à celui de la Société de Géographie.

J.-B. PAQUIER

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI HISTORIQUE SUR LA RÉGION DU PAMIR

CHAPITRE PREMIER. — Le Pamir connu des anciens.....	7-27
Esquisse de la région du Pamir dans l'antiquité.....	27
CHAPITRE II. — Le Pamir au moyen âge.....	27-63
§ I. Les pèlerins bouddhistes et Hiouen-Thsang.....	33
§ II. Les Arabes.....	45
§ III. Marco-Polo.....	48
Esquisse de la région du Pamir, pour les voyages de Hiouen-Thsang et de Marco-Polo.....	48
CHAPITRE III. — Le Pamir aux temps modernes, du xv ^e au xix ^e siècle.....	63-79
Esquisse de la région du Pamir, pour les voyages de Bénédicte Goëz et du colonel Wood.....	79
CHAPITRE IV. — Le Pamir et les explorations contemporaines, de 1860 à 1875.	79-133
I. La politique et la science.....	79
§ II. Explorations russes.....	90
§ III. Explorations anglaises.....	107
Esquisse de la région du Pamir, pour les explorations russes et anglaises de 1860 à 1875.....	107

DEUXIÈME PARTIE

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION DU PAMIR

CHAPITRE PREMIER. — Des changements que les découvertes contemporaines ont apportés dans la géographie du Pamir.....	133-150
CHAPITRE II. — Le plateau du Pamir.....	150-177

CHAPITRE III. — Développement du Pamir dans le bassin de l'Oxus.....	177-191
CHAPITRE IV. — Voies de communication de la région du Pamir	191-199
CONCLUSION.....	199

APPENDICES

1° Cols et passages du Pamir.....	203
2° Tableau hypsométrique des principales hauteurs reconnues jusqu'à ce jour.....	205
Mémoire sur la carte de la région du Pamir, jointe à l'ouvrage.....	208
Carte de la région du Pamir, d'après les découvertes les plus récentes des Russes et des Anglais.	

INTRODUCTION

Il est des régions exceptionnelles qui, par leur configuration et la place qu'elles occupent au centre d'un continent, sont destinées à jouer un rôle important à toutes les grandes époques de l'histoire. — Le *Pamir*, à ce point de vue, est sans contredit la partie du globe la plus intéressante à étudier, car il est, a dit Carl Ritter, « pour l'histoire de l'humanité, le point le plus remarquable de la terre entière. »

L'homme n'a pu naître au milieu des steppes de cet aride plateau, ainsi qu'on l'a prétendu trop longtemps. — Comment supposer que cette masse montagneuse et complètement dénudée, dont tous les voyageurs du moyen âge et des temps modernes nous ont fait une peinture si effrayante, ait jamais pu présenter les conditions nécessaires à la vie et au développement d'un peuple? Mais c'est sur les contreforts occidentaux du Pamir que commence véritablement pour nous la première histoire des races européennes. Venues on ne sait d'où, elles ont escaladé ces hauteurs qui les séparaient d'un monde inconnu, né à peine à la lumière et à la vie. — Pendant une période plus ou moins longue, elles ont résidé dans les vallées et les passages qui, de ces sommets escarpés, conduisaient dans les plaines voisines; puis, reprenant ce grand mouvement d'émigration qui les poussait d'Orient en Occident, elles se sont dirigées par les voies que la nature leur avait

pour ainsi dire tracées d'avance, sur les flancs du plateau de l'Iran ou par la vallée de l'Oxus.

C'est depuis vingt-cinq années surtout que l'attention du monde savant s'est portée sur cette région, pour en sonder les mystères et en recueillir les traditions. Aidée de la linguistique et de la physiologie, de l'histoire et de la géographie, la science a pu y retrouver les traces les plus anciennes de ce premier séjour de nos ancêtres aryens, alors que déjà à cette époque éloignée une race complètement différente, dite des *Touraniens*, commençait à se précipiter des hauteurs du Tian-chan dans les basses plaines de l'Iaxarte et de l'Oxus. — A mesure que se répand aujourd'hui l'étude des langues indo-européennes, et que les traditions aryennes se dévoilent par la lecture des livres sacrés, cette région du Pamir nous apparaît telle qu'elle était connue des peuples primitifs, belle et grande dans sa majesté sauvage, frappant tout d'abord les regards par son étendue et son élévation, et rattachant à ses flancs toutes les nations qui de là se sont répandues sur les trois continents.

Au moment même où la science se trouvait portée, par la nature de ses recherches, à étudier cette contrée intérieure de l'Asie, tombée dans un oubli profond, les événements politiques et militaires, qui depuis un siècle s'accomplissaient au nord et au midi du vieux continent, allaient de leur côté attirer sur elle l'attention des officiers et des hommes d'État. — Les progrès incessants de la Russie et de l'Angleterre, qui remontaient, l'une le cours du Syr-Daria et de l'Amou-Daria, — l'autre le cours de l'Indus et du Gange, faisaient prévoir l'instant où, s'avançant en face l'une de l'autre, ces deux grandes puissances ne seraient plus séparées que par cet énorme plateau qui marquait comme une frontière très-nette placée entre la Sibérie et les Indes, le bassin aralo-

caspien et la Tartarie orientale. — C'était la question d'Orient qui reparaisait, mais transportée dans son véritable centre ; — et les explorations intelligentes des hardis voyageurs, que stimulaient les encouragements des deux gouvernements de Saint-James et de Saint-Pétersbourg, arrivaient en quelques années à nous faire connaître le Pamir dans ses traits généraux.

« Spectacle étrange et curieux ! dit un publiciste anglais. On voit les Slaves et les Anglo-Saxons, ces représentants des deux branches principales de la race aryenne, se donner rendez-vous au lieu même qui fut, à une époque si lointaine, le point de départ de leurs premières migrations. — Ce plateau du Pamir, qui joua un si grand rôle dans l'histoire et la géographie primitives de l'Orient, redevient aujourd'hui ce qu'il était il y a quelque mille ans, une région de la plus haute importance ; et du consentement même des deux puissants voisins, il s'élève comme une limite infranchissable qui doit séparer leurs conquêtes asiatiques (1). »

Aussi, parmi toutes les explorations qui se poursuivent de nos jours dans les différentes parties du globe, en Afrique, en Amérique, en Australie et au pôle Nord, partout en un mot où il reste encore quelques terres inconnues que l'homme veut annexer à son domaine, les explorations de l'Asie centrale doivent tenir le premier rang et mériter qu'on s'y arrête, pour être étudiées et appréciées avec soin. Elles intéressent, en effet, cette partie du vieux monde d'où procède, pour ainsi dire, toute notre histoire, et dont les révolutions multiples ont toujours eu leur contre-coup en Europe ; — elles auront pour conséquence de conquérir bientôt à nos idées et de lier à notre avenir des nations jusque-là barbares, que la guerre et le pillage faisaient seuls subsister.

(1) *Quarterly Review* (avril 1873). — Yule's *Marco-Polo*, t. I, p. 174-176.

Peut-on espérer que jamais l'influence européenne prenne définitivement possession des régions australes de l'Afrique, et que la civilisation ou la science même bénéficie des découvertes faites dans l'Océan Glacial? Aux sources du Nil, comme dans la mer libre des pôles, à part la curiosité du voyageur ou du savant une fois satisfaite, quels résultats importants et pratiques auront les recherches des explorateurs? Dans l'Asie centrale, au contraire, chaque pas en avant fait par un Européen est un progrès accompli par la civilisation elle-même, qui repousse ou détruit pour toujours la barbarie, et se prépare à porter jusqu'à l'extrême Orient sa bienfaisante et salutaire influence. — Déjà nous pouvons fixer le moment précis où les relations internationales ne trouveront plus aucun obstacle, et se continueront sans interruption de l'Atlantique à l'Océan Pacifique, comme pour faire un seul et même État des deux continents de l'Europe et de l'Asie.

Il n'est donc pas sans intérêt, aujourd'hui que la science géographique est arrivée à la connaissance presque complète de la région du Pamir, d'étudier et de décrire cette région telle que nous l'ont révélée, les dernières découvertes, à la suite des explorations russes et anglaises. Déjà de nombreux travaux ont paru à l'étranger, qui ont jeté un jour nouveau sur cette partie de l'Asie centrale, raconté les événements multiples qui ont modifié sa situation politique, et montré le rôle qu'elle est appelée à jouer encore dans un avenir plus ou moins rapproché. — Sans parler des importantes publications géographiques publiées en Russie, en Allemagne et en Angleterre, quelques ouvrages spéciaux, dus à des voyageurs bien connus ou à d'illustres orientalistes, ont résolu plus d'un problème, et fixé nos idées sur le bassin de l'Oxus et la haute plaine de la Tartarie orientale (1).

(1) Travaux de MM. de Khanikoff, Veniukoff, Severtzoff, Yule, sir Henri Rawlinson,

En France, au contraire, sauf deux études assez restreintes, l'une exclusivement politique (1), l'autre purement ethnographique (2), nous n'avons rien qui précise la question, résume l'état de nos connaissances et nous fasse embrasser dans leur ensemble l'histoire de cette intéressante région et la configuration générale de son sol. — Il y avait là une lacune à combler : c'est ce que nous essayons de faire dans ce travail, à l'aide des documents les plus récents, que nous ont fournis les savants ou les explorateurs russes et anglais.

Dans la première partie, nous recherchons ce qu'était le Pamir à toutes les grandes époques historiques, dans l'antiquité, au moyen âge, aux temps modernes et de nos jours, — nous attachant surtout à dégager des relations ou des descriptions laissées par les voyageurs et les géographes l'aspect général de cette haute terre ; nous comprenons mieux ainsi les grands événements dont l'Asie a été le théâtre. — Dans la seconde partie, nous esquissons à grands traits la géographie actuelle du plateau et de la région du Pamir, cherchant à en faire ressortir la grande élévation, la masse énorme et le caractère grandiose. Par là nous comprenons mieux aussi son importance dans le système orographique du vieux monde, et nous nous faisons une idée plus exacte du relief terrestre. — Quant à la carte qui est jointe à notre travail, et sur laquelle se sont concentrés nos soins et nos efforts, elle représente aussi exactement que possible l'Asie centrale, telle que nous l'ont fait connaître les recherches les plus minutieuses.

Fedtchenko disait, à la fin des notes qui devaient accom-

Fedtchenko, etc. Yule : *Essay on the Geography of the Upper Oxus* (1872). — Arm. Vambery, *Central Asia* (1873). — Fred. von Hellwald, *Central Asien*, 1875. — Sir Henri Rawlinson : *England and Russia in Central Asia*, 1875.

(1) Blerzy, *Révolutions de l'Asie Centrale* (*Revue des Deux-Mondes*, 3 art. 1874).

(2) Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie centrale* (1874).

pagner la traduction russe de l'*Essai sur la géographie de l'Oxus supérieur*, du colonel Yule : « Dans la science de l'Europe occidentale, il est une coutume généralement suivie : » celle de résumer et d'estimer de temps à autre tout ce » qui a été fait, pour fixer le point auquel on est arrivé et » déterminer ce qui reste encore à découvrir. — C'est là » une bonne méthode qui stimule les savants et les chercheurs, et concourt à reculer de plus en plus les bornes » des connaissances humaines. Il serait bon que la Russie » voulût bien adopter, elle aussi, cette méthode, et voilà ce » qui m'engage à entreprendre cette œuvre... »

C'est là ce que nous voulons tenter ; et nous ne pouvons mieux faire, en commençant cette étude, que de nous placer, pour ainsi dire, sous les auspices de cet illustre voyageur qui mourut si tôt, victime de son dévouement à la science et à la géographie (1).

(1) Mort au col du Géant, septembre 1873.

LE PAMIR

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI HISTORIQUE SUR LA RÉGION DU PAMIR

CHAPITRE PREMIER

LE PAMIR CONNU DES ANCIENS

Nature des connaissances géographiques que l'on peut attendre des anciens.

— *Système orographique de l'Asie*, d'après Dicéarque, Eratosthène et Strabon. — *Orographie de la région du Pamir*, d'après les géographes anciens. — *Hydrographie*. — *Ethnographie*. — La grande route de commerce par la vallée de l'Oxus. — Conclusion.

Les connaissances que les anciens possédaient sur cette région intérieure de l'Asie étaient assez restreintes, — nous en comprenons facilement la cause. C'est pour ainsi dire autour de la mer Intérieure qu'a vécu l'antiquité classique ; c'est dans cet espace relativement resserré que les Perses, les Grecs et les Romains ont grandi et prospéré, sans s'inquiéter souvent de ce qui pouvait exister au delà de la Bactriane et des plaines de l'Oxus, — au delà du Rhin et du Danube. Il fal-

lait qu'un grand conquérant, animé de l'esprit de la guerre et poussé par l'ambition, osât s'aventurer dans ces contrées inconnues, pour que l'historien ou le géographe consentît à le suivre un instant, et décrivît à la hâte les quelques populations vagabondes qu'on avait domptées, ou les rares montagnes qu'on avait franchies. — Aussi toutes les expéditions lointaines, entreprises au delà d'une certaine limite, rentraient-elles le plus souvent dans le domaine de la Fable. Quelle idée se faisait-on du mystérieux pays d'Ophir, où les Phéniciens allaient chercher les richesses du sol, les parfums et les pierres précieuses? — Était-ce l'Ibérie? était-ce l'Arabie, l'Afrique ou l'Inde occidentale? Aujourd'hui encore les commentateurs ont beaucoup de peine à s'entendre entre eux (1).

Si les relations maritimes, facilitées par les Phéniciens et les Carthaginois, ne pouvaient fournir aucune notion précise sur la situation et la nature des pays assez rapprochés du bassin de la mer Intérieure, on ne devait pas demander aux voyages par terre des informations plus exactes. — Les caravanes qui s'aventuraient dans l'intérieur de l'Asie n'avançaient qu'avec beaucoup de difficulté à travers ces contrées montagneuses et désolées, avaient hâte d'en sortir pour arriver aux Indes ou dans la Sérique, terme de leur voyage, y recueillir des marchandises et revenir en Europe. — A leur retour, on interrogeait bien les voyageurs sur le résultat de leurs expéditions, mais non sur la nature des pays ou le caractère des populations qu'ils avaient traversées. — Ceux-là du reste ne donnaient le plus souvent que des renseignements inexacts ou incomplets, car ils avaient mal vu. La configuration générale de la contrée leur échappait complètement avec ses formes grandioses et ses masses imposantes; — les cours d'eau et les passages qu'il leur fallait franchir attiraient seuls leur attention; et de toutes ces notions confuses, réunies du reste

(1) Voir E. Renan (*Hist. des langues sémitiques*, p. 209).

à grand' peine, on s'était fait un système géographique des plus faux. — Aussi comme avec les anciens, Grecs ou Latins, tout se rapetisse ! La région du Pamir surtout n'a plus ces traits caractéristiques qui la distinguent, car le géographe ne voit dans ce qui constitue le relief du grand continent asiatique que des chaînes de montagnes isolées, semblables à de longues arêtes, et qui vont se coupant à angles droits, comme le Taurus, le Paropamisus, le Caucase, l'Imaüs, l'Hémodus, etc.

En effet, la théorie orographique que les anciens s'étaient faite du vieux monde n'est pas autre chose : le long diaphragme de Dicéarque et d'Ératosthène en était la base principale. De la pointe occidentale de la Lycie partait l'épine dorsale du continent asiatique, pour se continuer, comme en ligne droite, dans la direction de l'orient par le Taurus, les monts d'Arménie, le Caucase indien, l'Hémodus. Au nord et au midi, ce n'étaient que des plaines immenses ; seule, une chaîne transversale semblait couper en deux la première : c'était l'Imaüs qui séparait le bassin de la Caspienne de la Sérique, et se perdait au nord, au sein des régions hyperboréennes. — Nous devons ajouter que la science moderne a vécu jusqu'à notre époque sur ces maigres données ; et la grande carte de l'Asie, dressée par M. Alexandre de Humboldt pour son ouvrage, ne nous dira rien de plus (1).

En dehors des conquérants, les voyageurs anciens qui nous ont fait connaître la région du Pamir sont fort peu nombreux. Des conquérants eux-mêmes, la plupart sont légendaires ; et Strabon n'ajoute aucune croyance aux merveilleux exploits qu'ils auraient accomplis (2). Seule, l'expédition d'Alexandre lui paraît un fait historique sérieux ; et si ce prince n'a pas abordé directement la région du Pamir, ses succes-

(1) En 1843.

(2) Liv. XV.

seurs en Asie eurent tout intérêt à entretenir des relations suivies non-seulement avec l'Inde transgangétique, mais encore avec la Sérique. Quant à la domination des Perses, qui confina pendant trois siècles environ à ces régions centrales asiatiques, elle ne nous apprend presque rien ; Ctésias ne compose son histoire qu'à l'aide de documents peu authentiques ; et pour les écrivains qui ont raconté la puissance de la monarchie persane, ils ne remontent pas au delà de Cyrus. — Seules, les inscriptions de Behistun et de Persépolis, déchiffrées de nos jours, nous donneront quelques détails précis sur l'ethnographie de ces pays. « Cependant, dit Humboldt, vers la 74^e Olympiade, au temps de Xerxès, Hécatée de Milet connaissait déjà le site de *Kaspapyrus*, qui n'est que le Cachmir actuel. C'est par là que Scylax de Caryande, sur l'ordre du grand roi, commença son voyage d'exploration dans les Indes (1). »

Si Alexandre est le seul conquérant historique qui ait parcouru la région du N.-O. de l'Inde, il faut ajouter que les données fournies par son expédition sur le Pamir et les contrées voisines sont très-peu nombreuses. Quand il part de Bactres, en effet, pour pénétrer dans la Capessène indienne, ou territoire de Caboul, il remonte la route de Bamian ; le col de ce nom, célèbre dès la plus haute antiquité dans les légendes aryennes et hindoues, offrait l'accès le plus facile et le passage le plus direct. Par là avaient dû passer, avant Alexandre, bien d'autres invasions dont l'histoire ne parle pas ; et, après Alexandre, tous les conquérants qui ont pénétré dans les Indes, depuis Tamerlan jusqu'à Nadir-Shah. Ce fut au delà du col de Bamian qu'Alexandre campa, à *Alexandria Paropamisiana*, pour de là se diriger sur les rives de l'Indus.

(1) *Asie centrale*, t. I. — « L'identité de ce lieu avec Kasyâpa-Mur, dit Wilford, n'est pas douteuse ; ce mot signifie en effet habitation de Kasyâpa, de ce saint personnage qui a fait écouler les eaux sous lesquelles gisait la terre de Cachmir, en ouvrant de sa main puissante une tranchée dans la montagne de Baramaulch. » (*Asiatic Researches*, t. XIV, p. 119.)

Quelle était cette *Alexandria*? Le doute subsiste encore à cet égard. — Du reste le nombre des villes et des forteresses qu'Alexandre éleva sur le flanc méridional du Paropamisus est considérable : Étienne de Bysance en compte jusqu'à 18 ; et Diodore de Sicile dit qu'elles n'étaient éloignées les unes des autres que d'une journée de chemin. — Mais tout fait supposer que l'*Alexandria Paropamisiana* ne peut être identifiée avec Candahar, comme le voudrait Robertson (1).

Là se bornent les connaissances que l'expédition d'Alexandre peut nous fournir sur le Paropamisus. Mais cette expédition est le point de départ d'une révolution importante qui s'opère dans les relations de l'Orient avec l'Occident. — Jusqu'à cette époque la seule route de commerce, qui mettait en communication l'Europe avec l'extrême Orient, était la route de mer par le golfe Arabique, le golfe Persique et l'Océan Indien. Alexandre ouvre un nouveau chemin en faisant connaître de nouveaux débouchés ; — il reconnaît l'importance du cours de l'Oxus, qui lui paraît la voie naturelle pour pénétrer, d'une part aux Indes, de l'autre dans la Sérique, au delà de l'Imaüs ; c'est lui qui révèle cette contrée complètement inconnue jusque là ; et la *Casia Regio* devient un centre de commerce très-fréquenté. Ce chemin est plus direct que le précédent, car il court à travers l'Asie centrale ; et un négociant macédonien, Maës Titianus, en laissera le premier une description assez détaillée. Pendant toute l'antiquité, la voie commerciale trouvée par Alexandre sera la seule fréquentée dans l'intérieur du continent asiatique, jusqu'à ce que les Turcs et les Chinois lui substituent la vallée de l'Iaxarte ; alors les caravanes se reporteront dans la direction du nord, et nous avons là l'explication naturelle de ces controverses nombreuses qu'a fait naître la question de la *Turris lapidea* de Ptolémée.

(1) Recherches historiques sur les connaissances que les anciens avaient de l'Inde, chap. III.

Les rois de la Bactriane avaient, on le comprend, le plus grand intérêt à attirer dans leurs États et à conserver le commerce de transit qui se faisait entre la Grèce et l'Asie orientale. Aussi ne négligeaient-ils rien pour le favoriser et l'améliorer. Au delà même de la Bactriane, dans les vallées étroites de l'Hindou-Koush et des Himalayas, quelques aventuriers grecs s'étaient taillé à leur convenance des principautés indépendantes qu'ils cherchaient à rendre prospères par le commerce ; les médailles de plus en plus nombreuses, trouvées au dernier siècle et dans le nôtre au sein des vallées du Cachmir et du Baltistan, attestent l'influence durable que sut conserver au milieu de ces montagnes la civilisation hellénique. Grâce à ces relations assez suivies de l'Occident avec l'Orient, purent se répandre quelques connaissances plus précises sur l'intérieur de l'Asie ; Mégasthène et Démarque mesurèrent toute la région de l'Inde, du cap Comorin au Paropamisus ; et c'était le col de Bamian, c'est-à-dire le canton le plus occidental du Paropamisus, que l'on choisissait comme point de départ de tous les anciens itinéraires qui nous donnent les mesures de ces contrées (1).

Détails géographiques fournis par les auteurs anciens. — 1° L'Orographie.

La base de tout le système orographique de l'Asie était, nous l'avons vu, la grande chaîne latitudinale d'Ératosthène et de Dicéarque qui coupait l'Asie en deux parties presque égales, le Nord et le Midi. « Cette chaîne, dit Denys le Périégète, tantôt s'avance obliquement d'une façon entrelacée, tantôt directement. D'abord elle s'appelle le Taurus, puis elle change de nom à chaque changement de direction et de configuration (2). » La portion de cette longue chaîne qui

(1) Gosselin, *Recherches sur la Géographie systématique et positive des Grecs* (t. III).

(2) Vers 639-645.

nous intéresse était le *Paropamisus*. Trouvons-nous quelque part, chez les géographes anciens, des détails précis qui fixent nos idées sur lui? Ces auteurs ne s'entendent même pas sur l'orthographe du nom : *Paro* ou *Para-pamisus* ou *panisus*. — Denys le Périégète l'écrit même pour la mesure du vers : *Parpanisus* (Παρπάνισος), ce qui le rapprocherait du Πάρνασσος des Grecs; et ainsi s'expliquerait l'erreur commise par l'auteur des *Météorologiques*. Ce dernier (1), que ce soit Aristote ou un autre, parle en effet « d'un mont Parnasse, la plus grande de toutes les montagnes, dit-il, qui s'élèvent dans la direction du soleil levant, et de laquelle s'écoulent l'Indus, le Bactres, le Choaspes, l'Araxes et d'autres rivières d'une vaste étendue, dans la direction des quatre points cardinaux. » On ne pourrait mieux décrire le Pamir. Pourquoi ne pas supposer que, de même que les Himalayas s'étaient déplacés au nord dans l'imagination des peuples orientaux pour devenir l'Imaüs, le Paropamisus, lui aussi, altéré dans sa prononciation, et devenu le *Parnassos* ou *Parnessus*, ait été reporté dans une position plus septentrionale par les anciens, et que, grâce à l'analogie que présentait son nom avec celui du *Parnasse* grec, il ait été regardé comme la plus grande masse montagneuse de l'Orient?

A l'époque d'Alexandre, un terme nouveau vint s'ajouter aux anciens : ce fut celui de *Caucasus*, dit *Caucasus indicus*, pour le distinguer du Caucase pontique. Était-ce, comme le prétend Strabon, en vue de flatter l'orgueil d'Alexandre qui pouvait croire ainsi avoir traversé cette montagne réputée la plus haute du monde, et rendue célèbre par le supplice de Prométhée (2)? — On peut le contester; car pourquoi supposer que le disciple d'Aristote ne connaissait pas mieux la géographie du pays qu'il se proposait de conquérir? Sainte-Croix nous donne la seule explication raisonnable (3). « Le mot

(1) I, 13

(2) Lib. XI.

(3) *Exam. critique des histor. d'Alexandre*, p. 222.

Caucase viendrait du mot scythe *Croucasium*, qui signifie *couvert de neige*. Pline confirme cette étymologie (1). Le mot Imaüs, lui aussi, signifierait *couvert de neige*, et Pline le traduit par *nivosum*. » Ce ne serait ainsi que le Muz-Tagh des Turcs. — Frappés de la ressemblance que présentaient ces sommets avec ceux du Caucase pontique, les Macédoniens donnèrent au Paropamisus le nom de montagne neigeuse ou de Causase ; — puis bientôt, l'imagination aidant, les historiens en vinrent à y transporter le rocher de Prométhée et toutes les légendes qui se rattachaient au Caucase du Pont (2).

Paropamisus et *Caucasus* furent donc deux termes identiques, ou qui servirent tout d'abord à désigner le même système de montagnes. Mais, dans la suite, les géographes voulurent assigner à chacun d'eux une signification propre. Le Paropamisus devint une partie du Caucase et Ptolémée le rejeta tout à fait à l'ouest de ce dernier. — Ammien Marcellin (3), au contraire, plaça le Caucase à l'ouest du Paropamisus ; et il a raison, ce nous semble, contre Ptolémée, car il donne le nom de Caucase à la partie véritablement franchie par Alexandre, qui laissait à sa gauche, en pénétrant dans les Indes, le Paropamisus proprement dit. — Ainsi doit être corrigée la carte de Ptolémée.

Malgré cette confusion, le Paropamisus et le Caucase indien étaient encore les plus connues des régions montagneuses du centre de l'Asie. En effet, non loin de là passait à *Ortospana*, aujourd'hui Candahar, la grande route des caravanes qui se bifurquait dans la direction du nord et de l'est. — Si de ce point nous remontons sur le Pamir pour aborder la chaîne de l'Imaüs, les contradictions sont plus nombreuses encore, et l'obscurité devient plus grande. Pendant la plus grande partie de l'antiquité nous voyons l'Imaüs confon-

(1) Lib. VI, cap. 17.

(2) D'autres auteurs font venir Caucase du verbe grec καίω, brûler.

(3) Lib. XXIII, cap. 29.

du avec le diaphragme d'Ératosthène, et il nous faut aller jusqu'à Pline l'Ancien pour obtenir sur cette montagne quelques renseignements précis (1). — « Les monts Hémodes projettent un contrefort qui s'appelle l'Imaüs. Dans la langue du pays, ce nom signifie neigeux. » — C'était donc là cette partie transversale qui s'avancait dans la direction du nord. Mais nulle part ailleurs nous ne trouvons d'autres renseignements qui puissent expliquer ou développer ces deux lignes.

Quant aux monts *Hémodes*, nous n'en savons guère plus. « La chaîne de l'Hémodus, dit Pline, s'élève au point où commence la nation des Indiens. Celle-ci se trouve sur le littoral de la mer orientale et de la mer méridionale que nous appelons Indienne. On compte dans l'Inde une foule de rivières importantes et secondaires ; ce serait le même labour d'énumérer les montagnes qui s'élèvent dans ce pays : l'Imaüs, l'Hémodus, le Paropamisus, le Caucase s'unissent et se confondent entre eux ; et du pied de ces montagnes va se développant la région de l'Inde en une plaine immense, semblable à celle de l'Égypte (2). » — Description parfaitement exacte et qui mérite d'être signalée. On ne peut comprendre, en effet, comment l'auteur latin a pu se faire une idée si nette de cette grande étendue de pays, alors que tous les géographes, voire même Strabon, se sont trompés. N'oublions pas aussi qu'Alexandre mit à franchir la chaîne du Paropamisus, 10 jours suivant Arrien (3), 17 suivant Q. Curce (4).

2° L'hydrographie.

Pour ce qui concerne l'hydrographie, les anciens n'ont connu que les principaux cours d'eau, mais sans qu'ils aient

(1) « Sunt Emodi, quorum promontorium vocatur Imaus, incolarum in lingua nivolum significans. » (Lib. VI, cap. 17.)

(2) Lib. VI, cap. 21.

(3) *Alexand. Expedition.*, lib. III.

(4) Lib. VI.

précisé souvent ni leur source ni leur direction générale. Nous ne parlons pas des rivières de l'Inde, du Syndh, du Cophes et des autres que les relations des rois Séleucides avec les princes de la vallée du Gange firent connaître à l'Europe ou à l'Asie occidentale. Nous avons à nous occuper surtout de l'Oxus; et les renseignements que nous possédons sur lui sont fort peu nombreux.

Cependant une question préoccupait le monde romain : à mesure que se développait à Rome et dans les provinces l'amour du bien-être, du luxe et des jouissances matérielles, on attachait un plus grand prix aux productions et aux richesses des pays lointains. La *Séripue* surtout était le centre principal d'exportation pour les étoffes précieuses, les métaux, les denrées recherchées; et la route la plus directe qui reliait l'Europe à l'extrême Orient était celle même qu'Alexandre avait fait connaître, que les Séleucides et leurs successeurs cherchaient à faire prendre à toutes les caravanes : c'était la voie de l'*Oxus*, que Pline nous décrit assez exactement. Si nous devons au grand naturaliste latin la description la plus précise, dans l'antiquité, des montagnes intérieures de l'Asie, c'est lui encore qui nous fournit pour l'Oxus les détails les plus exacts, que devait confirmer de nos jours l'exploration du lieutenant Wood en 1838.

« L'Oxus sort du lac Oxien (1) », nous dit-il. Il n'y a pas à s'y méprendre; ce petit lac ne peut être confondu avec la mer d'Aral qui n'existait pas alors; et dans la description sommaire qui nous est donnée de son cours supérieur, on voit ce fleuve descendre du centre de l'Asie, parcourir d'immenses plaines et venir se jeter dans la mer Caspienne. C'est par l'Oxus inférieur que les marchandises débouchaient dans cette mer pour pénétrer de là dans le Cyrus, et par le Phase atteindre le Pont-Euxin. — Mais l'Oxus était-il navigable? Strabon (2)

(1) « Oxus amnis ortus in lacu Oxio. » (Lib. VI, cap. 18.)

2) Lib. XI, 3, 7.

et Pline (1) le prétendent; et les explorations récentes, accomplies par les Russes, confirment l'opinion des deux géographes anciens. Nous pouvons admettre du reste que l'Oxus ne servait que dans une très-faible partie de son cours au transport des marchandises, mais qu'il présentait surtout l'avantage de tracer pour ainsi dire le long de ses rives une route naturelle, que suivait le commerce pour pénétrer au cœur même de l'Asie.

Au delà du mont Imaüs, les anciens connaissaient un autre fleuve qui semblait continuer, dans la direction de l'est, la route tracée par l'Oxus. C'était l'OEchardes (2), ainsi nommé parce qu'il sortait de deux lacs. Ces deux lacs étaient situés en pleins monts Imaüs. Nous savons aujourd'hui que du petit Karakul descend la rivière de Yaman, qui va grossir le fleuve de Kashgar; et que la rivière de Yarkand, qui forme avec ce dernier cours d'eau le Tarim ou l'Ergol, a longtemps passé pour sortir du Sar-i-Kul. L'OEchardes était donc le *Tarim* de nos jours, le *Cita* ou *Cito* des Hindous et des Chinois. La connaissance que les anciens avaient de cette rivière, qui parcourait la *Casia Regio*, n'est pas un des faits les moins curieux à signaler pour ce qui regarde la géographie historique de l'Asie centrale (3).

3° L'ethnographie.

Les populations de la région du Pamir connues des écrivains grecs et latins étaient à peu près les mêmes que celles que nous voyons mentionnées dans le Ramayâna et le Mahâbarrata. Les deux principales étaient les *Saces* (4) et les *To-khares* (5).

(1) Lib. VI, cap. 20.

(2) Οἰχαρδης, Οἰχαρδύς.

(3) Obry, *Berceau du genre humain*, p. 38. — Lassen, *Indische Alterth.*, II, 585.

(4) Σακίων θῆσις de Ptolémée, appelée *Sakita* par d'Anville.

(5) Al. de Humboldt, *Asie centr.*, I, p. 144, 145.

Les *Saces* ou *Çakas* durent occuper à l'origine une position beaucoup plus septentrionale que celle qui nous est indiquée dans la suite de l'antiquité ; et le voisinage des régions hyperboréennes les fit considérer comme parents des Scythes. Pline le constate (1). Mais, dans la suite, les Saces poussés, comme aujourd'hui les Kirghizes, par l'esprit d'aventure et le besoin de faire paître leurs troupeaux, vinrent s'établir en deçà de l'Alai, sur les contre-forts occidentaux de l'ancien Imaüs.

Le plus vieux monument qui parle des Saces est l'inscription de Darius, fils d'Hystaspe, sur les rochers de Behistun et de Persépolis. Après avoir énuméré les provinces orientales de son empire, le grand roi y parle des tribus barbares qui sans cesse troublaient la sécurité de ces lointaines frontières. C'étaient surtout les Massagètes et les Scythes, que les Éraniens confondaient sous le nom générique de Çakas, divisés en trois groupes (2). Ces peuples se trouvaient placés sur les frontières nord-est de l'empire perse ; c'est là que les mentionnent aussi Hérodote (3) et Pline l'Ancien (4). — Strabon (5) parle d'un peuple Sace, comme de la tribu scythe la plus orientale au delà de la mer Caspienne ; il le place, ainsi que Marcien d'Héraclée, sur la même ligne que les Sogdiens, près d'un gué de l'Iaxarte, qui facilitait les communications avec les Massagètes. — Agathémère (6) dit qu'en allant de l'occident à l'orient, on trouve la Sogdiane et ensuite le pays des Saces. Le témoignage d'Ammien Marcellin (7), d'Arrien (8), de Quinte-Curce (9) est identique.

(1) « Ultra sunt ad septentrionem versus Scytharum populi, quos Persæ Sacas in immensum appellavere a proxima gente, antiqui Aramæos. » (Lib. VI, cap. 18.)

(2) Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie centrale*, p. 36.

(3) Lib. VII, 84.

(4) Lib. VI, c. 13.

(5) Lib. XI.

(6) Lib. II, cap. 6.

(7) Lib. XIII.

(8) Lib. VIII, 18

(9) Lib. VI, 3.

Ces populations n'avaient pas tardé à s'étendre jusqu'aux frontières de l'Inde. Diodore de Sicile (1) dit que la Scythie tout entière, au nord de l'Hémodus, était occupée par les Scythes et les Saces; — Ptolémée, que le pays des Saces était borné au nord et à l'est par la Scythie, à l'ouest par la Sogdiane, au sud par l'Imaüs (2). Qu'entendait Ptolémée par ce mont Imaüs, placé au sud de la Sakita? Peut-être appliquait-il ce mot, qui signifie neigeux, nous l'avons vu, à toute la masse montagneuse du Pamir actuel. — Parmi les principales tribus des Saces, Pline l'Ancien distingue les *Comedæ* et les *Byltæ*. Les *Byltæ*, placés au milieu des monts Imaüs, étaient les montagnards du haut Oxus; les *Comedæ* habitaient les vallées profondes, auxquelles on arrivait du côté de la Transoxiane et qu'arrosaient deux des principaux affluents de l'Oxus.

La situation des anciens *Comedæ* a été éclaircie par la comparaison des relations chinoises (3) avec les recherches du major général Alex. Cunningham. — Dans son *Essai* sur la géographie du cours supérieur de l'Oxus, le colonel Yule dit: « L'identité du pays des *Comedæ* avec le Kiu-mi-tho, que Hiouen-Thsang décrit comme un district montagneux placé à l'est du Tokharistan, est évidente; M. Cunningham l'a prouvé. La description géographique que les Chinois donnent de cette région enlève toute espèce de doute à cet égard. Elle se trouve à l'est du Khotl, est entourée par les monts Tsoung-Ling ou montagnes du Pamir; elle a l'Oxus au sud-ouest et le Chihgnan au sud (4). » C'est l'état actuel du Roshan.

La question qui concerne les *Comedæ* est une des plus intéressantes que nous ait léguées l'antiquité classique, relativement à l'Asie centrale, car tout fait supposer que par la vallée des *Comedæ* passait la grande voie commerciale suivie par les caravanes pour se rendre dans la Sérique. — En un

(1) Lib. VI, 35.

(2) Lib. VI, 13.

(3) *Voyages de Hiouen-Thsang.*

(4) *Essay on the geography of the Upper Oxus* (XXXIX).

mot, l'ancienne *Sakita*, dans son sens le plus étendu, correspondrait à la région actuelle du Pamir.

Les Tochaes (1) étaient, après les Saces, le peuple le plus important que l'on signalait dans la région de l'Oxus. « Il faut y voir, dit M. Pauthier (2), les Tou-ho-lo des écrivains chinois et les Uzbecks de nos jours. » Ils se rattachent du reste à la famille générale des Saces, car ils occupaient tout le bassin de l'Oxus moyen. Un texte tiré des annales du roi Sennacherib (3) les place sur les contre-forts septentrionaux du Ko-hi-baba actuel, et sir Henri Rawlinson, dans son commentaire sur Hérodote (4), nous les représente comme figurant dans les sculptures égyptiennes. D'où l'on pourrait conclure que les rois d'Égypte se sont avancés jusque sur les bords de l'Oxus.

Sur les pentes méridionales du Paropamisus, et confinant aux populations nomades des Tochaes, se trouvait une tribu guerrière dont le nom est resté fameux : c'était celle des *Assaceni*, ancêtres des Afghans actuels, et dont Hérodote nous a parlé sous le nom de *Ασσάκωνοι*.

Trouvait-on quelques villes au milieu de ces régions montagneuses où les Saces ne menaient probablement qu'une vie vagabonde et nomade, comme de nos jours les différentes peuplades des Kirghizes ?

Isidore de Characène fait l'énumération des bourgs de l'ancienne *Sacastana* (5), et ils sont nombreux. — Mais il ne paraît pas que la *Sacastana* de ce géographe corresponde à la *Sakita* véritable, car Ptolémée dit expressément qu'il n'y a ni villes ni forteresses dans la *Sacastana* (6). Un témoignage de Strabon nous donnerait cependant à entendre que les Saces ne dédaignaient pas toujours la vie sédentaire. « Ces

(1) *Τόχαροι*.

(2) Marco-Polo, p. 115.

(3) Cité par Yule : « On Account of Hiouen-Thsang of the Principalities of Tokharistan, p. 4 et 5. »

(4) T. IV, p. 45, 46.

(5) *Minor. græc. geograph.*, t. II, *Mansiones Parthicæ*

(6) Lib. VI, cap. 13.

peuples, dit-il, avaient de riches campagnes, fertiles en blés, et pour lesquelles ils abandonnaient bien souvent le désert, leur véritable patrie (1). » Nous savons du reste qu'il n'est pas rare aujourd'hui de trouver réunies, dans le haut des vallées herbeuses, des habitations formant comme de petits villages agglomérés, mais toujours fortifiés. Ce sont des *Kurgan* ou des *Kend*, comme on les désigne en langue turque. — Mais c'était au pied de cette grande masse de rochers, ou sur les contreforts qu'elle projetait dans la direction de l'ouest, que se trouvaient ces centres importants et les villes renommées par leur antiquité ou leurs richesses.

4^e Route de commerce qui traversait le Pamir.

Abordons, en dernier lieu, la question qui intéresse la grande route commerciale, suivie par les marchands grecs ou romains qui se rendaient dans la Sérique, et la situation précise de la tour de pierre, du *λίθινος πύργος* dont parle Ptolémée. — Depuis plus d'un siècle la critique historique s'est attachée à débattre les différentes solutions que proposaient les voyageurs et les savants, mais sans arriver à un résultat sérieux. Parviendra-t-on jamais à s'entendre? — Mais du moins on peut, en comparant les textes, en opposant les uns aux autres les opinions des différents commentateurs, et surtout en s'appuyant sur la connaissance précise des lieux, se faire une idée approximativement vraie de la direction générale que suivait cette route de commerce.

Les quelques renseignements que nous possédons aujourd'hui sur le Pamir connu des anciens ont été fournis par les commerçants que l'amour du gain poussait à affronter les difficultés d'un voyage pénible et dangereux. Nous ne voyons aucun conquérant s'aventurer au milieu de ces plateaux, où le froid et les obstacles de toutes sortes eussent bien vite détruit son armée. — Mais en raison même des périls qu'ils ren-

(1) Lib. VII.

contraient sur leur chemin, les marchands étaient à leur retour discrets et circonspects sur les contrées lointaines qu'ils avaient parcourues. Rappelons-nous les Phéniciens et les Carthaginois ; avec quel soin jaloux ces navigateurs ne cachaient-ils pas la voie maritime de l'Espagne et de l'Atlantique ! Aussi Gosselin a-t-il cru trouver là la cause véritable qui explique sinon l'absence, du moins l'insuffisance des matériaux fournis par l'antiquité. « Les Européens, dit-il, ont entretenu relativement peu de relations avec la Sérique. Les difficultés du voyage, qui n'a jamais offert d'autre but que le trafic, étaient abandonnées à l'avidité des marchands ; et ceux-ci, intéressés à ne pas faire connaître la source où ils puisaient leur fortune au risque de leur vie, s'efforçaient d'en exagérer les distances, d'en grandir les périls pour mieux cacher la vraie route qui y conduisait (1) ».

Cependant c'est à un marchand, Maës Titianus, fils d'un Macédonien, que nous devons l'itinéraire le plus précieux que nous possédions sur l'Asie centrale, et dans lequel il avait publié les détails d'un voyage que ses facteurs avaient fait du côté de la Sérique. Ptolémée (2) nous en a conservé les traits principaux, d'après la route que Marin de Tyr avait construite sur ces données, avec les distances respectives des localités importantes. — La première partie de la route qui de l'Europe conduisait à Bactres n'a jamais soulevé d'objection ; et tous les géographes s'entendent aujourd'hui sur l'identité des lieux que citent les auteurs anciens. — Pline (3) nous en a donné la direction précise en quelques lignes ; et le même auteur nous dit que Bactres était le rendez-vous général de toutes les caravanes qui arrivaient de l'Occident, le point de rallie-

(1) *Recherches sur la géographie positive et systématique des Grecs*, t. IV, p. 248.

(2) Lib. I, c. 2.

(3) « M. Varro adjicit Pompeii ductu exploratum, in Bactrum septemdecibus ex India pervenire ad Icarum flumen, quod in Oxum influat; et ex eo per Caspium in Cyrum subvectas, quinque non amplius dierum itinere terreno ad Phasim in Pontumque indicas posse devehi merces. » (Lib. VI, cap. 49.)

ment de tous ceux qui se proposaient de traverser les contrées intérieures de l'Asie. Cette ville était du reste admirablement servie par sa situation ; et Strabon nous la montre dans la direction même du col, qui des monts Caspiens conduit à l'Oxus (1).

Mais de Bactres pour se rendre dans la Sérieque, quelle route prenaient les marchands ?

Marin de Tyr nous la montre courant à travers la Sogdiane, montant la vallée des Comedæ (*vallem Comedarum*), et par les déserts du pays des Saces arrivant à un lieu nommé la Tour-de-Pierre (2), qu'on disait placé sous la latitude de Byzance, soit par 43° lat. N. — De la Tour-de-Pierre, le chemin continuait à travers l'Imaüs, descendait les pentes orientales de cette chaîne de montagnes, et par la plaine déserte de la Scythie parvenait à Sera-Metropolis, la dernière ville que l'on connût à l'extrême Orient. On mettait sept mois à faire cette dernière partie de la route évaluée à 36 200 stades (3). Marin de Tyr plaçait la *vallis Comedarum* par 125° 25' long. E. ; — la *Tour-de-Pierre* par 135° long. E. et 43° 5' lat. N. ; *Sera-Metropolis* par 225° 40' long. E.

Complétant ces renseignements, Ammien Marcellin nous dit : « Immédiatement après les Bactriens sont les Saces, nation farouche qui habite des lieux marécageux, propres seulement à l'élevé du bétail. Le canton est dominé par les monts *Ascanimia et Comedus*. Au pied de ces montagnes est un lieu nommé *λίθινος πύργος* où l'on trouve un chemin fréquenté par les marchands, qui après un long voyage se rendent chez les Sères (4). » Ce n'est que l'itinéraire de Marin de Tyr et de Ptolémée, sauf une erreur que l'on ne peut comprendre ; Ammien place en effet la Tour-de-Pierre avant le pays des Saces proprement dits, au lieu de la reporter à l'extrémité orien-

(1) Lib. II.

(2) *Turris lapidea*, *λίθινος πύργος*.

(3) De l'Euphrate, où se réunissaient les routes d'Alexandrette et de Smyrne, à la Tour-de-Pierre, on comptait 876 schèmes, de 30 stades chacun, soit 26 280 stades.

(4) Lib. XXIII, cap. 6.

tale, au pied de l'Imaüs qu'il ne nomme pas. Plinie (1) rapporte que la distance entre la *Vallis Comedarum* et la *Turris lapidea* est de 50 schem. soit 1500 stades, et qu'au delà de l'Imaüs, sur les pentes qui dominent la Scythie orientale, se trouve une station des marchands, *Statio Mercatorum*, que nous voyons figurer dans les cartes de Ptolémée.

Nous avons donc, pour reconnaître cette route, comme trois points de repère, trois jalons principaux : la *Vallis Comedarum*; — la *Turris lapidea*; — la *Statio Mercatorum*.

La *Vallis Comedarum* ne peut être placée que dans le voisinage du cours supérieur de l'Oxus, le long d'un des principaux affluents de la rive droite de ce fleuve; — c'est là un point suffisamment établi par ce que nous connaissons des différentes tribus qui se trouvaient dans l'ancienne *Sakita*. — Vouloir la reporter dans le bassin de l'Iaxarte serait une grave erreur (2).

Pour la *Tour-de-Pierre*, la question est plus difficile à résoudre. On a voulu la retrouver dans la ville actuelle de *Tashkend*, en langue turque (ville de pierre), traduction littérale du *λίθινος πύργος*; et *Tashkend*, dit M. Vivien de Saint-Martin, est mentionnée de tout temps dans les annales chinoises sous le nom de Tchach qui n'est que la corruption du mot turc *Tash*, et qui signifie pierre (3). — Ce ne peut être une preuve concluante; Ptolémée en effet parle d'un fort, d'une tour, et non d'une ville; et *Tashkend* ne remonte qu'à une date relativement récente. Du reste on a beaucoup varié sur la situation véritable de cette Tour de Pierre dans la vallée de l'Iaxarte; on l'a placée tantôt à *Tashkend*, tantôt à *Osh*, tantôt à l'entrée du col de *Kashgar*, au lieu dit *Trône-de-Soliman*, *Taksh-i-Soläiman* (4). — Quant à la racine même du mot

(1) Lib. I, cap. 2.

(2) Les *Comedæ* ont dû occuper dans l'antiquité non-seulement la vallée de *Roshan* (*Kiu-mi-tho* des Chinois) mais aussi celle du *Chihgnan* (le *Shi-ki-ni* des Chinois). Le mont *Comædus* désignait, en effet, une grande partie du talus occidental du Pamir actuel.

(3) *Année géographique*, 1866.

(4) *Vambery, Central Asia*, p. 347.

tash, *Pierre*, elle n'est pas faite pour favoriser les recherches des historiens ou des géographes, mais bien plutôt pour les détourner : on la retrouve dans un très-grand nombre de localités ; et les forteresses de pierre, *tash-kurgan*, se rencontrent un peu partout, dans le Turkestan proprement dit, dans l'Hisar, le Kunduz, le Badakchan et le Darwaz ; dans tous les lieux en un mot où se voit un défilé qu'il importe de défendre contre les invasions d'un voisin turbulent. Au delà même du Pamir, nous voyons un Tash-Kurgan, capitale du Sar-i-Kol, qui pourrait avoir les mêmes droits à revendiquer pour lui les honneurs du *λίθινος πύργος*. Sir Henri Rawlinson est même tout disposé à le croire (1).

Comment interpréter du reste la latitude donnée par Ptolémée ? celle de la *Tour-de-Pierre* est par $43^{\circ} 51'$; celle de la *Vallis Comedarum* par 43° ; — c'est-à-dire que l'une et l'autre de ces localités se trouvent pour ainsi dire sur le même parallèle. M. Reinaud nous dit, dans son Introduction à la géographie d'Aboulféda : « La plupart des cartes qui accompagnent le grand ouvrage de Ptolémée placent la Tour-de-Pierre dans une étroite vallée, entre les sources de l'Oxus et la rivière de Yarkand. — A quelque distance du côté de l'orient, est marqué un col avec l'indication d'une autre tour ; et des voyageurs modernes ont cru trouver, dans les parages que l'on appelait Monts Bolor, quelques débris d'une ancienne construction en pierre (2). » Pouvait-on croire en outre que les marchands, venus de Bactres dans la *Vallis Comedarum*, remontaient à plusieurs milliers de stades au nord pour pénétrer dans la vallée de l'Iaxarte, quand ils avaient devant eux une route toute tracée ? Nous trouvons dans un mémoire de sir Henri Rawlinson un passage qui pourrait bien un jour nous conduire à la vérité : « J'examinerai plus tard s'il n'y a pas dans l'antiquité une route plus directe, conduisant de Samarcande au haut de la

(1) *Journal de la Société de géog. de Londres*, 1872.

(2) Page 369.

vallée du Zarafschan, jusqu'à la source de ce fleuve, et qui, croisant le Pamir par le lac Kara-Kul, conduit dans la plaine de Kashgarie. Il y a plusieurs écrits orientaux qui indiquent une telle voie (1). » En raison même de cette conjecture de sir Henri Rawlinson, il est permis de croire que, si de Samarcande une route conduit par le Pamir et le Kara-Kul dans la Tartarie orientale, à plus forte raison une route plus directe, partant de Bactres pour arriver à la *Vallis Comedarum*, conduisait par les steppes du Pamir central dans les hautes plaines de Yang-hissar et de Yarkand actuels.

Quant à la *Statio Mercatorum*, où était-elle véritablement située? Les géographes anciens ne nous disent absolument rien à cet égard : mais tout nous fait supposer qu'elle devait se trouver dans une des vallées du Sarikol, non loin de la capitale moderne de Tash-Kurgan.

En résumé, si les anciens, à l'exception de Pline le Naturaliste, ne nous ont fourni que des idées très-vagues sur la configuration de la région du Pamir, ils nous donnent cependant d'intéressants détails sur les peuples qui l'habitaient ; et, grâce à ces détails, nous pouvons aujourd'hui reconstituer en partie cette grande voie commerciale qui, de l'Europe orientale, conduisait au cœur de la Sérique. Tout concourt à faire rejeter la route de l'Iaxarte, que les traditions chinoises et arabes ont seules contribué à faire accepter, pour lui substituer la vallée de l'Oxus, et un chemin mal défini, il est vrai, mais que nous pouvons nous figurer dans sa direction générale, par le Chih-guan actuel, le centre du Pamir, et la vallée de Tash-kurgan. Nous restons ainsi dans les probabilités, qui approchent bien près de la vérité, surtout quand elles sont défendues par le colonel Yule, auquel Fedtchenko est venu apporter l'autorité de son nom et de ses grandes connaissances (2).

(1) *Monography of Oxus* (Journal de la Société de géogr. de Londres, 1872).

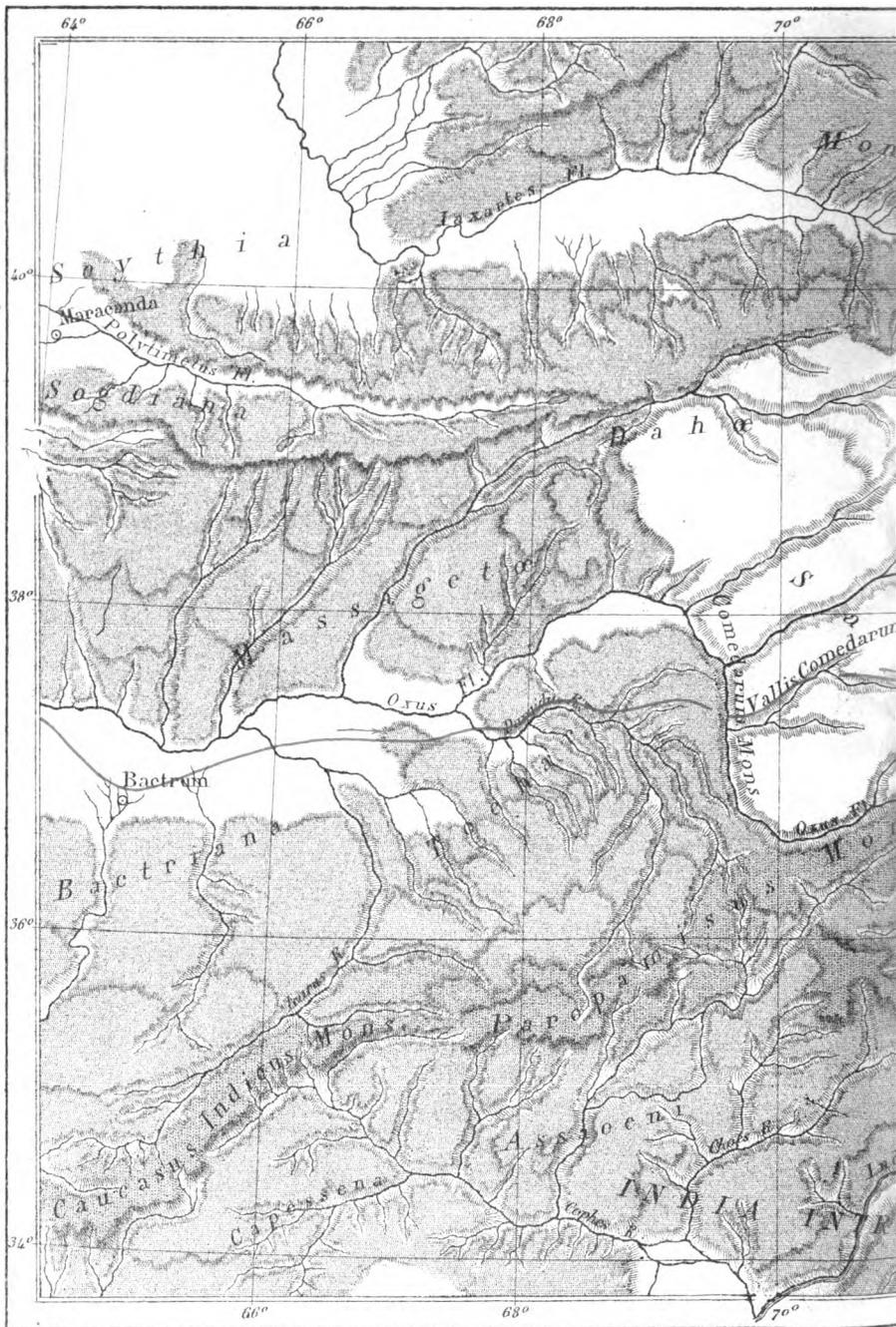
(2) Voyage dans le Khokhand. — Notes sur l'Essai du colonel Yule dans le *Geographical Magazine* (1874).



RÉGION

dans l

Par J.



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin.

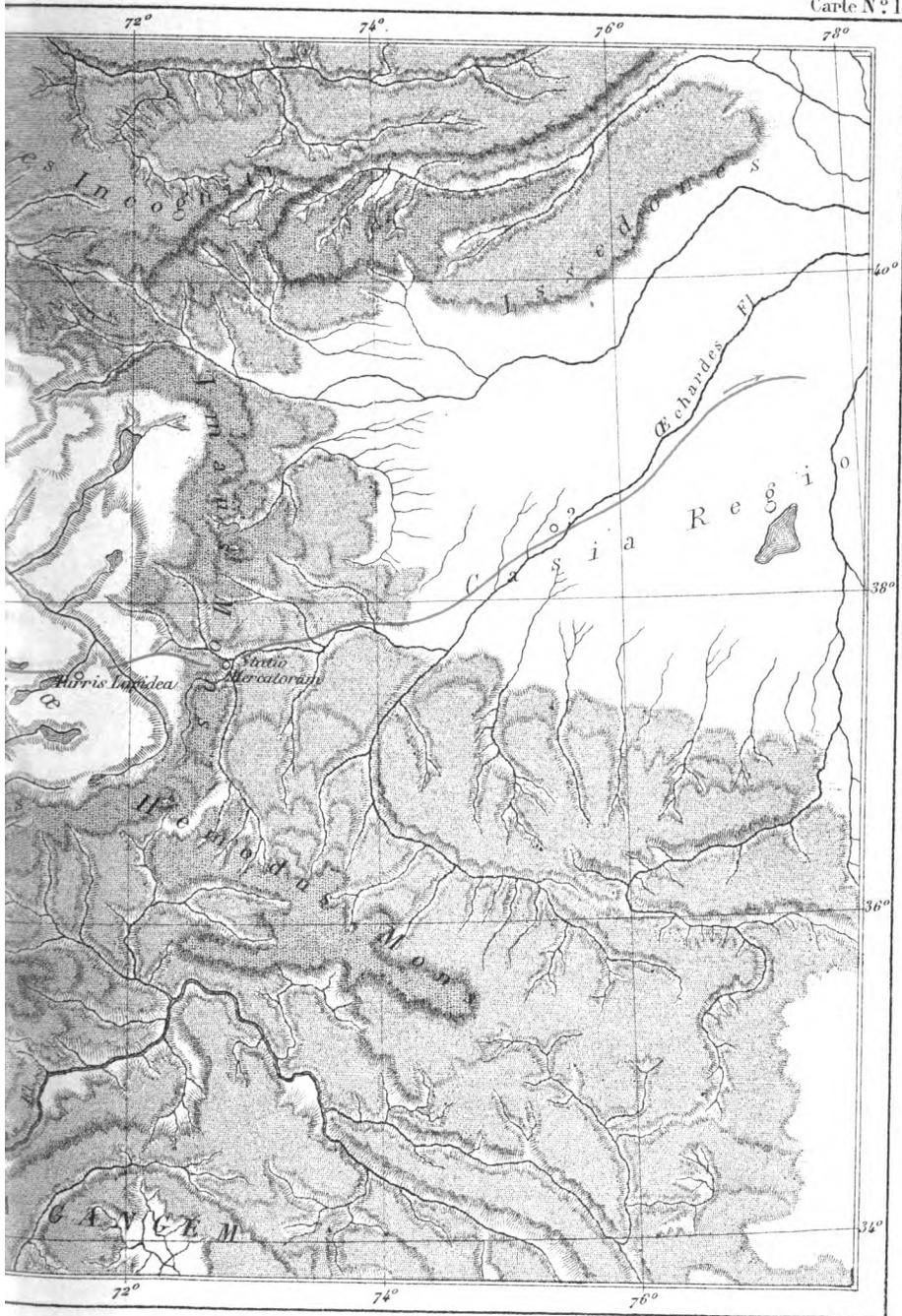
Commerçu 1

DU PAMIR

antiquité

.Paquier

Carte N° 1



in antiquis temporibus

Paris. Imp. Braillery & r. Fontanes.



CHAPITRE II.

LE PAMIR AU MOYEN AGE

Déplacement de la grande voie commerciale pratiquée par les anciens. —

Des sources auxquelles nous devons puiser les connaissances que le moyen âge possédait sur le Pamir. — § I. Les pèlerins bouddhistes. — Hiouen-Thsang. — § II. Les Arabes et leur géographie de l'Asie centrale. — § III. Les voyageurs chrétiens et Marco-Polo.

Dans l'antiquité, l'Oxus a été la voie naturelle et directe que suivaient les caravanes pour se rendre de Bactres dans la Casia Regio et la Sérique. Le commerce seul a pu nous fournir, sur cette grande voie de communication, des détails satisfaisants ; et c'est sur l'itinéraire de Maës Titianus qu'ont travaillé Marin de Tyr et Ptolémée pour la Géographie de l'Asie intérieure.

Si de l'antiquité nous passons au moyen âge, nous assistons à un changement complet qui s'opère dans les relations de l'Europe avec l'extrême Orient. Le commerce est pour un instant ruiné ; la grande vallée de l'Oxus est abandonnée, et c'est dans la vallée de l'Iaxarte que vont se passer la plupart des grands événements dont le contre-coup devait se faire sentir en Occident. Qui ne le sait, en effet ? Les invasions barbares, qui avaient ruiné l'empire romain, avaient eu leur point de départ et comme leur origine dans les régions altaïques : c'était le déplacement précipité et violent des nom-

breuses tribus nomades qui, poussant les uns sur les autres tous les peuples échelonnés de la mer Caspienne au Danube, avait enfin déterminé le mouvement général du monde barbare sous lequel Rome avait succombé.

La route suivie par l'émigration des tribus altaïques était toute tracée par la nature : c'était la vallée du Narin et de l'Iaxarte supérieur, qui se continuait par le Zarafschan, le bassin de la mer d'Aral, l'Oural et le Volga, — au moment même où les Yue-Tchi (1), avant-garde des Tartares chinois, faisaient irruption dans la petite Boukharie, escaladaient l'Imaüs, menaçaient la Bactriane et les Indes et créaient de ce côté un obstacle infranchissable aux anciennes relations commerciales qu'avaient favorisées les rois grecs de la Bactriane.

Mais les Turcs-Mogols, cause première de l'effondrement général du monde romain et de la transformation politique et sociale accomplie au cœur de l'Europe, ne s'étaient pas avancés au delà d'une certaine limite, sur le cours moyen de l'Iaxarte. La vallée de Ferghanna leur avait paru fertile et riche, en comparaison de leurs arides plateaux de l'Altaï; ils s'y étaient établis, avaient pris goût à la vie sédentaire et n'avaient pas mieux demandé que d'entrer en relations avec les princes de Constantinople qui sollicitaient leur alliance.

C'est qu'en effet, entre l'empire grec d'Orient, affaibli par les derniers événements, mais dont la puissance territoriale s'étendait encore jusqu'en Arménie, — et l'empire des Turcs, — s'interposait la monarchie néo-persane des Sassanides, les ennemis naturels des empereurs byzantins. Nous voyons, à ce moment, se produire le même fait que nous aurons à signaler aux XII^e et XIII^e siècles. L'empire chrétien d'Orient, menacé par les Persans, cherchera par delà ce peuple un allié redoutable qui puisse, au besoin, opérer en sa faveur une diversion efficace. — Quelques centaines d'années plus tard, les États

(1) Appelés encore Ouïgours.

chrétiens de l'Europe, menacés par les musulmans, entre-
ront en relation avec les Tartares du centre de l'Asie, pour les
opposer à leurs remuants voisins.

Mais Turcs et Tartares occuperont les mêmes régions, do-
mineront sur le cours du même fleuve, l'Iaxarte, et auront
intérêt à concentrer chez eux toute l'activité politique et
commerciale de l'Orient. — C'est ainsi que nous voyons se
déplacer, du midi au nord, la grande voie de communication
suivie dans l'antiquité; et, pendant tout le moyen âge,
l'Iaxarte sera le chemin direct qui, des plaines du Volga,
conduira au cœur de la Mongolie, à *Karakorum*, devenu,
comme autrefois *Sera-Metropolis*, le but auquel tendaient les
caravanes et les voyageurs. — La domination des Arabes
sur le cours moyen de l'Iaxarte contribua encore à conso-
lider cette révolution accomplie dans les relations de l'Asie
avec l'Europe. Samarcande et Boukhara, devenues les deux
grandes métropoles de l'islamisme en Orient, effaceront la
brillante renommée de Bactres; l'Iaxarte fera oublier l'Oxus,
qui, lui aussi, disparaîtra presque complètement des annales
orientales.

Or, doit-on s'étonner que la voie commerciale, tracée par
le cours de l'Iaxarte et du Narin, ait été considérée par la
plupart des géographes et des commentateurs comme la seule
route qu'aient connue et pratiquée les anciens; que presque
tous aient cherché à y transporter et à y retrouver l'itinéraire
de Ptolémée, la *Vallis Comedarum*, la *Turris lapidea*, la
Statio Mercatorum? C'était la seule route, en effet, dont par-
laient les écrivains musulmans, Massoudi, Aboulféda, l'E-
drisi, etc.; — c'était la seule qu'avaient suivie les ambassa-
deurs et voyageurs chrétiens du XI^e au XV^e siècles. Quant au
chemin du Badakchan et du Pamir, on ne voulait en voir
trace nulle part.

La route de l'Iaxarte présentait donc un caractère parti-
culier qui la distinguait de celle de l'Oxus: c'était l'invasion
qui l'avait ouverte et élargie; ce fut l'invasion qui la maintint

en honneur. Par là, en effet, passèrent toutes les armées des conquérants qui ont épouvanté l'intérieur de l'Asie; par là cheminèrent aussi tous les missionnaires chrétiens qui se rendaient auprès des Khans. Le commerce ne vint que plus tard bénéficier des résultats de la guerre et de la politique; mais, jusqu'à la fin du xviii^e siècle, il s'y continua sans interruption; et les deux seuls chemins praticables, qui aboutissaient à la province chinoise de Chen-Si, étaient le chemin de Turfan, de Talas et de l'Iaxarte, d'une part; de l'autre, le chemin de Turfan, de Kashgar et de Samarcande. Le premier était couvert de vestiges nombreux, qui attestaient une grande activité commerciale depuis le lac Lop-Nor jusqu'à Turfan (1); et de cette époque datent aussi, à l'occident, les villes de Tashkend et de Chojend (2).

Quant à l'Oxus et à la région du Pamir, tombent-ils complètement dans l'oubli? Nous en retrouvons encore quelques traces dans les relations des voyageurs qui ne craignent pas de s'aventurer au milieu de l'Asie centrale. Tout d'abord, nous rencontrons les Chinois, qui, par leurs expéditions armées, mais surtout par les explorations pacifiques des pèlerins bouddhistes, rendent les plus grands services à la science géographique. C'est grâce à leurs récits, vulgarisés aujourd'hui par Stanislas Julien, qu'on peut se faire une idée exacte de ce qu'était l'Asie intérieure à cette époque. Quant à l'Europe, elle ne nous donne qu'un seul voyageur; mais ce voyageur est Marco-Polo, « l'Hérodote du moyen âge », que les explorations et les découvertes contemporaines, au cœur même du continent asiatique, vengent assez du dédain ou de l'incrédulité de ses détracteurs.

(1) Reinaud, *Introduction à la géographie d'Aboulféda*, p. 379.

(2) C'est à Pegoletti (Franc. Balducci) que nous devons le tracé le plus exact de la grande voie de commerce que l'on suivait encore en 1350 pour se rendre en Chine. Elle demandait un voyage de huit à neuf mois. Il l'a consignée dans son livre intitulé : *Traité des poids et des mesures, des marchandises, ainsi que d'autres choses que doivent savoir les marchands des différentes parties du monde.*

Les premières relations que les Chinois entretenirent avec le centre et l'occident de l'Asie remontent assez haut dans l'histoire : Klaproth les fixe au III^e siècle avant Jésus-Christ. C'est surtout à la fin du V^e siècle de l'ère chrétienne que l'on constate l'influence réelle de l'Empire du Milieu sur ces régions intérieures, alors que le général Pan-Tchao, chassant devant lui les Hioung-nou, conquiert Khotan et la Kashgharie, franchit le mont Imaüs et porta même ses armes jusque dans le bassin aralo-caspien. C'était en l'an 80 après Jésus-Christ, sous le règne de Titus Antonin (1). Les deux empires, chinois et romain, apprirent à se connaître et à s'estimer; et nous savons que, sous l'empereur Marc-Aurèle Antonin, une ambassade latine se rendit à la capitale du Cathay, mais en suivant la route de mer. Nous devons le regretter; car, si l'ancienne voie de l'Oxus eût été prise, nous eussions recueilli de nouveaux renseignements pour préciser l'itinéraire de Maës Titianus. — Jusqu'au VII^e siècle, la Chine domina dans la région actuelle du Turkestan. Au delà de l'Imaüs, qui devint le système des monts Tsoung-Ling, le gouvernement des Thang avait organisé quatre Thin ou districts provinciaux qui s'adossaient aux Tian-Chan, aux Tsoun-Ling et à l'Hindou-Koush. A l'ouest et au nord-est de ces Tchîn se trouvaient encore les Pa-mi ou principautés que l'empire chinois avait prises sous sa protection (2).

Que les Chinois aient donc connu parfaitement la région du Pamir, nous ne pouvons en douter; mais, contrairement à l'avis de Klaproth, il faut avouer que leurs descriptions sont complètement défectueuses pour tout ce qui concerne la configuration du sol, la direction des montagnes ou l'étendue

(1) Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, n^o 1.

(2) Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, n^o 2.

des cours d'eaux. Leurs documents sont purement administratifs et militaires; et si nous voulons trouver quelques textes plus précis, nous devons nous adresser aux pèlerins bouddhistes. Il y aurait un intéressant parallèle à établir entre ces pieux missionnaires de la loi de Fao, qui, du III^e au VI^e siècle, parcoururent toute l'Asie, de l'ancien Cathay à l'île de Ceylan, — et les missionnaires chrétiens du XI^e et du XIII^e siècle. Les uns et les autres n'ont pas été seulement des religieux zélés qu'animait la foi; c'étaient aussi d'intrépides voyageurs auxquels la science géographique doit une reconnaissance durable.

La cause première de ces expéditions pacifiques, entreprises par les pèlerins chinois à travers le centre de l'Asie, fut l'introduction du bouddhisme dans l'Empire Céleste. — Les annales chinoises nous montrent un premier missionnaire bouddhiste (Foë-kouë-ki) pénétrant en Chine dès l'an 217 av. J.-C. Ce ne fut pourtant qu'en 61 de l'ère chrétienne, environ, que l'empereur Ming-ti reconnut officiellement le bouddhisme, comme troisième religion d'État; et depuis, ce dernier jouit des mêmes honneurs que les religions de Lao-Tseu et de Confucius.

Il arriva dans la suite que les empereurs envoyèrent fréquemment à la recherche des livres sacrés dans l'Inde; et ces rapports intellectuels entre la Chine et l'Inde se continuèrent pendant des siècles: généraux et magistrats, religieux et simples particuliers franchissaient à l'envi les Himalayas, sûrs de trouver à leur retour la vénération qui s'attache toujours à la foi désintéressée (1). Déjà, en 257, on signale le voyage d'un bouddhiste; mais c'est en 399 que commencent les grands pèlerinages, avec un des plus célèbres adeptes de la religion samanéenne, Cha-fa-yan; après lui vinrent Soung-Yun, Hoci-Sung, Yun, et le plus illustre de tous, Hiouen-Thsang (2).

(1) Max Müller, *Essai sur l'histoire des religions* (352, 353 p.).

(2) Quand il s'agit d'apprécier l'itinéraire laissé par chacun de ces voyageurs, on

Ce qui nous frappe dans les différentes relations des pèlerins qui ont précédé Hiouen-Thsang, c'est le soin mis par chacun d'eux à décrire la configuration exacte du pays qu'ils parcourent, et surtout à faire ressortir la masse imposante du Pamir qui se dresse devant eux. — Pour la première fois nous voyons apparaître dans toute sa grandeur l'énorme plateau, dont personne n'avait soupçonné jusque-là l'importance; — pour la première fois aussi nous voyons citer le nom de T'soung-Ling qui sert aux pèlerins bouddhistes à désigner l'ancien Imaüs, et qu'ils étendent même bien au delà, à l'est et au nord-est, jusque dans les provinces du Badakchan et du Tokharistan, après l'avoir rattaché au Su-Méru, la montagne sainte des Hindous (1). Song-Yun nous dit : « Le sommet des T'soung-Ling paraît être à la moitié du ciel; les eaux qui en découlent au sud-ouest se jettent dans la mer Occidentale. C'est, assure-t-on, le milieu entre le ciel et la terre. Plus à l'ouest les montagnes s'abaissent sur les plaines (2). » Les indigènes diront plus tard au lieutenant Wood que le Pamir est le « toit du monde », *Bam-i-Duniah*. — On ne saurait assez admirer la précision avec laquelle parle le pèlerin bouddhiste; et Alex. de Humboldt a raison de dire que les Chinois « ont été le premier peuple qui sût connaître et dépeindre l'Asie intérieure (3). » Avec Hiouen-Thsang, nous avons plus encore à apprendre.

vient se heurter à une très-grande difficulté. Quelle était la valeur réelle du *li*, mesure employée pour déterminer les distances? Les commentateurs modernes ne sont pas d'accord. — Voir sur ce sujet les dissertations de Viv. S.-Martin (*Mémoire analytique de la carte de l'Asie centrale*, p. 9-12), et du colonel Yule (*Notes on Hiouen-Thsang's account of the principalities of Tokharistan*).

(1) Voir le récit de Fa-yan dans le *Foé-Koué-Ki* (liv. II).

(2) Song-Yun voyageait en 502.

(3) *Asie centrale*, t. II, ch. 2. Alex. de Humboldt avait en vue les pèlerins bouddhistes.

C'était un siècle plus tard que devait venir ce grand voyageur, aujourd'hui encore vénéré comme un saint dans tout l'extrême Orient, mais dont le nom ne fut, pour ainsi dire, révélé à l'Europe que par Abel Rémusat et Klaproth. Ces deux orientalistes découvrirent les fragments de sa relation dans la grande compilation historique et géographique chinoise intitulée le « *Pian-i-thian* », qui contient la description des pays étrangers. En 1838 Stanislas Julien put obtenir, par l'intermédiaire d'un missionnaire lazariste, l'édition de cette relation complète pour la traduire et la faire suivre de notes historiques. Depuis les critiques se sont succédé les uns aux autres, et grâce à leurs travaux nous avons une connaissance assez minutieuse des pays que parcourut Hiouen-Thsang (1).

La relation de Hiouen-Thsang, intitulée *Si-nu-ki*, ou description des pays de l'Occident, est le plus détaillé des ouvrages de ce genre. Elle nous offre un tableau complet de l'état de l'Asie centrale et de l'Inde dans la première moitié du VII^e siècle de notre ère. Hiouen-Thsang en effet est le voyageur qui a porté le plus loin dans cette direction ses pas et ses connaissances; car il mit plus de seize ans à parcourir la Tartarie orientale, la Dzoungarie, le Ferghanna, la Sogdiane, la Bactriane, le Caboulistan, le Cachmir, le Pendjab, le Badakchan, le Wakhan, le Pamir méridional et le district de Yarkand; il visita près de cent quarante pays différents, et quand il rentra dans sa patrie on lui fit une réception triomphale. Ce fut en 648 qu'il rédigea ses mémoires.

Notre meilleur guide dans la partie de cet itinéraire qui intéresse la région du Pamir sera le colonel Yule qui, dans sa remarquable étude sur la relation du pèlerin bouddhiste, a

(1) Signalons les ouvrages de MM. Vivien de Saint-Martin, Rawlinson, Cunningham, col. Yule, etc.

levé tous les doutes, fixé tous les lieux et interprété les distances (1). — Quant au mémoire analytique de M. Vivien de Saint-Martin pour la carte de l'Asie centrale (2), il est incomplet et insuffisant parfois. Le célèbre ethnologue, profondément érudit pour toutes les questions qui intéressaient le nord de l'Inde, avait compris néanmoins la difficulté de sa tâche en ce qui concernait les bassins de l'Oxus et du Gange. Il exprimait le vœu « qu'un voyageur archéologue pût reprendre, sur le terrain même, l'itinéraire du voyageur chinois pour confronter les identifications. » Cet archéologue se rencontra en 1865, dans le colonel, plus tard major général Cunningham.

C'est à Samarcande que nous prenons Hiouen-Thsang, quand il quitte cette ville pour s'avancer au cœur du Tokharistan, et nous voyons tout d'abord un important problème résolu par le pieux voyageur : c'est celui qui concerne le défilé de la « *Porte de fer* », placé par les géographes un peu partout. — Après avoir laissé Kakana, Shehr-i-Sabz actuel, Hiouen-Thsang pénètre dans un pays montagneux et difficile ; et c'est après huit journées de marche (3) qu'il atteint la « *Porte de fer* ». — « C'était une gorge étroite, fermée par une porte aux battants de laquelle étaient suspendues quantité de clochettes en fer. On aurait pu y arrêter toute une armée. » — En débouchant de cette gorge fameuse, on se trouve dans le Tu-ho-lo, Tukara ou Tokharistan qui a 1000 li de large sur 3000 de long. — Jusqu'à notre époque les orientalistes avaient beaucoup discuté, sans s'entendre jamais, sur la position précise de ce célèbre passage, dont parlent aussi tous les écrivains arabes ; Fedtchenko et le colonel Yule étaient d'un avis complètement différent. Il était réservé à la mission russe de 1875, qui visita le Shehr-i-Sabz et l'Hissar, de

(1) *Notes on Hiouen-Thsang's account of the principalities of Tokhartstan* (1872).

(2) Destinée à la traduction de Stanislas Julien

(3) Une journée de marche correspondrait, d'après le colonel Yule, à 400 li.

reconnaître l'emplacement du défilé non loin de la ville de Derbend, à la source même de la rivière de Ktchi Uru, affluent de l'Abi Shehr-i-Sabz, au lieu même où Hiouen-Thsang le rencontra.

Le Tokharistan, où pénètre le voyageur, « s'étendait jusqu'aux frontières de la Perse au midi, et aux monts Tsoung-Ling à l'est; le grand fleuve du Pot-chu (Wach ou Oxus) le traversait en son milieu. La dynastie de ce royaume ayant été détruite, vingt-sept petits États séparés se formèrent sous des dynasties indépendantes, divisés les uns des autres par des frontières naturelles (1). »

Aucune description plus exacte ne peut être donnée de cette région centrale du bassin de l'Oxus; et Hiouen-Thsang, en quelques lignes, lui assigne ses véritables limites et fait ressortir sa configuration générale. Représentons-nous en effet le Tokharistan tel qu'il pouvait être : il occupait les bords et le fond de cette immense cuvette que dominaient au nord les contre-forts du Kuh-i-tan; — au sud les massifs du Koh-i-baba, à l'est les pentes abruptes des Tsoung-Ling. C'était un territoire parfaitement délimité et qui ne s'ouvrait que dans la direction de l'ouest, sur le désert de Kharizm et le bassin de l'Aral. Quant aux vingt-sept petits États qui subissaient sa domination, cherchons-les dans les vingt-sept vallées principales formées par les différents affluents de l'Oxus, et qui toutes débouchaient dans la grande vallée intermédiaire. Nous savons du reste que pour Hiouen-Thsang comme pour les pèlerins qui l'ont précédé, le terme de royaume n'a qu'un sens : il signifie vallée, et désigne ce que les indigènes appellent aujourd'hui Darah. — Ce qui nous frappe aussi dans ce passage, c'est la délimitation précise assignée au système des monts Tsoung-Ling, qui se terminent là où finit le Pamir lui-même.

De ces différents États que renferme le Tokharistan, il en est

(1) Voir *Si-Yu-Ki*, t. I, p. 23. Traduct. de Stanisl. Julien.

un qui doit nous intéresser. C'est celui du *Kiu-mi-tho*, appelé aussi *Khumida*. — Il avait vingt jours de marche de l'est à l'ouest, et deux du nord au sud ; il s'étendait le long des monts *Tsoung-Ling*, confinant au sud-ouest au fleuve *Oxus*, — au sud au royaume de *Chik-ni* ou de *Chihgnan*.

Le major *Cunningham* a le premier heureusement identifié cette longue et étroite vallée de *Kiu-mi-tho* avec la *Vallis Comedarum* de *Ptolémée*, et cette position correspond aujourd'hui à celle du *Roshan* (1). Les géographes arabes nous disent en effet qu'à quatre jours de marche au delà de *Washjird* il y avait une place nommée *Rasht*, ou *Porte*, qui formait l'extrême frontière du *Khorassan* dans cette direction ; elle était située au milieu d'une vallée resserrée entre des montagnes et que suivaient les Turcs pour leur guerre de pillage. Un Barmécide, *Fadhl*, fils de *Yahya*, au *ii^e* siècle de l'*Islam*, fit construire une barrière dans ce passage et pendant longtemps y maintint une garnison. Ce fort s'appelait *Ab-bad* et datait de 794 (2). Je soupçonne fort, dit le colonel *Yule*, que cette ville de *Rasht* ou de *Rasik* donna son nom à la vallée du *Roshan* actuel (3). — Ne pourrait-on pas ajouter que la *Tour-de-pierre* occupait probablement dans le haut de cette vallée une position importante qui lui permettait de défendre ses communications avec l'*Oxus*? C'était la grande route suivie par les hordes turques qui descendaient, au *viii^e* siècle, dans le bassin de l'*Oxus* pour piller la contrée ; ce devait être aussi dans l'antiquité une grande voie de commerce. Rien ne vient contredire cette hypothèse.

De *Bactres* pour se rendre dans l'*Inde*, *Hiouen-Thsang* n'a qu'une route à suivre : c'est celle que trace la vallée qui monte dans la direction de *Bamian*, en passant par le royaume montagneux de *Kia-chi*, le *Darah-gaz*, dit *Yule*. — En effet,

(1) Le colonel *Yule* ajoute, mais à tort selon nous : et du *Darwaz*. *Notes on Hiouen-Thsang's account*, etc. Nous avons vu plus haut que les *Comedæ* devaient aussi habiter le *Chihgnan*.

(2) *Reinaud*, *Introduction à la traduct. d'Aboulféda*. — *Mém. sur l'Inde*, p. 161.

(3) *Yule*, *Notes on Hiouen-Thsang's account*, etc.

Elphinstone et Ferrier placent le *Darah-gaz* à une journée de marche de Bactres ; et Ibn-Haukal rapporte aussi que la vallée située au sud de cette ville s'appelle *Gaz*. Au sud-est du *Darah-gaz* le voyageur entre dans un pays de montagnes hautes et escarpées, couvertes de neiges et de glaces. Bien que Yule avoue n'avoir trouvé aucune indication de ces montagnes dans la carte qui accompagne le voyage du général Ferrier, ni dans aucune autre, on doit y voir les contreforts élevés de l'important massif qui domine le royaume de Fan-yan-na ou de Bamian. C'est le point de jonction du Koh-i-baba avec le système de l'Hindou-Koush, dont Hiouen-Thsang nous décrit parfaitement les traits principaux, comme l'a fait au commencement de ce siècle le général Ferrier.

De Bamian le voyageur marche à l'est pour entrer dans les défilés des montagnes neigeuses qu'il franchit très-probablement par le *Shir-}Kotal* si souvent mentionné par Baber ; puis il passe les montagnes Noires pour atteindre le *Kia-pi-che* ou *Kapîça*. Cette opposition entre les montagnes noires et les montagnes neigeuses est facile à saisir, bien qu'aucun commentateur ne l'ait signalée. Dominés et comme voilés par les grandes crêtes de l'Hindou-Koush proprement dit, les premiers contreforts de cette masse montagneuse prennent une teinte sombre qui paraît plus saisissante encore par le contraste et qui frappe tout d'abord l'œil du voyageur. M. Vivien de Saint-Martin substitue au col de *Shihr-Kotal* ceux de *Hadjijak* et d'*Unai* (11 000 pieds anglais d'élévation) qui sont pratiqués à l'extrémité orientale du massif du Koh-i-baba, et que Burnes a décrits dans sa relation.

Quatorze années plus tard, Hiouen-Thsang revenant de Chine traversait de nouveau le royaume de *Kia-pi-che*, mais pour pénétrer dans le Tokharistan par une autre voie. De *Kia-pi-che* il s'avança dans la direction du nord-est, visita la ville de *Kiu-lu-sa-pang*, parcourut un certain nombre de petits villages pour arriver à un passage escarpé sur la crête des montagnes neigeuses et nommé *Po-lo-si-na*. Il a remonté,

dit Yule (1), la vallée du *Pandjshir*, et franchi le col de *Kawak*. — Après cinq jours de descente il arrive à *An-to-lo-po* ou Antarapa, c'est-à-dire *Andérab*, d'après Lassen. C'était un royaume composé de vallées étroites, que resserraient de hautes chaînes de montagnes, mais dont le climat était très-froid. — De *Andérab* le voyageur s'avance au nord-ouest, passe un col élevé qui le conduit dans une vallée, et après quatre jours de marche il atteint le royaume de *Kio-si-tho* ou de *Khost*.

Il est un point qu'il importe de faire ressortir ici : c'est l'importance de ce massif formidable de montagnes qui de *Kia-pi-che* se prolonge au nord jusque sur les bords de l'Oxus : vaste soulèvement où s'entre-croisent, pour se confondre dans un désordre inextricable, lignes de faite, systèmes secondaires et contre-forts. Il ne faut pas moins de vingt-cinq jours de marche à la caravane chinoise pour parcourir une partie de ce sol si tourmenté ; comptons les marches à partir de *Kia-pi-che* : quatre jours pour arriver à la ville de *Kiu-lusa-pang* ; — sept pour escalader les premiers contre-forts des montagnes neigeuses ; — sept autres pour traverser les défilés et arriver au pied du col ; — un jour et demi pour atteindre le col lui-même, où le vent glacial soufflait avec une telle violence qu'il ne permettait souvent pas aux voyageurs de se tenir debout ; — six jours de descente pour arriver au royaume d'*An-to-lo-po* ; et nous ne sommes encore que sur la pente supérieure. « C'était, dit Hiouen-Thsang, un amas énorme de hauts pics, de sommets dangereux, de crêtes effrayantes, s'élevant pêle-mêle sous les formes les plus variées et les plus étranges. Tantôt on apercevait un plateau, tantôt une flèche élancée ; tantôt des crêtes étendues : la scène changeait à chaque pas (2). » — Ce n'est donc pas sans raison que de nos jours les colonels Walker et Montgomerie s'élèveront de toutes

(1) *Notes on Hiouen-Thsang's account.*

(2) *Le Si-yu-ki*, loc. citat.

leurs forces contre l'idée de vouloir distinguer des chaînes isolées dans ces régions de l'Asie centrale.

Nous ne suivrons pas Hiouen-Thsang dans l'exploration nouvelle qu'il fait de la partie orientale du Tokharistan; mais nous aborderons directement le Badakchan, formé par les contreforts des Tsoung-Ling; et nous demanderons à la relation du voyageur chinois les renseignements les plus minutieux sur la configuration exacte du pays.

C'est en quittant le royaume de *Hi-mo-lo* (le Cassem de Marco-Polo, Keshm ou Kashm de nos jours), qu'il atteint le *Polo-chwangna* ou Badakchan, d'après Cunningham, contigu à celui de *Im-po-kian* (Hanvakan ou Yamgan d'après Yule) (1). — « Ce sont deux pays très-montagneux, entrecoupés de vallées et de précipices que dominent des rochers taillés à pic, pendant que le bas-fond des vallées est couvert de sables sur une étendue assez longue. Nous sommes dans les monts Tsoung-Ling qui se trouvent au centre du *Djambou-dwipa*. Les Tsoung-Ling confinent à la fois aux cimes neigeuses du midi; aux mille sources et à la mer Chaude (Touz-Kul) du côté du nord; ils s'étendent à l'ouest jusqu'au royaume de *Kwo* (*Hwo*); — à l'est jusqu'à *Ou-chai* (petite Boukharie): ils ont plusieurs milliers de li en tous sens. » C'est dans les hautes vallées de ce massif qu'il parle d'habitants au yeux bleu verdâtre, et dont les traits diffèrent complètement de ceux des populations qu'il trouve au bas des vallées. — Il nous cite le royaume d'*O-li-ni*; Arni ou Arini, d'après Cunningham et Yule, est un des centres les plus anciens de la domination aryenne.

C'est en sortant du *Po-lo-chwangna* que Hiouen-Thsang, après cinq jours de marche à travers des vallées et des montagnes, par des sentiers difficiles et dangereux, arrive au royaume de *Tamo-si-tie-ti* ou *Tamasthiti*. « Il est situé entre

(2) M. Vivien S. Martin s'est trompé en voulant voir l'*Im-po-kian* dans le Wakhan actuel. — Si le pèlerin s'était trouvé là dans la vallée supérieure de l'Oxus, il eût continué sa route à l'E. pour se diriger sur la Chine, au lieu de revenir sur ses pas.

deux chaînes de montagnes, dans le voisinage du fleuve de *Pot-sou*, et s'étend sur une longueur de cinq à six journées de marche, de l'est à l'ouest, — de quatre à cinq, du nord au sud; — mais la partie la plus étroite n'a pas un li de large. Il s'étend le long du fleuve, suivant toutes ses sinuosités; il est entrecoupé de collines, d'ondulations variées en hauteur, de petits plateaux couverts de sables et de pierres (1). » Ce ne peut être que le Wakhan, d'après le témoignage du général Cunningham; — mais nous ne pouvons l'identifier, suivant M. Vivien de Saint-Martin, avec le Wakhan supérieur, ou la branche méridionale de l'Oxus. — « Au nord de ce royaume, dit en effet Hiouen-Thsang, et par delà de hautes montagnes, se trouve le *Shik-ni* ou *Shi-ki-ni* qui a un circuit de vingt journées de marche. Il consiste en une succession de collines et de vallées, de plateaux et de steppes couverts de sables et de pierres; cependant on y voit du blé. » C'est la vallée du Chihgnan; il n'y a aucun doute à cet égard.

Nous voici au seuil du Pamir; dans quel sens Hiouen-Thsang l'a-t-il parcouru et quel est son itinéraire?

Landresse, Rémusat et Yule lui font prendre la direction nord-est; — Stanislas Julien et M. Vivien de Saint-Martin, la direction est; laquelle choisir? la première, sans contredit, car elle nous conduit sur la branche septentrionale de l'Oxus, aux environs du lac Sar-i-kul, et elle identifie la route du pèlerin bouddhiste avec celle que suivit le lieutenant Wood en 1838 (2). — Le texte du *Pian-i-thian* le dit formellement: « En prenant vers le nord-est il s'avança l'espace de 700 li à travers de hautes montagnes, au delà desquelles il arriva dans une longue vallée: c'était le Po-mi-lo. »

Si Hiouen-Thsang eût suivi le cours méridional de l'Oxus et vu le lac du petit Pamir, aujourd'hui l'*Oï-Kul*, comme le prétendent Rawlinson et Yule, on ne comprendrait pas cette

(1) *Si-yu-ki*, loc. citat.

(2) C'est du reste l'opinion de Klæroth, de Landresse, de Stanisl. Julien.

marche au nord-est à travers des montagnes élevées; car le pèlerin n'avait qu'à remonter directement la vallée et à s'avancer du côté de l'est ou de l'est-sud-est. — « La vallée de Po-mi-lo, continue Hiouen-Thsang, a mille li de l'est à l'ouest et cent li du nord au sud. Elle est située entre deux montagnes neigeuses et forme le centre même des Tsoung-Ling. On y est tourmenté par les rafales du vent, et les tourbillons de neige ne cessent pas même en été. Le sol y est presque continuellement gelé; on n'y voit que des plantes maigres et rares; aussi les grains n'y peuvent-ils réussir. — Tout ce pays n'offre qu'une triste solitude où l'on ne trouve nul vestige humain. Au centre de cette vallée il y a un grand lac de trois cents li de l'est à l'ouest, et de cinq cents du nord au sud; il est situé au milieu du Djambou-Dwipa sur un plateau d'une hauteur prodigieuse. Si on le regarde de loin il s'étend comme une mer immense dont l'œil ne peut découvrir les bornes; à entendre le bruit de ses vagues on dirait les clameurs d'un vaste marché où s'agite une multitude sans nombre. Ce lac se partage à l'ouest et s'écoule par une rivière qui arrive jusqu'aux frontières orientales du *Ta-mo-si-tié-ti* et se jette dans le fleuve Pot-sou. — Ce même lac se partage à l'est et il en sort un fleuve qui se dirige sur la frontière occidentale du royaume de *Kié-cha* (Kashgar) pour s'unir au Cito et avec lui courir se jeter dans la mer. »

Il serait bien difficile d'appliquer la description de ce lac au petit Oi-kul qui ne présente que des dimensions très-restreintes. Sans doute aucune étendue d'eau sur le Pamir ne peut exactement répondre à la description que nous donne Hiouen-Thsang : mais entre le *Sar-i-Kul* et l'*Oï-Kul*, la vraisemblance nous conseille de choisir celui auquel peuvent le mieux s'appliquer les détails donnés par le voyageur. — Le colonel Yule nous dira que l'*Oï-kul* avait certainement au moyen âge une étendue beaucoup plus considérable que de nos jours; et il s'appuyait sur l'autorité d'Hibrahim-Khan et de Faiz-Bakhsh qui ont visité ces lieux; il prétend que « tout à

l'entour de l'*Oï-kul* le sol est très-humide et quelque peu marécageux ; que la nature saline de ce sol a fait donner par les indigènes à un cours d'eau voisin le nom de *Ab-is-hor*. » Mais le Sar-i-kul lui aussi a pu se dessécher sur ses bords, et les dimensions que lui donne Wood s'accordent beaucoup mieux avec celles dont parle Hiouen-Thsang (1). — Sa hauteur est beaucoup plus considérable aussi que celle de l'*Oï-kul* (2). — Quant au double écoulement à l'est et à l'ouest dont parle la relation, nous ne pouvons en tirer aucune conséquence précise. Nous savons cependant aujourd'hui que l'*Oï-kul* ne donne pas naissance à l'Oxus, mais qu'il envoie ses eaux dans le cours supérieur de Murghâbi ; que par contre le Sar-i-kul s'écoule à l'ouest dans une rivière assez large qui est l'Oxus, et qu'à l'est il reçoit des montagnes voisines un torrent qu'on a pu prendre à la rigueur pour la source d'un grand fleuve (3).

Hiouen-Thsang nous paraît donc avoir visité le lac Sar-i-Kul et suivi la route que le lieutenant Wood devait prendre au xix^e siècle. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est la direction qu'il prit à partir de la vallée du *Po-mi-lo*, pour se rendre dans le royaume de Ou-chai. Le *Pian-i-thian* dit qu'il s'avança à l'est, et que faisant 500 li par des chemins difficiles et couverts de neiges, il arriva au royaume de *Kio-pan-tho*, « dont la capitale s'appuie sur le flanc d'une haute montagne, en deçà du fleuve *Cito*. » La capitale du Kio-pan-tho, aujourd'hui le Sar-i-Kol, devait être située dans le voisinage de la ville moderne de Tash-Kurgan, c'est-à-dire au point le plus important de la vallée, pour assurer les communications avec le royaume de Yarkand. Partant de l'*Oï-kul* et dans la direction du sud-est, comme le voudrait Yule, jamais Hiouen-Thsang ne fût parvenu dans la grande

(1) *Journey to the Oxus*, ch. XXIV.

(2) Soit 13 900 pieds ; l'*Oï-kul* n'est qu'à 13 100 pieds.

(3) Voir la carte dressée pour la mission de Sir Dougl. Forsyth (*Geog. Magazine*, mai 1875)

vallée du Sar-i-Kol, mais il se serait engagé dans les passes difficiles qui commandent le Batistan actuel.

Reste la tradition ou la légende du Dragon venimeux dont ont parlé tous les voyageurs chinois, et qui s'appliquait à quelqu'un des lacs du Pamir. Est-ce au Kara-Kul ? Est-ce au Sar-i-Kul ? Est-ce à un autre ? Klaproth, (1) Humboldt, (2) sir Henri Rawlinson (3) ont émis des opinions différentes. Mais ici nous n'avons aucun compte à tenir de ces animaux fabuleux, qui ne seraient du reste que des sauriens dont la présence aurait frappé l'imagination des peuples orientaux, et dont le souvenir se serait perpétué dans leurs annales. Ces sauriens ont dû exister autrefois dans tous les lacs importants de l'Asie ; et M. d'Eichwald en a découvert récemment sur les bords de la mer Caspienne.

Telles sont les données que nous fournit l'itinéraire de Hiouen-Thsang sur la région de Pamir ; elles se ramènent à deux points principaux : nous constatons d'abord que la route suivie par le pèlerin chinois est absolument la même que celle du lieutenant Wood en 1838 ; — en second lieu nous rencontrons pour la première fois dans une relation du moyen âge une description détaillée du plateau. M. Severtzoff a parfaitement fait ressortir l'importance exceptionnelle du récit chinois au point de vue de l'exacte configuration du sol. « Personne n'a donné une idée plus juste de la nature du pays et ne l'a mieux comprise. Le voyageur nous parle d'une région montagneuse de plusieurs milliers de verstes en long et en large, où se trouvent disséminés des centaines de pics ; mais il ne fait pas la moindre allusion à ce que l'on appelle des chaînes de montagnes. Ce n'est là qu'un immense soulèvement creusé de vallées profondément encaissées, et surmonté de sommets énormes. Partout il y parle de neiges et de glaces qui s'accumulent dans les bas-fonds. La présence de

(1) Dans sa carte de l'Asie centrale (1836).

(2) *Asie centrale*, t. II, p. 410-412.

(3) *Monography of Oxus, Journal de la Soc. roy. de géog. de Londres*, 1872.

la neige dans ces cavités indique la grande hauteur de cette masse montagneuse qui a si fortement frappé les yeux et l'imagination des Orientaux (1). »

§ II. Connaissance que possédaient les Arabes sur la région du Pamir.

Avant d'arriver à Marco-Polo, qui est le digne continuateur du Chinois Hiouen-Thsang, nous devons dire quelques mots des Arabes. Ce peuple exerça une très-grande influence sur l'Asie centrale au moyen âge, et aucune nation n'était mieux préparée ni mieux placée pour étendre les connaissances géographiques. Mais les géographes arabes nous apprendront fort peu de chose sur la région du Pamir, qu'ils n'ont jamais directement abordée et dont ils ont toujours ignoré la configuration générale.

Les Arabes en effet se sont surtout portés au nord dans les vallées du Zarafschan et de l'Iaxarte. — Dans le bassin de l'Oxus ils ne se sont guère avancés au delà de Balkh (l'ancienne Bactres); et pour eux la grande voie de communication avec la Chine et la région de l'Altaï était toute tracée par la vallée de l'Iaxarte, devenu le Sihoun. — Sans doute dans leurs géographies générales, — et elles sont nombreuses, — ils parlent des différentes contrées de l'Asie intérieure, du Badakchan, du Wakhan, de la petite Boukharie; mais ne leur demandons pas ces détails précis que les pèlerins bouddhistes nous fournissent en si grande abondance. — Leurs renseignements sont toujours vagues, fantaisistes ou exagérés; ce ne sont souvent que les romanciers de la géographie, « qui ne songent qu'à satisfaire la curiosité du lecteur; et les titres donnés à leurs relations indiquent suffisamment la pensée qui les guide (2) : *Livre des Merveilles, Prairies d'or*, etc. »

(1) *A journey to the western portion of the Celestial range* (trad. R. Michell dans le *Journal de la Société de géog. de Londres*, 1870).

(2) E. Renan, *De l'œuvre des Arabes pour la géog. de l'Asie* (*Journ. génér. de l'inst. publique*, 9 décembre 1848).

Ils allongent ou dépriment à volonté les pays ; déforment les continents et les mers. Dans les cartes de l'Istakhry et d'Ibn-Haukal, publiées par M. Reinaud (1), toutes les îles sont tracées au compas et parfaitement égales. Les lacs sont ronds, les mers ovales, les fleuves dirigés en ligne droite. Quant aux montagnes, il n'y en a pas. Puis c'est la division du globe en sept climats, subdivisés chacun en dix sections, tandis que les démarcations politiques sont tout à fait négligées.

Cependant il est un côté pratique et sérieux de leur œuvre géographique qu'il ne faut pas envelopper dans le même dédain. C'est la partie mathématique ou astronomique inspirée par l'Almageste de Ptolémée ; — comme pour la philosophie à « défaut de la méthode de Platon, ils ont pris, mais pour la façonner à leur gré, la méthode d'Aristote. » Le mot arabe qui signifie géographie désigne aussi la science des routes, la science des relais, et surtout la connaissance des latitudes et des longitudes. Mais à ce point de vue même le nombre et la variété des mesures itinéraires constituent un obstacle qu'il n'est pas toujours facile de surmonter ; et si sévère que paraisse au premier aspect le jugement porté par M. Vivien de S.-Martin sur la géographie des Arabes, il peut se justifier : « Dans leurs notions géographiques, les Arabes ne dépassent et même n'égalent pas Procope, Constantin Porphyrogénète ou Alfred d'Angleterre (2).

Celui qui nous donne les détails les moins défectueux sur la région de l'Oxus est l'Édrisi (3), que cite bien souvent le colonel Yule pour comparer ses récits avec la relation du lieutenant Wood. — Des cours d'eau nommés par l'Édrisi, un surtout mérite quelque mention : C'est celui du Wakhshab qui prend sa source dans le pays des Turcs (4). « Arrivé dans la région de Wakhsh, dit-il, ce fleuve se perd sous terre, puis

(1) Traduction d'Aboulféda.

(2) *Hist. générale de la géographie*, page 263.

(3) Né à Ceuta en 1099.

(4) 3^e climat, 8^e section ; traduit. Joubert.

il reparait à quelque distance pour courir le long de la province de Balkh et arriver à Termedh. De là il continue dans la direction du nord-ouest et va se décharger dans la mer de Khwarizm. » Ce serait aux yeux de l'Édrisi le cours principal de l'Oxus.

L'importance donnée par le géographe arabe à cet affluent fit supposer à Hayward (1) « qu'il pourrait bien être la source principale de l'Amou-Daria, qui, descendant du pays des Turcs, sortirait du lac Kara-Kul pour arroser le Karategin et le Kolab. » Hayward avait appris en effet d'un chef Kirghiz que du lac Kara-Kul, grande nappe d'eau située au nord du Pamir, s'écoulait dans la direction du sud-ouest une rivière importante.

La pensée de Hayward n'était pas juste; l'Édrisi néanmoins avait soupçonné une partie importante de la vérité quand il fait descendre du nord-est un fleuve qui paraît sortir du lac Kara-Kul. La mission Forsyth en 1873 a révélé l'existence au milieu du Pamir de deux Kara-Kul, dont le plus grand s'écoule au sud-ouest par un cours d'eau qui va grossir le Murghábi. Le Murghábi lui-même, sortant de la pointe orientale de l'Oï-Kul, est bien près d'être considéré comme la branche principale de l'Oxus supérieur. Quant au fleuve qui descend de la région des Turcs ou de l'Alai, découvert et décrit par Fedtchenko, c'est le Surkhab.

C'est encore l'Édrisi qui nous donne les détails les plus exacts sur les montagnes de Botm, contiguës au Pamir. « Elles sont couvertes de places fortes, de villages florissants, de bestiaux; sont riches en mines d'or, d'argent, de vitriol et de sel ammoniac. Dans les flancs de ces montagnes on trouve par intervalles un grand nombre de soupiraux d'où s'exhalent des vapeurs semblables, le jour à de la fumée, et la nuit à des flammes (2). — C'est là qu'on recueille le sel

(1) *Journey from Leh to Yarkand*, 1870.

(2) Comparez le récit de Fedtchenko, au chap. 3. deuxième partie de cet ouvrage.

ammoniac de meilleure qualité. La plupart des eaux qui arrosent le pays de Sogd découlent des montagnes de Botm; — du voisinage découlent aussi celles qui arrosent le Saghannian et le Ferghanna. »

A l'exception de l'Édrisi nous ne trouvons aucun géographe arabe à citer. Pour ce qui concerne la région proprement dite du Pamir, Abouz-Zeib ne nous donne que quelques lignes : « Entre la Sogdiane et la Chine il y a deux mois de marche ; mais cet espace consiste en un désert impraticable qui n'offre ni rivière pour naviguer, ni habitation pour se reposer. » Il ajoute que c'est l'aspect désolé de ce désert qui empêcha les Arabes d'en faire la conquête et de pénétrer jusqu'en Chine.

Cependant dans ces derniers temps le colonel Yule a découvert un géographe arabe plus ancien que l'Iskhry et que Ibn-Haucal, qui donne quelques renseignements sur le cours du Djihoun et de ses affluents. La description qu'il en fait est à peu près identique à celle de l'Édrisi, et elle n'ajoute que quelques noms nouveaux de rivières à ceux qu'a énumérés ce dernier voyageur (1).

§ III. Voyage de Marco-Polo.

De tous les voyages accomplis par les chrétiens en Orient pendant la durée du moyen âge, le plus digne d'attirer l'attention par l'étendue et la variété des régions parcourues, et par la relation qui en a été conservée, est sans contredit le voyage du Vénitien Marco-Polo. Il a embrassé toute l'Asie, depuis le Caucase et l'Arménie jusqu'à l'océan Pacifique, pour se terminer par un voyage de circumnavigation le long des côtes de la Chine, de l'Indo-Chine et des Indes. Excursion unique dans les fastes de la science géographique au moyen âge, et que ne peut égaler aucune de ces grandes

1) Ibn-Dasta, *Geographic Magazine*, nov. 1875

explorations qu'ont accomplies les Arabes à travers l'ancien monde. — Aussi à toutes les époques s'est-il trouvé des commentateurs et des critiques habiles qui ont tenu à honneur d'étudier et d'éclaircir les récits du voyageur vénitien ; — il semble que chaque nation ait voulu concourir pour sa part à ce grand travail d'érudition qui du xvi^e siècle s'est continué jusqu'à nos jours.

Ce n'est que dans ces derniers temps que des recherches approfondies ont prouvé que Marco-Polo avait écrit ou dicté son manuscrit original en français, dans cette langue au « si doux parler », employée déjà à cette époque par le Dante et Brunetto Latini.

Jusque-là les critiques s'étaient prononcés les uns pour le latin, les autres pour l'italien ; et les nombreuses éditions qui furent faites d'*il Millione* reproduisaient tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux idiomes. C'est dire l'impossibilité qu'il y a bien souvent à concilier les différentes leçons qui, continuellement traduites, ont dû plus d'une fois altérer le texte et empêcher la clarté de se produire. — La leçon qui paraît être la plus exacte est celle de M. Pauthier, dans sa belle édition de 1865. La traduction en anglais moderne, donnée par le colonel Yule dans ses éditions successives de 1872, 1874 et 1875, ne présente pas le cachet d'originalité que l'on aime à retrouver dans la langue naïve du moyen âge. — Mais le grand indianiste anglais a fait, comme érudition et intelligence du texte, une œuvre qui dépasse celle de tous ses devanciers. — C'est celle à laquelle nous devons surtout nous attacher pour ce qui concerne la région du Pamir (1).

Nous distinguerons dans la partie de sa relation qui nous intéresse :

- 1° L'itinéraire de Balkh à la région du Pamir.
- 2° Le Pamir proprement dit.

(1) Citons parmi les commentateurs les plus célèbres de Marco-Polo : *Ramusio, Vander-Aa, Card. Zurlo, Baldelli, Murray, Marsden, Roux, D'Avezac, Pauthier, Yule.*

3° La descente du plateau du Pamir dans la haute plaine de la Tartarie orientale.

Pour l'itinéraire de Balkh à la région du Pamir nous nous séparons complètement de MM. Pauthier et Barthélemy Saint-Hilaire. — Pour le Pamir et la Tartarie nous nous séparons le plus souvent du colonel Yule et de sir Henri Rawlinson, persuadé qu'il n'y a aucune assimilation possible à établir entre l'itinéraire du pèlerin bouddhiste Hiouen-Thsang et l'itinéraire du négociant vénitien Marco-Polo.

1° Itinéraire de Marco-Polo de Balkh au Pamir:

C'est à *Balac* (Balkh) que nous prenons Marco-Polo pour le suivre au château de *Taiquam* ou de *Taïcan*, où il arrive après une marche, les uns disent de douze jours, les autres de deux, et le colonel Yule de sept. Une erreur de copiste a probablement donné lieu à cette confusion. Mais sur ce parcours le voyageur ne trouva ni maisons, ni habitants; Burnes a vu le pays tel que l'avait dépeint le commerçant vénitien, mais en y constatant l'existence de restes d'aqueducs et de constructions qui rappelaient une grande prospérité. Ici se place un détail topographique d'une certaine importance. Marco-Polo signale sur sa droite de grandes montagnes qui vont en s'étageant dans la direction du sud; elles sont remplies de mines de sel « si amples et si spacieuses, qu'elles seraient suffisantes pour fournir le monde entier; mais ce sel est si dur qu'il ne peut être extrait qu'à l'aide de marteaux et d'outils en fer. » — M. Pauthier prétend que c'est la chaîne de l'Hindou-Koush qu'a voulu dépeindre la relation; c'est une erreur. Nous sommes là au pied de ces contre-forts importants qui, de la ligne de faite placée à plus de 1° de latitude au sud, s'abaissent par pentes escarpées sur la vallée de l'Oxus. Nous retrouvons dans Marco-Polo cette description si précise qu'a faite Hiouen-Thsang de la partie méridionale du Tokharistan.

Après trois jours de marche on arrive à *Cassem* par une

route qui court à travers des bourgades, des champs fertiles, non loin d'un grand fleuve ; mais il y a dans le voisinage de très-hautes montagnes où se trouvent de nombreux châteaux. Cassem est le Kashem de Marsden, le Kishm ou Khrism de Hiouen-Thsang. De Cassem on arrive en trois jours à la province de *Balacie* ou de *Balacian*, par un chemin de nulle habitation. C'est une grande province mahométane, dont les rois se prétendent issus d'Alexandre le Grand, et qui est très-abondante en mines de pierres précieuses, d'or et d'argent. — A quel endroit précis du Badakchan Marco-Polo arrive-t-il ? Il ne donne le nom d'aucune ville. On peut supposer que la capitale de ce royaume portait le même nom que le royaume lui-même, jusqu'à ce que la ville relativement moderne de Fayzabad eût pris sa place.

Là se présente une question intéressante à étudier et qui mérite qu'on s'y arrête. — Marco-Polo, au sortir du Badakchan, a-t-il pris par le sud pour franchir l'Hindou-Koush et visiter les provinces méridionales de *Pashai* et de *Chesimur* qui, dans sa relation, suivent immédiatement la Balacie ? Tout prouve que non. MM. Pauthier et Barthélemy Saint-Hilaire (1) acceptent l'itinéraire sans le discuter ; pour la première fois le colonel Yule, dans son édition de 1872, a émis une opinion différente, et fait partir Marco-Polo du Badakchan pour le diriger aussitôt sur le Pamir et de là dans la petite Boukharie. Nous acceptons l'opinion du savant colonel, mais en exposant les motifs qui nous font croire à ce dernier itinéraire : ce que le commentateur anglais n'a pas fait.

Jusqu'ici Marco-Polo, comme Hiouen-Thsang au *vi^e* siècle, nous a frappé par l'abondance et l'exactitude des détails topographiques qu'il nous donne sur la configuration générale des lieux : fleuves, rivières, montagnes, vallées, mines, etc., tout est à sa place dans sa relation et peut nous servir à le

(1) *Journal des Savants*, 4 articles de 1867.

suivre dans son voyage. Peut-on supposer qu'il ait passé l'Hindou-Koush, franchi les cols élevés qui traversent sa crête, descendu ses pentes accidentées du midi, abordé le fleuve de l'Indus, etc., sans nous donner aucun détail sur ces grands spectacles dont la description occupe tant de place dans les relations des pèlerins bouddhistes, depuis Fa-Yan jusqu'à Hiouen-Thsang? Or que renferment les deux chapitres consacrés au Pashai et à Chesimur? quelques détails sur les mœurs, la religion, la langue des habitants. Opposons en outre à cette froide et maigre relation ce qu'il dira bientôt du Pamir, de ses immenses solitudes, de ses neiges, de ses sommets; certes, tout le massif neigeux de l'Hindou-Koush, avec lequel la vallée de Cachmir forme un contraste si frappant, méritait lui aussi quelques lignes; et Marco-Polo n'en parle pas: donc il n'a pas dû les visiter.

Nous en trouvons la preuve dans la manière même dont procède le voyageur vénitien pour raconter ce qu'il a vu, et décrire ce qu'il ne connaît que par ouï dire :

Au chap. XXX (1) : « *De la province de Pashai,* » il débute ainsi : « *Il faut savoir qu'à dix journées de marche, au sud de Balacie, est une province appelée Pashai...* »

Au chap. XXXI : « *De la province de Chesimur,* » il dit : « *Chesimur au midi est aussi une province habitée par un peuple d'idolâtres...* »

Est-ce bien là le récit du voyageur qui décrit sa marche, marque le point de départ et le point d'arrivée? — Au contraire, comment raconte-t-il quand il a vu par lui-même?

Chap. XXIX : « *De la province de Balacian,* » nous lisons : « *A la fin de trois journées de marche vous arrivez à une région appelée Balacie...* »

Chap. XXXII : « *En laissant le Balacian (Balacie) vous chevauchez douze jours entre grec et levant pour arriver...* »

(1) Édition de Yule, 1875.

Tout concourt donc à prouver l'exactitude de l'itinéraire accepté par le colonel Yule, contre le voyage fantaisiste que défendent les autres commentateurs.

Marco-Polo du reste a dû habiter assez longtemps le Badakchan et recueillir pendant le séjour qu'il y fit les renseignements qu'il nous donne sur le Pashai et le Chesimur. Nous trouvons en effet un passage tiré du texte primitif de Ramusio, inséré par Yule dans son édition, mais omis par M. Pauthier, et qui confirme de **tous points** notre opinion. A Badakchan Marco-Polo serait tombé malade et aurait dû pendant plusieurs mois suspendre son voyage. Il n'aurait recouvré sa santé que grâce à un séjour prolongé qu'il fit dans les montagnes voisines, sur le plateau de Shewa, dit Yule. Pourquoi ne pas admettre que dans cet intervalle le voyageur vénitien ait recueilli de la bouche des indigènes et des marchands qu'attiraient les richesses minérales du Badakchan les détails assez vagues qu'il raconte sur les provinces du sud ? Sa qualité d'orfèvre et de négociant, remarque avec raison M. Pauthier, explique parfaitement la curiosité qui le poussait à s'enquérir avec soin de ces mines de pierres précieuses et d'argent qui l'intéressaient, à les visiter même pour s'en rendre un compte exact.

Enfin nous pouvons ajouter que si Marco-Polo eût visité véritablement le Pashai et surtout le Chesimur, il ne serait pas revenu sur ses pas dans le Badakchan ; mais il eût continué sa route dans la direction du N.-E., sur Ladak et le plateau Thibétain. Les routes de caravanes, depuis longtemps déjà, reliaient l'empire du Milieu au Pendjab, et nous les trouvons mentionnées dans les annales chinoises (1) :

(1) Qu'était-ce que la province de *Pashai* ? Probablement le Kaffiristan actuel, comme le prétend Pauthier. Voir à ce sujet la dissertation de Sir Henri Rawlinson dans sa *Monographie de l'Oxus* (*Journal de la Société royale de géogr. de Londres*, 1872).

2° Le plateau du Pamir.

A partir du Badakchan les difficultés d'interprétation deviennent plus sérieuses encore, car nous abordons avec Marco-Polo cette mystérieuse contrée du Pamir depuis si longtemps tombée dans l'oubli.

Le texte nous dit au chap. XXXII : « Quand l'on se part de Balacie, si chevauche-t-on douze journées entre grec et levant, par devers un flum courant par un pays qui est du frère du seigneur de Balacie ; là où il y a cités et châteaux assez et habitations. Et au chef de ces douze journées, se trouve-t-on en une province non pas trop grande, car elle n'a pas trois journées partout, et a nom Wokhan. » Quelle est, d'après le texte, la véritable direction suivie par Marco-Polo ? — Il nous dit entre grec et levant ; une leçon de 1558 écrit entre la septentrionale et l'orientale, et Yule met avec raison : du côté du N.-E.

Cette direction N.-E. étant adoptée, il est bien difficile alors de comprendre la carte que le colonel Yule a jointe à son commentaire pour l'éclaircir ; car elle nous montre l'itinéraire de Marco-Polo dans la direction du S.-S.-E. à partir de Balacie, c'est-à-dire dans le sens opposé à celui que nous indiquons plus haut. Le commentateur anglais a voulu faire arriver le voyageur à Iskashim, au coude que forme le Pandja, avant de prendre la direction du N.-N.-E., pour de là s'engager dans la vallée supérieure de l'Oxus, que Hiouen-Thsang avait remontée en 644, et que Wood devait visiter en 1838. — C'est, croyons-nous, une erreur. Acceptons le texte tel qu'il est, et nous arrivons avec Marco Polo « par devers ce flum » dont il parle au chapitre XXXII, et à l'extrémité septentrionale du Wakhan qui s'étend non-seulement de l'ouest à l'est, mais aussi du sud au nord, d'Iskashim dans la direction du Chihgnan. Ce qui a trompé le commentateur anglais, comme tous les commentateurs qui l'avaient

précédé, c'était l'idée complètement fautive que l'on s'était faite jusqu'en 1873 du cours de l'Amou-Daria ou Pandja, à partir d'Iskashim jusqu'au Darwaz. On croyait — et Yule avait donné à cette croyance l'appui de sa haute autorité (1) — qu'à 15 minutes au nord du coude formé par le Pandja aux environs d'Iskashim débouchait dans le fleuve une rivière appelée le Shak-Darah qui formait la province ou vallée du Chihgnan. Cette opinion admise, Marco-Polo ne pouvait y aboutir, puisqu'il donnait à la vallée dans laquelle il débouchait le nom de Wokhan. Mais les récentes explorations accomplies par la mission Forsyth sont venues, en 1873, rectifier l'hydrographie de cette région : ce n'est pas à 15 minutes mais à 40 minutes d'Iskashim que la rivière improprement dite de Shak-Darah se jetait dans le fleuve.

Le Moonshee, envoyé par le capitaine Trotter pour reconnaître et relever le cours de l'Oxus entre le Wakhan et Kila-Wamar, n'avait pu trouver au lieu indiqué par Yule l'embouchure d'un cours d'eau. Mais, continuant sa marche dans la direction du nord, à une distance de 7 à 8 milles en deçà du confluent du Murghabi avec l'Oxus, il reconnut une rivière importante formée de deux torrents ; c'était le Suchnan. La position réelle du Chihgnan se trouvait donc rejetée de 25 minutes plus au nord ; et le Moonshee nous la représente comme une vallée assez large, populeuse et riche, grâce à ses beaux pâturages qui remontaient assez haut dans la montagne.

Nous voyons donc la place où Marco-Polo venant de Balacie dans la direction du N.-E. put arriver : c'était à un point indéterminé entre le Wakhan supérieur et le Chihgnan, sur les confins de ces deux États : alors nous comprenons l'étendue qu'il donne au premier : trois journées en long et en large ; car il n'est pas à supposer que l'étroite vallée de l'Oxus, entre le petit Pamir et Iskashim, ait eu une aussi grande lar-

(1) Voir la carte jointe à son *Essai sur la géographie de l'Oxus supérieur* (Introduit. au voy. de Wood)

geur que pourrait le faire supposer le texte de Yule. Ajoutons que si Marco-Polo fût venu à Iskashim, il aurait dû trouver la grande rivière de Vardoj, franchir le col difficile d'Iskashim, — deux faits dont il ne parle pas ; le colonel Yule l'avoue lui-même et s'en étonne.

Mais alors un mot du texte est difficile à interpréter : ce sont les douze journées de marche que dure ce parcours. — La distance de Balacie au point de l'Oxus où nous faisons arriver le voyageur vénitien admet-elle ces douze journées ? non sans doute ; aussi doit-il y avoir une erreur à propos du nombre indiqué plus haut. Les commentateurs modernes s'accordent bien entre eux sur les douze journées qu'a nécessitées la marche de Balacie au Wakhan ; mais les textes plus anciens, celui de 1558 entre autres, nous dit deux jours. — Suivons sur la carte la ligne qui unit les deux points extrêmes de notre itinéraire, et nous comprendrons pourquoi nous devons accepter ce dernier chiffre de préférence à celui qu'ont donné MM. Pauthier et le colonel Yule.

Ces discussions préliminaires étaient nécessaires pour nous faire comprendre que la route suivie par Marco-Polo à travers la région du Pamir est complètement différente de celle qu'a prise Hiouen-Thsang quelques siècles avant lui ; et c'est à tort selon nous que Yule et sir Henri Rawlinson ont voulu identifier les deux itinéraires ; car rien dans les deux descriptions que l'on a rapprochées l'une de l'autre ne justifie cette opinion.

« Quand l'on se part de ce petit pays, si chevauche-t-on trois journées par grec et levant ; toutefois par montagnes, et monte-t-on tellement que l'on dit c'est le plus haut lieu du monde. Et quand on est monté, se trouve un plain où il y a un flum grand et beau, et la meilleure pâture du monde, car une maigre jument y deviendrait grasse en dix jours ; avec grande abondance de sauvagines et de moutons sauvages qui ont des cornes longues de six palmes (1). » Ce passage semble

(1) Chap. XXXII.

confirmer pleinement notre avis. Si Marco-Polo, comme le prétendent MM. Pauthier et Yule, eût suivi, en le remontant, le cours de l'Oxus jusqu'à la jonction du Darah-sari-kol et du Darah-sarhad-Wâkhan, la relation nous dirait-elle qu'il a chevauché *trois journées durant au nord-est, par montagnes tellement hautes qu'elles sont le lieu le plus élevé du monde; et qu'au-dessus de ces montagnes il a trouvé un terre plain, par lequel courait un grand flum que bordaient de riches pâturages?* — non sans doute; — mais elle eût parlé de ce cours de l'Oxus qui demande incontestablement plus de trois journées de marche pour le remonter jusqu'à sa source; et elle n'eût pas mentionné la grande fertilité de cette vallée, « qui peut en dix jours engraisser un bœuf tant maigre soit-il. » Hiouen-Thsang et Wood nous font au contraire une triste description de la vallée du haut Oxus; c'est partout la stérilité, la solitude et la mort. Nous ne sommes donc pas là sur le terrain où Marco-Polo est arrivé.

Partant des rives de l'Oxus dans la direction du nord-est, le voyageur escalade les hauteurs qui commandent le royaume ou la vallée du Chihgnan : après trois journées d'une marche difficile il arrive à cette vallée que fertilise le cours du Shak-Darah, et nous ne nous étonnons plus de sa richesse en pâturages qui fait l'admiration de Marco-Polo, quand nous connaissons le récit du Moonshee attaché à l'exploration du capitaine Trotter en 1873. — C'est une des régions les plus belles et les plus riches de cette contrée montagneuse; elle possède de nombreux troupeaux; peut mettre sur pied une population armée de 7 à 8000 hommes; ce qui porterait à 20000 environ le chiffre de ses habitants. — Wood nous dit que la vallée de l'Oxus a 1000 âmes au plus, quoiqu'elle pourrait en contenir environ 5000.

Mais au delà de cette fertile vallée que voit-on? « Or par le plain chevauche-t-on bien douze journées, et s'appelle le *Pamier*. Et en toutes ces douze journées n'a nulle habitation ne nul herbage fors désert. Si qu'il convient que, les passants

portent avec eux ce que nécessité leur est : Nul oiseau pour le haut lieu et froid qui y est. Le feu n'est pas si clair ni si chaud qu'ailleurs. Or nous continuons encore par grec et levant. Et se voit l'en bien quarante journées toutefois par montagnes, par côtes, par vallées, par où passent maints flums et maints déserts lieux. Ne en tout ce chemin n'a ni habitation, ni herbages ; mais convient aux cheminants porter avec eux ce que métier leur est. »

Nous voilà bien sur le véritable plateau du Pamir ; et c'est de cette description détaillée que l'on devrait rapprocher ce que disent Hiouen-Thsang et Wood de la vallée du *Po-mi-lo* ou du Pamir qu'ils ont visitée. — Remarquons-le : pour le pèlerin bouddhiste, le Pamir est une longue et étroite vallée que commande un grand lac ; — pour Marco-Polo, c'est un plateau, *un plain*, comme il l'appelle. Le plateau du Pamir se continue donc sans discontinuer du sud au nord, creusé de nombreuses vallées qu'ont formées les affluents du Murghabi ou de la rivière de Yarkand.

Et le lac du Dragon, que devient-il dans la relation du voyageur vénitien ? Je n'en vois aucune mention dans le texte de Pauthier. Yule, il est vrai, donne une autre leçon qu'il a tirée de Ramusio (1), et qui nous parle d'un lac. — Quoi qu'il en soit de cette question, le lac qu'aurait visité Marco-Polo, — si lac il y a, — ne peut être le lac Sar-i-kul. Les nappes d'eau plus ou moins étendues ne manquent pas sur le plateau du Pamir, et si le voyageur eût rencontré un lac aussi grand que celui dont nous parle le pèlerin bouddhiste, il l'eût décrit avec quelques détails.

Etant donné le lieu où nous faisons arriver Marco-Polo dans la partie centrale du Pamir, nous comprenons l'énorme parcours de quarante journées de marche qu'il doit faire avant d'atteindre le talus oriental du plateau. — Suivant toujours

[1] « Quando l'uomo è in quel luogo, truova fra due monti un gran lago, dal quale per una pianura corre un bellissimo fiume. »

la direction nord-est, entre grec et levant, il traverse dans sa plus grande étendue cette masse dénudée, sur une longueur de 1° 30' de longitude; et à mesure qu'il avance de l'ouest à l'est, le chemin devient plus difficile, le sol plus accidenté. — Plaçons-le au contraire aux environs du lac Sar-i-Kul, et laissons-le se diriger sur la vallée du Tash-Kurgan; — la description qu'il nous donne de son long et périlleux voyage n'a pas de raison d'être; et le colonel Yule doit avouer son impuissance à concilier deux faits qui se contredisent : la brièveté relative de la route, la longueur exagérée de l'itinéraire d'*il Millione*. — « On ne peut en aucune façon, dit-il, préciser d'une manière certaine la voie suivie par le voyageur. — Continue-t-il directement à l'est, ou passe-t-il par le Pamir-Kul? On ne peut nier cependant (?) que de ce point il n'ait suivi une route analogue à celle du Mirza en 1868-1869, par le col de Chichiklik; mais je ne puis me rendre compte des quarante journées de marche dans un pays désert, le Mirza n'ayant mis que trente-quatre jours de Fayzabad à Kashgar (1). »

Je ne craindrai pas d'avancer que Marco-Polo se trouvait là dans le voisinage de cette grande voie de commerce qui, par la *Vallis Comedarum* des anciens, aboutissait au pied de l'Imaüs. Il n'a pas dû s'aventurer à la légère, l'espace de cinquante journées de marche, à travers un pays complètement inconnu; sans aucun doute il avait suivi un chemin tout tracé déjà par les voyageurs de l'antiquité; et l'itinéraire de Maës Tilianus, que nous a laissé Ptolémée, ne diffère pas beaucoup de celui du négociant vénitien (2).

Si de la région du Pamir nous descendons dans les hautes plaines de la Tartarie orientale, les difficultés d'interprétation se continuent. Quelle route a été suivie? quelles vallées ont

(1) *Marco-Polo*, chap. XXXII, notes.

(2) Sir Henri Rawlinson semble partager cet avis : voir *Proceedings*, XIII^e vol. (1868-1869).

été visitées? MM. Pauthier et Barthélemy Saint-Hilaire acceptent volontiers que Marco-Polo soit allé d'abord à Kashgar, puis à Samarcande pour de là revenir sur Yarkand et Khotan. — Que Marco-Polo se soit d'abord rendu à Kashgar, on pourrait à la rigueur le soutenir : mais que de Kashgar il soit retourné en arrière sur Samarcande ; qu'il ait parcouru toute la masse septentrionale du plateau du Pamir et traversé les systèmes de l'Alai et des Tian-chan sans en dire un mot, cela ne peut se comprendre. Il a pu visiter la capitale de la Sogdiane quand il se trouvait dans la vallée de l'Oxus inférieur ; mais tout porte à croire qu'il parle d'après son père et son oncle, peut-être d'après les témoignages des marchands et des indigènes. Le peu qu'il nous dit de cette cité célèbre se rapproche assez des vagues indications qu'il nous a données sur le Pashai et le Chesimur, et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Quant à Kashgar, Yule croit que c'est le lieu visité d'abord par Marco-Polo à sa descente du Pamir ; et il identifie la route qu'il a suivie avec celles du Mirza et de Faiz-Bakhsh (1). Nous différons d'avis. Marco-Polo, après avoir traversé la vallée de Tash-Kurgan et franchi le col de Chichiklik, nous eût parlé de cette région fertile du Sarikol qui formait un contraste si frappant avec le désert du Pamir ; des bourgades qui jalonnaient sa route et des champs cultivés qu'il trouvait sur son passage. Là encore nous tirons de la rédaction elle-même une preuve qui nous paraît concluante.

Les chapitres XXXIII et XXXIV (2) débutent ainsi : « *Or, nous laisserons de cette contrée ; et vous conterons de la province de Cascar...*

» *Or, nous laisserons de cette contrée, et vous parlerons de Samarcande.* » Nous lisons au contraire au commencement

(1) *The Mirza's route from Cauboul to Kasghar by crossing Pamir (Journal de la Société de géog. de Londres, 1871).*

(2) *Yule's Marco-Polo.*

du chapitre XXXIV : « *Or, laissons ceci, et continuons notre voyage. Allant en avant, nous vous conterons de Carcan...* »

Marco-Polo s'était arrêté dans le Badakchan pour décrire les quelques localités importantes qui l'entouraient. Avant de s'engager dans les plaines de la Tartarie orientale, il croit devoir donner quelques détails sur deux villes importantes dont il a entendu parler bien souvent et dont « les marchands de toutes sortes, qui vont par le monde faisant négoce », lui contaient merveille. Mais comment est-il arrivé à Yarkand ? Probablement par un de ces cols nombreux qui perçaient le flanc oriental des Tsoung-Ling ; peut-être par le *Chichil-Situm* ou *Pasrobot*, qui conduit directement sur le cours supérieur de la rivière de Yarkand ; — et c'est de ce point qu'il se dirige au nord-est, dans la direction de Pein. — Si Marco-Polo eût visité Kashgar il aurait pris, pour se rendre au Cathay, la grande voie de commerce qui conduisait directement de la vallée de Ferghanna à la ville de Lob et au Gobi. Désireux d'éviter le parcours de nouveaux déserts, il ne fût pas descendu au sud pour allonger volontairement son chemin.

En nous rendant un compte exact de ce qu'a fait Marco-Polo, nous comprenons l'admiration qu'il a excitée de nos jours chez la plupart des voyageurs qui ont visité la région du Pamir ; et nous ne pouvons accepter le jugement plus que sévère qu'a porté sur lui Alex. de Humboldt. « Le *Millione* est une description plus qu'un voyage ; et il serait bien difficile d'y distinguer ce que le voyageur a vu de ce qu'il a appris par d'autres (1). » Quant aux emprunts que Marco-Polo aurait faits à Hiouen-Thsang et aux auteurs chinois, et que Humboldt croit certains, « par suite de la ressemblance singulière que l'on surprend entre la relation du pèlerin bouddhiste et ce que le voyageur vénitien nous avait appris du plateau de Pamir (2) », nous savons maintenant que rien

(1) *Cosmos*, t. II, p. 554, not. 1.

(2) *Cosmos*, t. II, chap. IV, p. 603, not. 53.

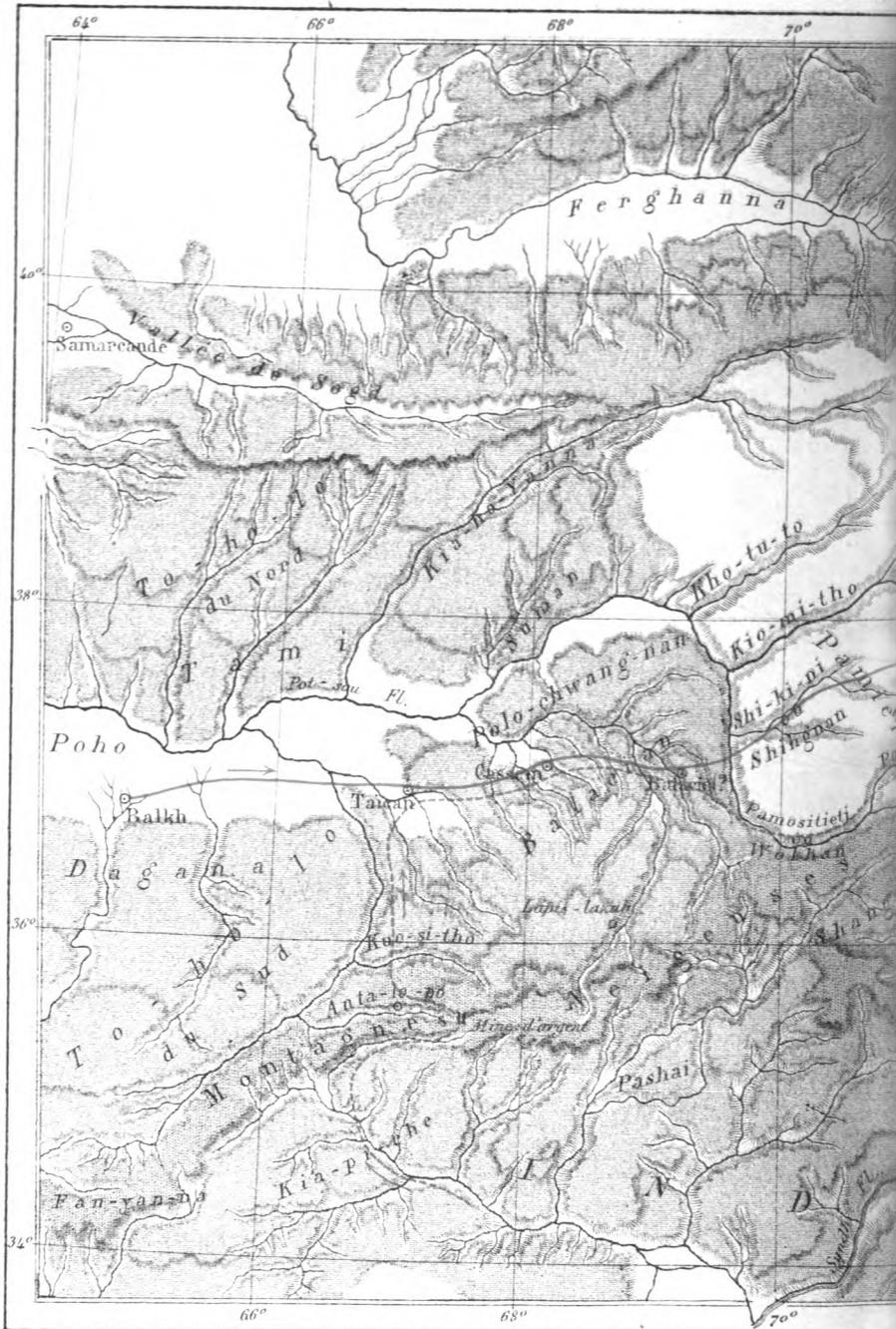
n'est moins exact. Les deux descriptions sont complètement différentes l'une de l'autre, car les deux routes suivies diffèrent complètement elles aussi. — Hiouen-Thsang a parcouru la vallée de l'Oxus supérieur et visité le Sar-i-Kul ; — Marco-Polo est arrivé à la partie supérieure de la vallée du Chihgnan, qu'arrose le Shak-Darah, pour de là traverser le centre même du plateau du Pamir.



RÉGION D

Pour les voyages de Hiouen-Thsang et i

Par J.B



Gravé par Erhard et Duguay-Trouin.

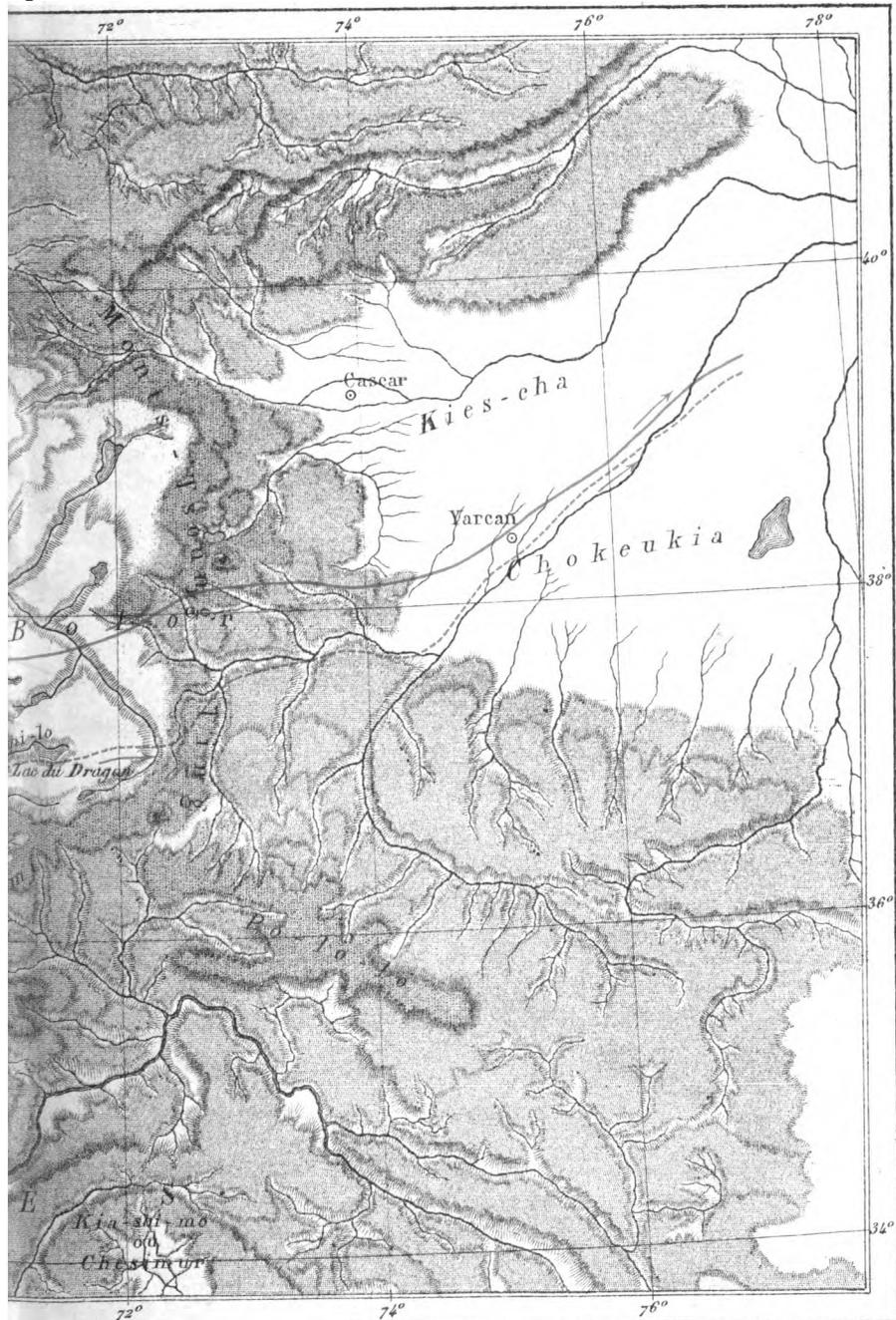
Itinéraire de Marco-Polo

PAMIR

Marco-Polo aux VII^e et XIII^e siècles

laquier

C.N° 2



----- Itinéraire de Hiouen-Thsang

Paris. Imp. Früllery 3 r. Fontanes



CHAPITRE III

LE PAMIR AUX TEMPS MODERNES, DU XV^e AU XIX^e SIÈCLE

Des causes pour lesquelles le Pamir a été si peu connu dans la période des temps modernes. — Rôle des missionnaires jésuites. — Itinéraire de Bénédicte Goëz (1603). — Mir-Izzat-Ullah (1802). — Le lieutenant Wood (1838). — Première exploration scientifique accomplie au sein du Pamir.

A mesure qu'on s'éloigne des temps anciens pour se rapprocher des temps modernes, il semble que les connaissances que l'on possédait sur la région du Pamir tendent à s'affaiblir et à disparaître. Les voyages de Hiouen-Thsang et de Marco Polo sont intéressants et curieux à étudier, sans doute ; mais quelle place tiennent-ils en face de ces voyages réguliers de l'antiquité qui chaque année faisaient affluer en Europe les produits et les richesses de l'extrême Orient ? Dans les temps modernes que sont, comparés aux relations du pèlerin chinois et du négociant vénitien, les récits des quelques rares explorateurs que nous avons à signaler ? Bénédicte Goëz et Clavijo méritent seuls un souvenir ; puis bientôt l'Europe détourne complètement son attention de l'Asie centrale : aux xvii^e et xviii^e siècles l'obscurité se fait de plus en plus profonde autour du plateau du Pamir.

Pourquoi s'en étonner ? Les Portugais n'avaient-ils pas trouvé des voies beaucoup plus faciles pour se rendre aux extrémités du monde oriental ? Lisbonne avait porté un coup mortel à la puissance commerciale de Venise ; après Lisbonne

apparaissait Amsterdam, et la Hollande se faisait « la grande courtière des mers et de l'Océan. » Le commerce des caravanes, toujours si long et si périlleux, au milieu des montagnes et des plateaux de l'Asie, avait été complètement délaissé par les Européens : Goa, Diu, Bombay, Ceylan et Sumatra étaient devenues les étapes importantes de la grande voie maritime qui unissait l'Europe occidentale à la Chine. Du reste un obstacle nouveau venait de se dresser au cœur même de l'Asie, pour rompre désormais toute espèce de relations entre les États européens et l'Empire du Milieu : la puissance des Turcs ottomans s'était étendue partout, de la Caspienne à la mer des Indes; et depuis qu'elle s'était solidement établie à Constantinople il n'y avait plus rien à espérer. Aussi pendant plus de trois siècles n'avons-nous que de bien vagues renseignements à recueillir sur le bassin de l'Oxus.

Cependant tout élan n'était pas arrêté; et, comme pour ne pas rompre la chaîne qui doit unir l'antiquité classique et le moyen âge aux grandes explorations du XIX^e siècle, nous avons le prosélytisme religieux qui continue son œuvre et mérite bien de la science géographique. Ici encore nous avons à rendre un juste hommage à ces missionnaires ardents qui se font au besoin diplomates et commerçants pour pénétrer au cœur des régions asiatiques et servir, en même temps que la cause de la religion, la cause de la civilisation elle-même; et les jésuites, nous devons le dire, ont droit sous ce rapport à la reconnaissance de l'histoire.

Singulière et curieuse coïncidence que nous avons à signaler entre deux époques si éloignées et en apparence si différentes l'une de l'autre! Au moyen âge, quand la papauté toute-puissante tourne ses regards du côté de l'Asie, qu'elle cherche à dominer peut-être comme déjà elle domine l'Europe, elle trouve ses missionnaires, ses diplomates et ses ambassadeurs dans les ordres mineurs ou frères mendiants que vient de reconnaître le concile de Saint-Jean-de-Latran (1215). Saint Dominique et saint François les ont institués pour don-

ner au saint-siège une armée dévouée contre l'hérésie des Albigeois; et l'Église s'en sert pour maintenir intacte son unité et faire triompher son influence partout où elle dirige ses efforts. — Au seuil des temps modernes, quand une autre hérésie, mais bien plus redoutable, vient menacer la papauté, une armée nouvelle surgit, qu'organise le concile de Trente, pour lutter contre les protestants de l'Allemagne et des Pays-Bas. Mais de cette armée sortent aussi des missionnaires zélés et d'habiles hommes d'État : les jésuites se portent en Amérique et en Chine, donnent à l'Église des États nouveaux à gouverner, en compensation de ceux qu'elle a perdus en Europe; et pendant deux siècles, nous le savons, les disciples de saint François Xavier ont été tout-puissants dans l'empire chinois.

C'est à l'un d'entre eux que nous devons le seul document digne d'intérêt que nous possédions sur la région du Pamir.

C. Ritter, le premier, appela l'attention des savants sur la route qu'avait suivie Bénédicte Goëz. Mais cette route fut toujours très-difficile à préciser dans sa direction générale, et Yule ne put arriver, il l'avoue lui-même, à une identification complète des lieux (1). Du reste, la seule relation que nous possédions de ce voyage se borne à deux paragraphes que lui consacre la *China illustrata* d'Athkircherus (2).

Bénédicte Goëz (1603).

Ce fut en 1603 (3) que le missionnaire jésuite partit de Lahore pour se rendre dans le Cathay, avec une caravane de cinq cents hommes. Il voulut d'abord remonter la vallée du Kaffiristan; mais, attaqué par les populations guerrières des montagnes, il dut rebrousser chemin et prendre la route de

(1) Dans son ouvrage intitulé : *The Cathay and the ways thither*.

(2) Édition de 1667, p. 63-64.

(3) Yule donne la fin de l'année 1602.

Caboul. De Caboul, il se dirigea directement au nord par des sentiers difficiles qui le conduisirent à *Chari-Kar*, au point où se réunissent les deux grandes vallées de Ghorband et du Pandjshir, et remonta cette dernière jusqu'à Parwan. Bénédicte Goëz, dit la relation, se trouvait au pied de montagnes très-élevées qu'il mit vingt jours à franchir pour redescendre, au nord, dans la province d'Anchéran, probablement Andé-rab, et, continuant son voyage, atteindre, quinze jours après, la ville de *Calcia*. Rappelons-nous l'itinéraire de Hiouen-Thsang, qui, après avoir pris congé du roi de Kio-pi-Ché à la frontière de ses États, mit vingt et un jours à gravir la cime des montagnes neigeuses, franchir le col de Kawak et arriver au royaume d'An-to-lo-po. La concordance est parfaite entre les deux récits.

De *Calcia*, aux bords de l'Oxus, il est assez difficile de préciser les étapes de son voyage quoiqu'elles n'aient pas dû être bien différentes de celles que nous voyons dans la relation de Marco-Polo; heureusement, quand il approche du Pamir, l'itinéraire devient plus clair et nous pouvons, sinon retrouver la route exacte, du moins nous orienter et fixer approximativement la direction qu'il a prise.

Cette direction nous paraît devoir être indiquée entre le chemin que suivit Marco-Polo pour traverser le Pamir et arriver après 50 jours de marche aux confins de la petite Boukharie, et le chemin que prit Hiouen-Thsang, plus au sud, pour remonter le cours supérieur de l'Oxus, et visiter le Sari-Kul. Bénédicte Goëz a quitté *Ciarcimur*, placé quelque part entre le Wakhan et le Chihgnan; et après dix jours de marche il pénètre au sein du *Sarpanil*. « C'est un lieu désert et très-élevé, confinant à la province de *Sarcil*. » Il faut voir dans le Sarpanil le plateau du Pamir, voisin du Sarikol. Le Sirpani ou Sarpanil, dit Yule, est bien le Sir-Pamir (*Top of Pamir*), le faite ou toit du Pamir (1). Le mot Pamir est en-

(1) Yule's essay on the geography of the Upper Oxus (p. XLIV). Voir aussi Fedtchenko, Notes sur l'essai du colonel Yule.

core employé par les Kirghizes de l'Alai pour désigner ces contrées. Il correspond naturellement au Po-mi-lo de Hiouen-Thsang.

On mit vingt jours à franchir ce grand désert, que bordait à l'orient une haute montagne, à travers laquelle il pénétra dans la province de Sarcil, probablement par le col d'Aktash. Suivons sur la carte la direction supposée de cet itinéraire et opposons-la à l'itinéraire que nous avons donné du voyageur vénitien ; nous nous expliquerons facilement la différence du parcours, l'inégalité des distances, les vingt jours du jésuite, les quarante jours du commerçant ; nous comprendrons aussi pourquoi le premier mentionne la province de Sarikol, qu'il a dû traverser, tandis que le second n'en parle pas. Après quinze jours de marche, Bénédicte Goëz arrive au pied d'une montagne, à un lieu nommé *Ceciliath*. Beaucoup y périrent par suite du froid rigoureux qu'occasionnaient les grandes neiges. Mais ici Yule s'est trompé, croyons-nous, comme la plupart des commentateurs, en appliquant ce froid rigoureux au plateau même du Pamir. De celui-ci, Bénédicte Goëz ne dit que deux mots : c'est un vaste désert ; et ce désert s'appuie à l'est sur une montagne très-élevée. Or la corrélation que le colonel Yule veut établir entre cette courte description, et celle qu'Abdul-Medjid nous a donnée des steppes du Pamir proprement dit, n'est pas justifiée (1). Bénédicte Goëz parle d'un point extrême du plateau, à l'endroit où il se termine sur le Sarikol ; Abdul-Medjid décrit le centre même du plateau qu'il a traversé dans sa plus grande largeur, du sud au nord. Quelle est la ville de Céciliath ? Peut-être Aktash ; le missionnaire en part pour arriver à Yarkand, « métropole de la Kashgarie, et ville frontière du royaume de Caboul ».

(1) Yule's *Marco-Polo*, t. I, p. 185.

Mir Izzat Ullah (1812).

De 1603 à 1838, époque à laquelle nous voyons l'intrépide lieutenant Wood continuer les traditions de Hiouen-Thsang, de Marco-Polo et de Bénédicte Goëz, nous ne rencontrons sur notre passage qu'un document qui mérite d'être cité. C'est la relation de Mir-Izzat-Ullah, attaché au service du grand voyageur Moorcroft. En 1812, ce dernier ayant l'intention de visiter les Himalayas, envoya d'abord pour éclairer la route cet intelligent Hindou qui, poursuivant son voyage d'exploration, jalonna pour ainsi dire la voie que devait prendre dans la suite les Pandits indigènes et les Anglais.

Sans aborder directement le Pamir, il le contourne en entier, allant du Thibet à Kashgar ; de Kashgar à Khokand ; de Khokand à Samarcande et à Boukhara, et de Boukhara revenant à Caboul. Il a circonscrit le plateau, étudié et décrit ses contreforts, relevé les routes, mentionné les ruines et les monuments qu'il rencontrait sur son passage. Aussi l'importance de sa relation n'échappera-t-elle à personne, et c'est avec raison que lord Strangford disait d'elle en 1869 (1) : « C'est le premier voyage véritablement scientifique accompli dans ces régions, et que devait compléter la belle carte de Macartney faite pour le voyage d'Elphinstone, au commencement du xix^e siècle. Depuis cette époque, jusqu'à nos jours, les voyageurs qui devaient suivre n'ont fait que corroborer les données de cet intelligent indigène. »

Moorcroft avait donné le signal d'explorations nouvelles dans l'intérieur de l'Asie ; il fut aussitôt suivi, et jusqu'en 1843, époque à laquelle Alex. de Humboldt fit paraître son bel ouvrage de l'Asie centrale, qui résume à beaucoup d'égards l'ensemble des connaissances que l'on possédait sur le vieux continent, nous pouvons rappeler les voyages d'Elphinstone

(1) *Proceedings* (1868-1869).

et de Macartney, de Burnes et de Wood, sans compter ceux du général Ferrier et de M. de Khanikoff, dirigés plus spécialement dans le Khorassan et la région de l'Oxus inférieur. N'oublions pas aussi que, dans la même période, M. Erskine publiait pour la première fois, avec une introduction, les mémoires du sultan Baber, qui devaient fixer d'une façon précise la géographie de l'Hindou-Koush occidental et de la contrée de Balkh. La cartographie profita de ces savantes et curieuses explorations. Les cartes de Macartney et d'Arrowsmith jetèrent une lumière nouvelle sur ces régions complètement inconnues, et restèrent pendant longtemps les meilleures que l'on possédât sur l'Asie centrale. — Mais le plus grand nombre de ces voyages doit rester en dehors de notre étude.

Le lieutenant Wood (1838).

Nous arrivons au lieutenant Wood, dont la relation fait époque dans l'histoire des explorations accomplies au sein du Pamir, et nous devons nous y arrêter, comme nous l'avons fait pour *Hiouen-Thsang*, *Marco-Polo* et *Bénédict Goëz*, ses prédécesseurs immédiats. — On a trop longtemps et trop souvent voulu confondre ou identifier leurs itinéraires ; il importe de préciser la route suivie par le voyageur anglais en la comparant avec les itinéraires que nous connaissons déjà. La relation que Wood nous a laissée est sobre, trop sobre parfois de détails topographiques et de renseignements historiques, car il craignait avant tout d'être ennuyeux et long. Mais telle qu'elle est, elle constitue un document de premier ordre et un remarquable travail. — Wood partit de Caboul, franchit le col de Bamian et de là descendit dans la vallée de l'Oxus moyen, mais sans toucher à Khulm ; et se dirigea aussitôt sur le Kunduz oriental. — Du Kunduz, il arriva au Badakchan qu'il traversa pour entrer par le Wakhan

dans la vallée de l'Oxus supérieur, jusqu'à *Langerkisch*, non loin du territoire de Sarikol. Mais à *Langerkisch*, située à une très-grande altitude, le froid devint si vif, que le mercure se retira dans la boule du thermomètre; — et ne pouvant s'avancer plus loin, le voyageur revint sur ses pas pour rentrer par le col de *Kawák* dans la province de Caboul.

Un des points qui nous intéressent le plus, dans la première partie de cette exploration, concerne la configuration de l'Hindou-Koush et les différents cols qui, pratiqués sur son sommet, donnent entrée de l'Inde dans le bassin de l'Oxus. — Il y a quatre passages que prennent les caravanes suivant la saison. Les plus directs sont ceux de *Ghorband*, de *Parwan* et de *Pandjshir*, que l'on atteint en remontant la vallée de Koh-Damàn. Le quatrième, celui de *Hajjik*, demande un long détour à l'ouest par une route qui conduit à la passe de Bamian, et de Bamian à Balkh. Cette route était la plus fréquentée de toutes celles qui conduisaient du bassin aralo-caspien dans les Indes; on y trouve encore des statues colossales, qui témoignent de l'existence, dans cette vallée, d'une race d'hommes inconnue pour l'histoire et la tradition.

Wood avait d'abord voulu prendre par le col de *Parwan*, que les Anglais ignoraient complètement; ce ne fut pas sans dangers de la part des brigands; et s'il put arriver au pied du passage, à *Sir-i-Lang* ou *Sar-au-Long*, il dut bientôt rebrousser chemin, car jamais les Indiens qui l'accompagnaient ne consentirent à le suivre. Abandonnant l'espoir d'aborder le Turkestan par un des cols orientaux de l'Hindou-Koush, Wood revint à Caboul pour se diriger sur la passe de Bamian. Rappelons-nous que son premier itinéraire avait été celui de *Bénédict Goëz*; mais il n'en fait pas mention.

Parti de Caboul le 15 novembre 1837, il remonta la rivière de ce nom jusqu'à l'une de ses sources, pour franchir le col de l'*Unai* et la haute plaine de l'Urt, plateau ondulé

de six milles environ d'étendue, qui divise les eaux du Caboul de celles de Hérat et de Candahar ; sur le flanc nord-ouest de cette masse, l'Hilmend prend sa source, à *Fazindaz*, aux environs de Pagman. C'est après l'avoir traversé qu'on arrive au col de Hajjak, un des points géographiques les plus importants de cette région, car il sépare les fleuves du Turkestan de ceux de l'Afghanistan. On descend dans une étroite vallée pour escalader de nouveau un col très-élevé, celui de *Kalu*, au delà duquel on gagne le défilé rapide de *Pimuri* et la vallée volcanique de *Zohawk*, séparée par une muraille, volcanique elle aussi, de la vallée de Bamian. Là ne se bornent pas dans ces contrées les difficultés du voyage ; car au delà de Bamian on doit encore franchir le col d'*Akrobah* pour descendre dans une petite vallée, remonter par le col de Dundam-Shikim, pénétrer dans la vallée de Kamrud et enfin atteindre Kunduz. Jamais jusqu'à cette époque on n'avait donné une idée plus saisissante, ni plus exacte de la configuration d'un pays. Nous venons de parcourir, avec le lieutenant Wood, une étendue considérable, près de trois degrés de latitude en ligne droite, de Caboul à Kunduz, et nous ne sommes pas sortis d'un vaste système de montagnes entrecoupées de vallées, de précipices et de passages nombreux ; nous voyons là un soulèvement considérable de 350 à 400 kilomètres de largeur, où tout se croise et se confond, sans permettre à l'œil le plus exercé de trouver une ligne de faite.

De Kunduz au Badakchan, Wood suivit la route qu'avait parcourue Marco-Polo ; — et le souvenir du grand voyageur vénitien revenait sans cesse à son esprit, quand il comparait la relation d'*il Millione* avec le spectacle qu'il avait devant les yeux (1). Tout y était exact et précis. Les étapes de cette partie de son exploration, accomplie sur les pentes de l'Hindou-Koush qui venaient mourir à quelques lieues de

(1) *Journey to the Oxus*, ch. XXIV.

l'Oxus, furent Talikan, Faizabad et Jerm. Il s'arrêta dans cette dernière ville, alors capitale de la province, pour visiter les célèbres mines de lapis-lazuli dont parlent tous les Orientaux ; les mines de fer situées au haut de la vallée du Kokcha, et enfin les mines de rubis de la province du Chihgnan. Il donna sur la situation de cette dernière région des détails erronés que la mission Forsyth devait complètement modifier. Mais il nous faut signaler surtout la description que fait le lieutenant Wood de ces différents petits États qui tous viennent déboucher sur la vallée de l'Oxus, leur centre commun, et que séparent les uns des autres des masses accidentées ou couvertes de ruines d'anciennes forteresses. Déjà nous avons fait remarquer cette même méthode dans la relation d'Hiouen-Thsang. Un dernier fait important est à noter : partout le voyageur signale les traces nombreuses d'une action volcanique très-étendue ; — aux environs de *Zebach* surtout, se trouvaient de larges dépôts de soufre, cachés alors en grande partie sous la neige (1). Mais bientôt il franchissait le col d'Ish-Kashim, sur une crête de montagne qui divise la vallée de l'Oxus et la vallée de Kokcha, et descendait dans « la plaine d'Ish-Kashim », au sud de laquelle s'étagaient les contre-forts élevés des monts du Chitral. L'Oxus avait à cet endroit une largeur de 35 yards (2).

A partir de ce point, Wood allait s'engager dans l'étroit couloir qui le conduisit au plateau du Pamir.

Il prit dans la direction de l'est, ayant à sa gauche les monts du Shak-Darah ; à sa droite ceux de l'Hindou-Koush qui portaient des neiges perpétuelles. Ce fut au commencement de la vallée que, pour la première fois, il trouva le *yak* ; cet animal est pour les habitants du Pamir et du Thibet ce que le renne est pour les Lapons. Il atteignit d'abord *Ishtrakh*, où un ruisseau assez large, descendu du sud, vient

(1) Chap XIX.

(2) Un yard vaut 0^m,9144.

se jeter dans l'Oxus, puis *Kundut*. D'Ish-Kashim à ce point, la vallée du fleuve variait en largeur de quelques centaines de yards à un mille. — A 24 milles à l'est-nord-est de Kundut se trouvait Kila-Panja, où la caravane passa sur la rive droite de l'Oxus pour arriver directement à Hissar. C'était à ce point que se terminait à proprement parler la vallée, assez large encore par places, souvent fertile et plantureuse. Sa position déterminée fut 37° 02' 10" par rapport à Ish-Kashim, fixé à 36° 42' 11" ; son altitude était de 10 000 pieds (1).

Non loin d'Hissar, la vallée se bifurquait en deux autres plus petites : l'une à l'est 20° 5, conduisait à Chitral-Gilgit et à Cachmir ; l'autre au nord 40° est, conduisait à travers le plateau du Pamir dans la direction d'Yarkand. Ce fut celle-ci que prit Wood non sans avoir hésité beaucoup, car il se demandait laquelle des deux descendait de la véritable source de l'Oxus. Les Kirghizes qui l'accompagnaient le tirèrent d'embarras en lui disant que ce fleuve sortait d'un grand lac situé sur le *Bam-i-Duniah* ou Toit du Monde, et que la route qui y conduisait était l'étroite vallée ou darah du Sar-i-Kul. Yule se décida donc à remonter le ruisseau de gauche, bien que celui de droite lui parût plus large.

Tout d'abord la marche ne présenta pas de grandes difficultés ; car les montagnes qui bordaient le défilé n'étaient ni trop rapprochées ni trop abruptes ; — de distance en distance on rencontrait quelques-uns de leurs débris que la gelée, les vicissitudes du temps ou les convulsions souterraines avaient violemment arrachés de la masse pour les jeter dans le torrent. — Mais bientôt on dut avoir recours aux yaks, car le sentier devenait de plus en plus étroit et rocailleux. Pendant trois jours on monta par des pentes très-raides, pour camper d'abord à 12 000, puis à 14 000 et 14 500 pieds d'altitude ; enfin le 19 février 1838, à 5 heures de l'après-midi, on arrivait sur le *Bam-i-Duniah*, en face d'une grande nappe d'eau

(1) Le pied anglais vaut 0^m,3048.

gelée, de l'extrémité occidentale de laquelle s'écoulait un ruisseau.

« Quittant la surface gelée et couverte de neige de l'Oxus, nous marchâmes une heure environ le long de la rive droite, puis nous gravîmes une colline basse qui semblait limiter la vallée du côté de l'est, et à 5 heures de l'après-midi nous nous trouvions devant le Sar-i-Kul. Ce beau lac a la forme d'un croissant, d'environ 14 milles de l'est à l'ouest pour une largeur de 1 à 1 1/2 mille. De trois côtés, il est bordé par des collines arrondies, hautes de 500 pieds au-dessus de sa surface; tandis que du côté du midi s'élèvent, à 3500 pieds au-dessus de lui, des montagnes d'une hauteur absolue de 19 000 pieds. D'après mes observations je trouvais une latitude de 37° 27' et une longitude de 73° 40'. L'altitude du lac est de 15 600 pieds (1). Telle est la source de cette fameuse rivière qui, après un cours de plus 1000 milles, va se jeter dans la mer d'Aral (2). » Wood lui donna le nom de lac *Victoria*, en l'honneur de sa souveraine. Pour les Kirghizes c'était le *Sar-i-Ku* ou *Sar-i-Kul*; les indigènes l'appelaient aussi le lac du Grand Pamir.

On comprend la joie bien légitime qu'éprouva le voyageur en retrouvant la source de ce fleuve autrefois si célèbre, et dont l'histoire se confond avec l'histoire même de l'antiquité asiatique. L'Oxus est une véritable personnalité qui a sa vie propre, ses traditions, ses légendes et son culte. Wood eut la gloire de le ressusciter en arrachant pour toujours le voile qui nous en cachait la partie la plus intéressante. Malheureusement un long temps devait s'écouler, avant que d'autres voyageurs consentissent à suivre ses traces et à compléter son œuvre; et jusqu'en 1869, pour le plus grand nombre des géographes, l'Oxus prenait encore sa source dans quelque coin ignoré des Indes ou du Thibet.

(1) Nous savons aujourd'hui que l'altitude véritable du Sar-i-Kul est de 13 900 p.

(2) Chap. XXI.

Mais à côté de l'Oxus il y a le Pamir, qui nous intéresse, lui aussi, et dont l'explorateur anglais nous a laissé une description digne d'être rapportée. « Cette masse élevée est commune à l'Inde, à la Chine, au Turkestan ; — de ce point divergent, comme d'un centre commun, la plupart des grands cours d'eaux qui arrosent l'Asie centrale. Mais le Pamir n'est pas seulement un point rayonnant (*radiating point*) dans le système hydrographique du continent asiatique ; c'est aussi comme le nœud ou le foyer auquel prennent naissance toutes les grandes chaînes de montagnes. La haute plaine, sur le flanc méridional de laquelle le lac Victoria est situé, a une largeur de 30 milles, et vues de ce plateau, les montagnes environnantes ne paraissent pas avoir une grande élévation. Aussi les Wakhanis l'appellent-ils le *Bam-i-Duniuh* ou Toit du Monde. Du Pamir, le terrain va s'abaissant dans toutes les directions, excepté au sud-est où des plateaux semblables s'étendent jusqu'à la partie septentrionale des Himalayas et du Thibet. Un indigène qui a visité le Pamir, entre le Wakhan et Kashim, m'affirma que la rivière de Kunar (ou Oxus méridional) (1), avait sa source principale dans un lac qui ressemblait au Sar-i-Kul, et que toute la contrée qui comprend les districts de Gilgit, de Ganjur et de Chitral, est une série de défilés montagneux que creusent les cours d'eau descendus du Pamir (2). »

Mais Wood s'est trompé dans le passage suivant : « Les montagnes et les collines qui entourent le Sar-i-Kul donnent naissance à quelques-unes des principales rivières de l'Asie. De la ligne de faite, située à l'est, s'écoule une branche de la rivière de Yarkand, un des plus larges cours d'eau qui arrosent la Chine, tandis que des petites collines du nord descend le Sir ou rivière du Khokand ; et des cimes neigeuses opposées

(1) Le Kunar prend en effet sa source dans un petit lac ; mais ce lac est situé au sommet de l'Hindou-Koush, et le Kunar se jette dans la rivière de Caboul.

(2) Chap. XXI.

sortent les deux fourches de l'Oxus. » Wood pouvait ignorer ce que les explorateurs contemporains n'ont connu qu'en 1873; et la haute valeur scientifique des renseignements qu'il a fournis reste intacte.

Le 20 février, il quittait le plateau pour redescendre à Langerkisch et rentrer dans le Wakhan. « A mesure qu'on s'éloignait du Pamir, les petites hauteurs qui l'entouraient croissaient en élévation jusqu'à la distance de 21 milles. Alors on se mit à descendre un plan incliné de 1200 pieds. » La route suivie pour le retour fut la même que celle qu'on avait prise pour aller de Kunduz à Langerkisch; à Kunduz, Wood séjourna quelque temps pour se rendre compte du cours moyen de l'Oxus; et jusqu'au voyage du Havildar, accompli en 1874, la description, qu'il a donnée, a été la seule que l'on possédât sur cette région.

De Kunduz pour rentrer dans l'Inde, Wood voulut prendre une voie nouvelle. Il se dirigea au sud-est à travers un plateau élevé, et au bout de 8 milles pénétra dans la vallée du Shorab, torrent salé qui s'écoule des montagnes d'Eshk-Meshk. — Au delà de la vallée il franchit une série continue de plateaux et de dépressions profondes qui le conduisirent dans la vallée d'Andérah, d'où il escalada le col de Kawâk qui lui donna accès dans le Pandsjhir. — « Le col, le plus oriental de ceux qui pénètrent dans le Turkestan, en est aussi le plus accessible. Mais les habitudes sauvages des Pandjshires l'ont fermé pendant longtemps aux voyageurs et aux commerçants. Il est à 13 000 pieds d'altitude. A quelque distance au sud-est est le petit fort de Kawâk à 9000 pieds. » La vallée de Pandsjhir est longue de 70 milles, ses sinuosités comprises; sa direction générale est du sud-est au nord-est. Cette vallée devait le ramener à Peschawer par Caboul et Jallalabad. Il avait donc réussi dans son projet de faire connaître aux Anglais le col de Kawâk et cette route nouvelle qui traverse l'Hindou-Koush.

Pour résumer en quelques mots le voyage du grand explo-

rateur, nous n'avons qu'à envisager les résultats qu'il a obtenus. — Wood a reconnu toute la partie des montagnes neigeuses entre les deux cols extrêmes de Kawak et de Badmian ; — visité le Kunduz, le Badakchan et le Wakhan ; — reconnu la véritable source de l'Oxus, fixé l'emplacement du Sar-i-kul, et réveillé le souvenir de ce plateau du Pamir qui paraissait depuis si longtemps oublié. — Mais sa route est essentiellement distincte de celle de *Marco-Polo* qui visita le Chihgnan supérieur et traversa le grand Pamir ; — de celle de *Bénédict Goëz*, qui prit un peu plus au nord que le voyageur anglais, pour déboucher dans la vallée de Tashkurgan. — Quant à Hiouen-Thsang, tout nous fait supposer qu'il suivit l'itinéraire que nous venons d'étudier. Un seul autre explorateur devait quelques années plus tard tenter la même excursion, et son nom se trouve intimement lié à ceux qui viennent d'être cités : c'est *le Mirza*, attaché au service du major Montgomerie, qui partit de Caboul, lui aussi, visita le Badakchan, Ish-Kashim et le Wakhan ; — remonta l'Oxus jusqu'à Kila-Panja ; mais qui, à partir de ce point, prit au sud-est pour suivre le cours de cette branche méridionale que Wood avait supposée être la principale des sources du fleuve, et arriver au sommet du petit Pamir, dans les environs de l'Oï-kul actuel.

Lequel de ces deux torrents mérite véritablement le nom de « tête de l'Oxus » ? — Le premier, au nord, est plus étroit, mais plus connu et plus noble, (*nobler*), dit Yule ; — le second, au midi, est plus large. — Aujourd'hui la mission Forsyth semble devoir résoudre la question d'une tout autre manière ; et le capitaine Trotter revendique pour le Murghabi ou Aksu, nouvellement exploré dans tout son parcours, l'honneur de former le cours supérieur du grand fleuve.

Un autre mérite qu'il importe aussi de signaler dans la relation de Wood est la science d'observation qui le sert si bien pour comprendre et décrire le relief de ce sol accidenté et si divers. Un des premiers, il a rompu avec ces traditions

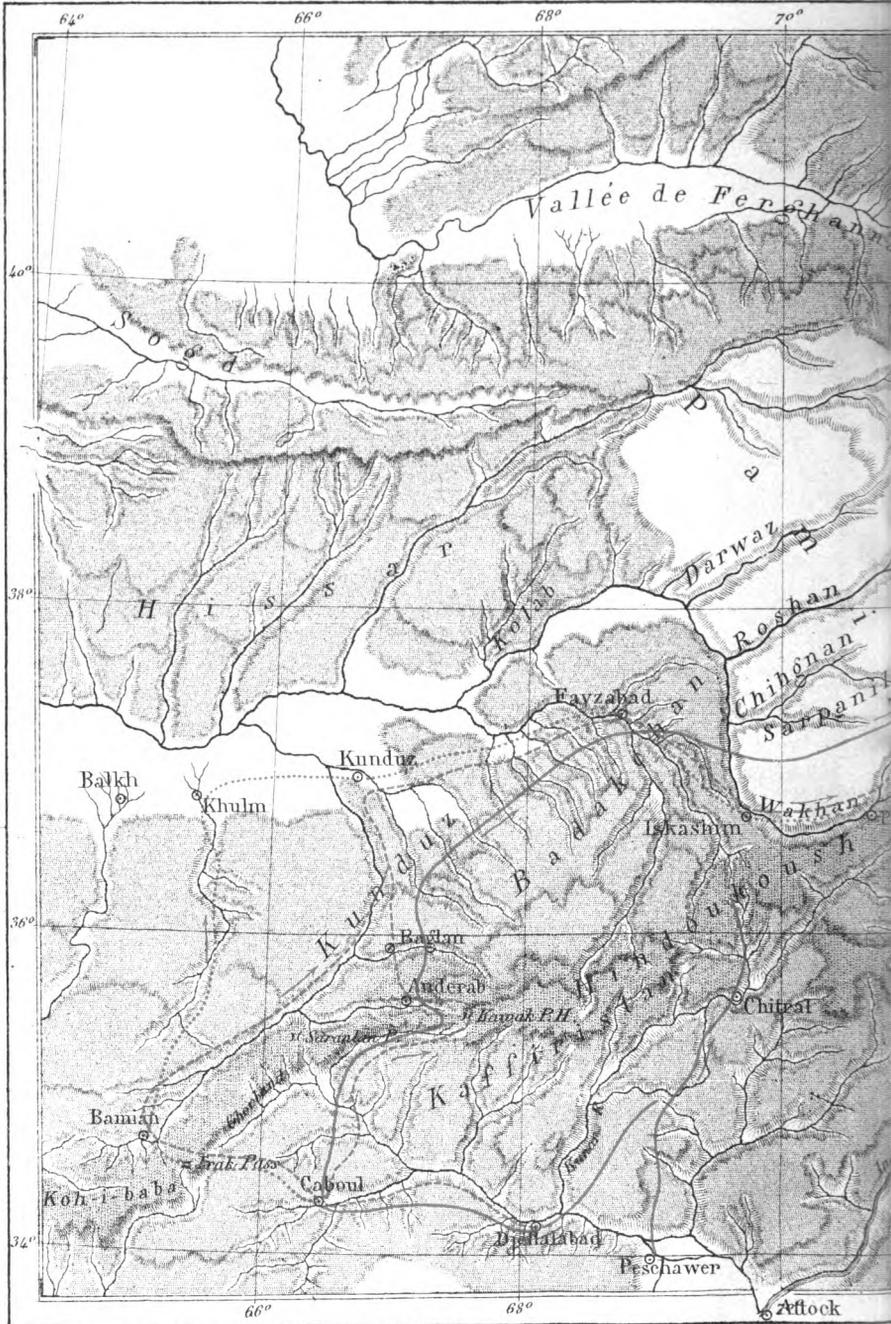
défectueuses et erronées de simples chaînes de montagnes formant lignes de faite; — et pas à pas, dans son exploration entière, de Caboul au Sar-i-Kul, il nous fait assister à la formation d'un terrain qui se trouve constituer au centre de l'Asie une des masses les plus remarquables et les plus élevées du globe.



RÉGION

Pour les voyages de Bénédicte Goëz 18

Par J.



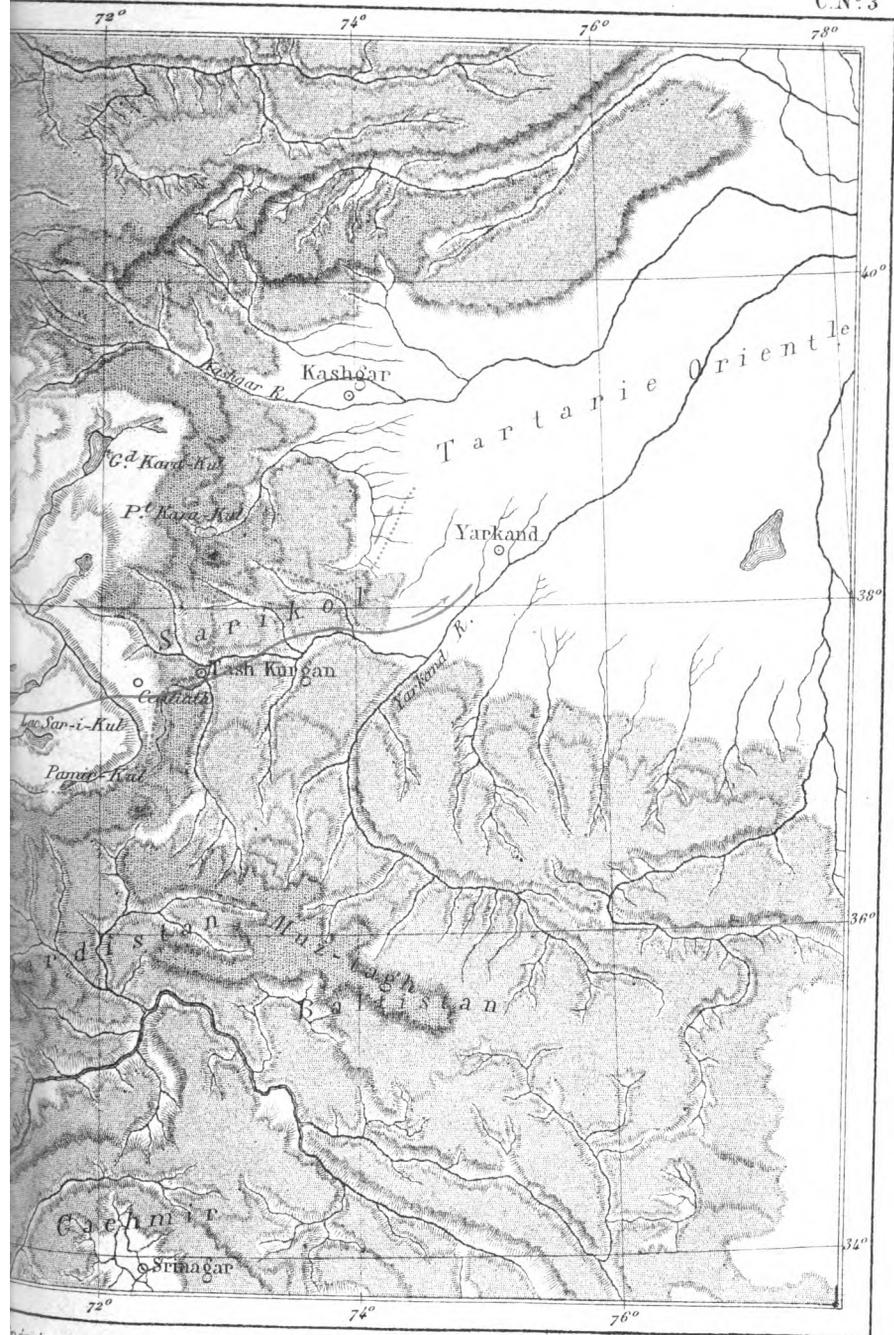
Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin

—— Itinéraire de Bénédicte Goëz

PAMIR

Wood 1838 — le Mirza 1868-1869
quier

C. N° 3



Itinéraire de Wood

..... Itinéraire du Mirza

Paris, Imp. Fraillery, 3 rue Fontanes.



CHAPITRE IV

LE PAMIR ET LES EXPLORATIONS CONTEMPORAINES DE 1860 A 1875

§ I. La politique et la science. — Conquêtes des Russes et des Anglais au centre de l'Asie. — Rivalité de ces deux peuples. — § II. Les explorations scientifiques de la Russie avec MM. Veniukoff, Fedtchenko et Mayef. — § III. Les explorations scientifiques de l'Angleterre, d'abord avec les Pandits, puis avec MM. Shaw, Hayward et Forsyth.

§ I. La politique et la science.

Après la belle exploration qui avait amené la découverte d'une des sources de l'Oxus, la région du Pamir retomba pour ainsi dire dans l'oubli, et, suivant l'heureuse expression du colonel Yule, Wood a été le premier et le dernier, dans les trente-cinq années qui suivirent son voyage, à visiter cette partie de l'Asie centrale. L'Europe, moins que jamais, paraissait songer à ces contrées lointaines. Mais ce moment d'arrêt ne pouvait être très-long; et pendant que l'Angleterre, éprouvée par le désastre de Kaïber-Pass (1840), se repliant pour ainsi dire sur elle-même, se contentait d'atteindre aux frontières naturelles que lui fixaient l'Indou-Koush et les Himalayas, du côté du nord s'avancait à petits pas, mais sans s'arrêter, une redoutable rivale, la Russie, intéressée à conquérir à la science d'abord, puis à sa domination, les vastes

(1) *First and Last as yet five and thirty years after his journey (Essay on the geog. on the Up. Oxus, XLV).*

pays du Turkestan occidental. Les progrès incessants de cette nation, qui devront se continuer jusqu'au pied de ce puissant massif du plateau du Pamir, allaient stimuler de nouveau l'ardeur des voyageurs anglais; et nous assisterons de nos jours à une série non interrompue d'explorations qui aboutiront toutes aux plus brillants résultats.

Beaucoup de causes expliquent les succès continus de la Russie en Orient. C'est d'abord la configuration même de son sol, qui en fait un État aussi bien asiatique qu'européen. Établie solidement sur l'Oural, l'océan Glacial et les premiers contre-forts du Caucase, elle avait d'abord à s'imposer à l'Europe comme nation civilisée et sœur des puissances voisines; aussi lui fallait-il deux entrées sur l'Occident, *deux fenêtres*, qui pussent s'élargir au besoin et se transformer en portes: l'une sur la Baltique, l'autre sur la mer Noire. Ses points de communication assurés avec les États européens, elle ne pouvait sans danger chercher à pousser plus loin ses prétentions, et elle se reporta en Orient. De ce côté, aucun obstacle ne pouvait s'opposer à son développement et à l'extension de ses frontières; la pente de son sol la portait sur la mer d'Aral, le cours inférieur du Sir-Daria et de l'Amou-Daria; en même temps que la possession de la Sibérie lui donnait une base d'opérations des plus solides pour tenter la conquête de ce vaste bassin aralo-caspien qui ne paraît former avec son territoire qu'une seule et même plaine. La nature, en outre, n'avait-elle pas tout disposé avec soin et intelligence pour rendre sa marche facile? Quelles belles routes formaient l'Iaxarte et l'Oxus pour la conduire jusqu'au pied des Tian-Chan, de l'Hindou-Koush et du Pamir?

Dans les rapports mêmes qu'elle avait dû nouer et entretenir avec les différents peuples asiatiques, avec les Circassiens, les Persans, les Turcomans, les Kirghizes, les Chinois, les Tartares, etc., la Russie avait déployé une grande habileté; et dans les lettres qu'échangeait son gouvernement avec les princes tartares, l'empereur Nicolas s'intitulait simplement

le *Khan de la Néva*, au moment où il refusait à Napoléon III le titre de frère (1). Ce prince employait, pour garder ses frontières du côté de l'Orient et combattre au besoin les Khokandiens et les Khiviens, des soldats d'origine tartare ou méléé, et les avantages que le gouvernement russe devait retirer « de cette espèce d'*affinité asiatique* qui unissait étroitement une partie de ses peuples aux tribus orientales » (2) pouvaient être dès plus précieux.

Les divisions intestines qui depuis bien longtemps travaillaient les khanats de Khokand, de Boukhara et de Khiva fournissaient de plus une occasion favorable d'intervenir. Au sein de ces États, c'était la lutte incessante entre les Uzbecks et les Tadjiks, les vainqueurs et les vaincus, les Mongols ou Tartares et les Iraniens ou aborigènes. Jamais la fusion n'avait pu se faire entre ces deux parties essentiellement distinctes de la population. Opprimés depuis plusieurs siècles, dépouillés de leurs biens, blessés dans leurs croyances et dans leur orgueil national, les *Sarts* ou *Tadjiks* voyaient dans les Russes des vengeurs, ou tout au moins des amis. Lors de la campagne de 1863, la correspondance du général Krischawsky témoignait de l'empressement que mettaient presque partout les Sarts à se rendre aux avant-postes russes, pour se soumettre ou faire des offres de service, pendant que les Uzbecks, restés fidèles au khan, se retiraient avec lui sur la capitale.

Nous ne pouvons présenter qu'un aperçu sommaire des progrès que fit la Russie pour s'avancer au cœur de l'Asie. C'était le czar Nicolas, nous le savons, qui surtout avait donné l'impulsion : de 1830 à 1833, des reconnaissances sérieuses avaient été faites et poussées à travers les steppes d'Orenbourg et du côté des bouches du Sir-Daria, au nord-est du lac d'Aral. De 1833 à 1840, les Kara-Kalpaks furent soumis comme l'avaient été les Kirghizes. En 1847, le général

(1) Arminius Vambery, *Central Asia*, chap. I, p. 15.

(2) Arminius Vambery, *Central Asia*, chap. III.

Obroulcheff construisit les forts d'Aral et de Now-Petrowsk pour tenir en échec Khokand et Khiva. Deux ans plus tard, les travaux de MM. Karéline et de Khanikoff faisaient connaître l'hydrographie du lac d'Aral, facilitant ainsi les opérations militaires. Au sud de l'Irghiz et à l'est de la mer d'Aral, s'étendait le désert de Karakum, dont le sol tantôt couvert d'une épaisse couche saline, tantôt formé de sables noirs est en outre parsemé d'innombrables monticules qui sont autant d'obstacles pour les voyageurs : on y creusa des puits de distance en distance. De 1852 à 1854, le général Perowski construisait des forts le long de la rive droite de l'Iaxarte, et la terreur des Khiviens devenait grande. « C'en est fait de nous, disaient-ils, si la Russie boit jamais les eaux du Sir-Daria !

Mais ce n'étaient là que les événements préliminaires qui préparaient d'autres conquêtes plus sérieuses. En face de cette marche menaçante de l'armée du czar, les khanats du Turkestan ne pouvaient rester inactifs : de graves complications ne tardèrent pas à s'élever entre eux et le gouvernement de Saint-Pétersbourg. La guerre suivit de près ; et, de 1860 à nos jours, nous assistons à une série de conquêtes, qui font passer sous la domination moscovite les provinces les plus riches et les plus importantes du bassin du Sir-Daria. En 1865, est réuni officiellement à l'empire le Turkestan septentrional, avec Aoulita, Tchemkend, Tchinzatz, etc. ; et pour défendre ces possessions contre les invasions ennemies, le général Kryjanowsky marche sur Tashkend, ville de 100 000 âmes dont il proclame l'indépendance. En 1866, la belle vallée de Shehri-Sabs se soustrait à l'autorité du khan de Boukhara pour se placer sous la protection de la Russie ; et sa position centrale, au milieu des États de Samarcande, de Guishar, de Gouliab, de Karchi et de Gouzar, en fait un avant-poste des plus redoutables. En 1867, MM. de Poltarasky et Illyn, après un voyage d'exploration sur le cours moyen du Sir, indiquaient la place de Chodjend comme étant la clef de toute la vallée du Fer-

ghanna. En 1868, Samarcande est prise, au débouché de la longue vallée du Zaraschan; le général Kauffmann remplace le général Romanowski, et dès cette époque l'habileté politique et militaire de ce haut personnage, qui tient aujourd'hui une si grande place dans les affaires de l'Orient, consolidait la puissance russe. En 1869, un traité avantageux était imposé au khan de Boukhara. En 1873, une guerre nouvelle était déclarée au khan de Khiva, etc.

Jusqu'où devront s'étendre les Russes? Quelle que soit la pensée véritable qui dirige la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg, tôt ou tard les trois khanats devront disparaître, absorbés dans le territoire de l'empire. Sur cette plaine immense une étape en amène une autre, un fort en appelle un second; et la nécessité de défendre une frontière incertaine et que rien ne sauvegarde, fait que la guerre sort de la guerre même (1). Aujourd'hui le Khokand est définitivement et complètement soumis (2); — Boukhara ne tardera pas, croyons-nous, à subir le même sort. — En dernier lieu, quand tout le bassin du Sir-Daria fera partie intégrante du Turkestan moscovite, ce sera le tour de l'Oxus et de Khiva: et la conquête du district montagneux de l'Hissar est déjà terminée. — Plus à l'ouest, du côté de la Caspienne, que se passe-t-il? Le cours de l'Atrek est déjà soumis; que *Merv* vienne à tomber entre les mains des Russes, *Hérat* sera sérieusement menacée et le Caboulistan affaibli. Non pas qu'on doive considérer *Hérat* comme la clef même des Indes (3); c'est là une opinion fautive. Les clefs de l'Inde sont nombreuses: on en compte autant qu'il y a de cols et de vallées conduisant du Turkestan dans le bassin de l'Indus; ou plutôt une bonne armée sera toujours la meilleure clef avec laquelle on pourra

(1) Voir la circulaire du prince Gortschakoff, adressée en 1864 aux puissances de l'Europe.

(2) Par un ukase impérial de mars 1876.

(3) Sir Henri Rawlinson, *England and Russia in Central Asia* (1875).

s'ouvrir un passage ; mais du côté de Hérat le passage est facile.

L'Angleterre n'était pas restée indifférente à ces grands événements qui s'accomplissaient au cœur de l'Asie centrale ; et l'ambition du czar Nicolas, qui se donnait pour ainsi dire libre carrière dans le bassin aralo-caspien comme sur les rives du Danube, commençait à l'effrayer sérieusement. Une première fois elle avait voulu lutter d'influence avec la Russie, au sein même du Turkestan occidental ; et lors des premiers démêlés qui s'élevèrent entre le czar et le khan de Boukhara ou de Khiva, elle avait dépêché auprès de ce dernier les capitaines Abbott et Shakspeare. Bientôt après partaient pour Boukhara le colonel Stoddart et le capitaine Conolly, qui devaient engager des négociations secrètes avec l'émir Nasroullah. On connaît la fin malheureuse de ces deux derniers ambassadeurs. Quant aux capitaines Abbott et Shakspeare, ils avaient complètement échoué, et n'avaient même échappé au supplice que par un départ précipité. C'était une rude leçon qui venait s'ajouter à celle du désastre de Khaïber-Pass. Quelques années plus tard, en 1857, éclatait la révolte des Cipayes ; et cette guerre sanglante, qui compromit un instant la domination anglaise dans les Indes, allait absorber pendant longtemps l'attention du cabinet de Saint-James et lui interdire toute intervention nouvelle dans les affaires du Turkestan.

Mais les progrès de la Russie devenaient de jour en jour plus menaçants. La circulaire du prince Gortschakoff, adressée en 1864 aux puissances européennes, était restée lettre morte ; de 1860 à 1868, les événements s'étaient précipités : Khiva, Boukhara, Khokand avaient tour à tour été attaqués, vaincus et diminués dans leurs possessions territoriales ; enfin à ce moment même une révolution importante s'accomplissait au sein de la Tartarie orientale, qui pouvait avoir les conséquences les plus inattendues.

Depuis 1759, les troupes chinoises occupaient cette plaine

immense qui, s'adossant aux contre-forts du Thibet, des Tsoung-Ling et des Tian-Chan, était comme l'avant-poste de l'Empire du Milieu au centre du continent asiatique. Les gouverneurs n'avaient rien négligé pour en interdire l'accès aux barbares de l'Occident; et partout, du côté de Khokand, du Sari-kol et du Kouen-Lun, ils avaient multiplié les forteresses, les tours crénelées et les postes militaires. Adolphe Schlagintweit, le premier Européen qui de nos jours essaya de pénétrer à Kashgar, avait été assassiné. — Mais en 1862 une guerre s'éleva entre les Mandchoux et les Tungaüs; et de cette querelle sortit la révolution qui devait émanciper la Tartarie tout entière.

Descendants des anciens Ouïgours, les Tungaüs ne supportaient qu'avec peine le joug de la discipline et la domination chinoise. Vainqueurs des Mandchoux dans la querelle qui s'était élevée à *Sang-fu*, capitale de la province de Chen-si, ils s'emparèrent de cette ville, battirent les détachements de troupes envoyés pour ramener l'ordre, portèrent la guerre dans la Dzoungarie qu'ils soulevèrent, et de là descendirent sur Aksou et les rives du Tarim. — Déjà le contre-coup de cette révolte s'était fait sentir dans la Kashgarie. Un Usbeck, natif de Khokand et d'origine obscure, Mohammed Yacoub, qui s'était élevé à un très-haut rang dans l'armée khokanienne par son habileté et son courage, s'était déjà emparé de Kashgar; y avait détruit tout ce qui restait de la domination chinoise, et rétabli l'ancienne famille régnante des Chodja, qui depuis un siècle s'était retirée à Khokand. — Bientôt après, s'attaquant aux Tungaüs eux-mêmes, il les battait, leur enlevait Aksou et prenait Yangi-hissar et Yarkand (1865).

Mais Mohammed-Yacoub ne pouvait longtemps se résoudre à laisser un Chodja jouir des fruits de sa victoire; — il renversa le prince Busurg-Khan qu'il avait rétabli au pouvoir, le jeta en prison et finalement l'expulsa du pays. — Quelque temps après, il attirait dans une embuscade le khan de *Khotan* ou d'*Ilchi*, le faisait mettre à mort, et achevait par la prise

de Koochi la conquête de l'*Alti-Shahr* tout entier, ou du territoire des six villes. — En 1869 la prise du Sari-kol lui donnait à l'ouest une limite naturelle des plus fortes, et pour parer à toute éventualité il défendait par une série d'ouvrages avancés les passages du Pamir et du Tian-chan méridional.

Dès ce moment, Yacoub se révélait comme un habile homme d'État et un politique très-perspicace. Comprenant les difficultés de sa situation en face de la Chine toujours prête à revendiquer ses provinces perdues, il se mit en relations suivies avec la Russie et l'Angleterre, acceptant les ouvertures de la première, en faisant lui-même à la seconde ; — et dépêcha à Constantinople un envoyé secret, Mirza-Shadu, pour faire acte de soumission envers l'autorité spirituelle et temporelle du sultan. Il réussit dans ces différentes négociations : La Porte Ottomane lui reconnaissait le titre d'*Ameer*, et sanctionnait ainsi aux yeux des mahométans le pouvoir du nouveau souverain ; — le capitaine Rheinthal, aide de camp du gouverneur général du Turkestan russe, recevait à Kashgar le meilleur accueil, qui faisait bien augurer des relations politiques et commerciales que la Russie pouvait entretenir avec l'*Alti-Shahr* ; et le gouvernement anglo-indien, cédant aux sollicitations du Beg, lui envoyait M. Shaw, qui devait visiter le pays, se rendre un compte exact de l'état des esprits et de la situation des affaires ; nouer, au besoin, quelques relations.

Mais c'était du côté de l'Angleterre, si l'on en croit la relation de ce dernier explorateur, que penchait surtout Yacoub. Jusqu'à son arrivée, dit-il, la nation anglaise était presque complètement inconnue dans la Tartarie orientale ; « ici, on ne savait qu'un nom étranger : *The Frank Empire* ! » Était-ce un souvenir confus des Croisades ou des exploits de Dupleix aux Indes ? Néanmoins, en peu de temps, les Kashgariens eurent appris leur histoire, et surtout la partie de l'histoire qu'il importait de connaître. Il faut croire que Mohammed-Yacoub y avait mis du zèle, car M. Shaw ajoute : « Au bout de quelques semaines que j'habitais Kashgar, j'entendis tous les habitants,

les soldats surtout, me vanter à qui mieux mieux la valeur et l'habileté des Anglais. Ils racontaient à leur manière la guerre de Crimée, dont ils me citaient les principaux faits. Les Anglais seuls y avaient joué un rôle : c'étaient eux qui avaient vaincu et tué le roi des Russes, Nicolas ; c'étaient eux seuls qui avaient fait la paix et imposé à leurs ennemis un traité onéreux (1). » — Depuis, les voyages allaient se multiplier et des missions régulières partir de Saint-Petersbourg et de Calcutta pour la capitale de la Kashgarie.

Eclairée par tous ces événements, et rassurée par les quinze années de paix profonde qui avaient suivi la guerre des Cipayes, l'Angleterre se mit en devoir de surveiller d'une façon plus attentive la conduite de la Russie. Le moment d'agir était arrivé ; car celle-ci, ne cachant plus ses projets, marchait ouvertement à la conquête définitive du Turkestan : Aussi quand en 1873 on annonça une nouvelle expédition du général Kauffmann contre Khiva, le cabinet de Saint-James s'en émut ; et le gouvernement russe consentit, pour tranquilliser l'Angleterre, à fixer d'avance une limite précise qu'il ne pourrait jamais franchir, et qui serait la frontière officiellement reconnue d'un État neutre, l'Afghanistan.

« Lord Clarendon avait donné au prince Gortschakoff une carte de l'Asie centrale, considérée comme correcte et sur laquelle les négociations pouvaient s'appuyer. Le Caucase indien y était considéré comme la frontière du territoire afghan. Mais quand la Russie, forte de la configuration physique du sol que lui représentait la carte, fit des propositions qui lui donnaient le droit d'absorber le Turkestan afghan, au sud de l'Oxus, le *Foreign-Office* fut étonné de l'extravagance de cette proposition. Heureusement l'*Indian-Office* avait l'avantage de connaître la nature et la situation des lieux, avec une profonde science géographique, et une ruineuse concession fut évitée (2). » Le cours de l'Oxus fut considéré comme

(1) *Journey to High Tartary*, chap. XIII.

(2) *Geographical Magazine*, avril, 1875.

la limite naturelle de l'Afghanistan, sous le prétexte apparent que l'empire de Dost-Mohammed kan s'était étendu jusque-là. Mais un autre motif avait dirigé la politique de l'Angleterre. Jetons les yeux sur la carte de l'Asie centrale, et nous voyons qu'en occupant la rive gauche de l'Oxus, l'Afghanistan défend l'entrée de ces vallées nombreuses qui conduisent au sommet de l'Hindou-Koush et du Koh-i-Baba, et prévient ainsi toute invasion. — Il est des cas, en effet, où la ligne de faite d'une montagne ne peut constituer une véritable limite politique, ni même naturelle : c'est quand une de ces pentes s'abaisse sensiblement sur une vallée assez large que traverse un grand fleuve. Les vallées et les cols, qui sont autant de portes ouvertes dans le cœur même du massif montagneux, deviennent un péril continu pour la sécurité de l'intérieur, quand ils se trouvent placés entre les mains d'un puissant ennemi. C'est là le cas de l'Hindou-Koush (1). Arrivée aux sommets des cols de Kawâk, de Parwan et d'Irâk, la Russie dominerait par cela même sur les vallées méridionales. Nous avons l'exemple de Timur. L'Oxus constitue donc la seule et véritable frontière naturelle, aussi bien que politique, de l'Afghanistan d'une part, de l'autre de l'Hissar et du Karategin ; et c'est sur ses bords, du lac Sar-i-Kul à Termedh, que la Russie doit limiter son extension territoriale.

Mais la question s'est compliquée, à la suite des récentes découvertes faites par la mission Forsyth dans la région du Pamir; et sir Henri Rawlinson, le négociateur du traité de 1873, fier du légitime succès qu'il venait d'obtenir, n'a pas négligé de remettre sur le tapis les négociations, pour les modifier peut-être au besoin. « On croyait généralement, dit-il, que le cours d'eau, sortant du lac Victoria, était la véritable source de l'Oxus, celle découverte par le lieutenant Wood et qui est la ligne désignée comme frontière. Mais les

(1) Le colonel Yule abonde complètement dans cette idée. Voir *Notes on Hiouen-Thsang's account of the Principalities of Tokharistan*, page 21.

explorations des officiers, appartenant à la mission de sir Douglas Forsyth, sur le plateau du Pamir montrèrent que le cours principal de l'Oxus prend sa source dans l'Oï-Kul ou lac du petit Pamir, coule au N.-E. jusqu'à la ville d'Àktash ; puis, tournant au N. et au N.-E., contourne le plateau élevé du grand Pamir, où il est rejoint par un affluent descendu du lac Kara-Kul. De là sous le nom de Murghàbi il descend la grande vallée de Chihgnan (1), et s'unit à la branche méridionale de l'Oxus, à Wamar, sur la frontière du Roshan. C'est bien là la frontière N. du Wakhan, et par sa situation comme par sa longueur, le Murghàbi doit être considéré comme le cours principal de l'Oxus. » La conséquence, nous la devinons. — Sir Henri Rawlinson exprime en effet le désir et conseille que dans toutes les cartes futures de l'Afghanistan, cette ligne soit prise comme la frontière septentrionale de cet État (2). Lui-même, du reste, n'a pas négligé de le faire dans la carte jointe à son dernier ouvrage : « *England and Russia in Central Asia.* »

Mais le traité est signé, et il n'y a pas d'espoir pour l'Angleterre qu'il puisse être révisé. C'est là un vif regret pour sir Henri Rawlinson, qui se console en pensant « que le Pamir, intervenant au nord, forme toujours une barrière infranchissable contre l'invasion qui pourrait un jour menacer les Indes. — Et aujourd'hui, dit-il, ce n'est plus de ce côté qu'est le danger, mais veillons sur la Caspienne et la ville de Merv. C'est là le pivot de toute la question d'Orient, que nous ne devons jamais perdre de vue (3). » Sir Henri Rawlinson a parfaitement raison. Restreindre la question d'Orient à la mer Noire et au bassin oriental de la mer Méditerranée, c'est la rapetisser et ne pas en comprendre toute la grande portée. Elle est partout en effet, où se porte la Russie pour étendre sa do-

(1) Rawlinson se trompe : c'est la vallée du Roshan.

(2) *England and Russia in Central Asia*, ch. IV.

(3) « It is the pivot of the whole eastern question, which must never be lost sight of. » (*England and Russia in Central Asia.*)

mination et développer ses frontières. Sur le Danube, le Caucase, l'Amou-Daria et l'Amour; mais son véritable centre, qui aujourd'hui encore échappe à l'attention du monde politique, est entre le Sir-Daria et l'Amou-Daria, sur les contre-forts de ce plateau du Pamir appelé, nous le croyons, à jouer un rôle décisif dans les affaires de l'Orient.

Mais sans nous attarder plus longtemps sur le terrain de la politique, tirons-en les conséquences qui en résultent pour la géographie de l'Asie centrale. S'il n'y avait eu en jeu que l'appât offert par le commerce ou l'initiative privée, la région du Pamir eût couru grand risque de rester pendant longtemps encore inexplorée et complètement inconnue. La rivalité de l'Angleterre et de la Russie a été profitable à la science et à la civilisation européenne. De la nécessité qu'il y avait pour ces deux États, de consolider leur domination dans le Turkestan et les Indes du Nord, est résultée cette activité féconde mise à reconnaître les lieux, à relever les localités les plus importantes, et à donner enfin une idée suffisamment exacte de la configuration du sol. De 1860 à 1875 les explorations se sont succédé, dirigées le plus souvent par des officiers du plus grand mérite et de hardis commerçants. — En quinze ans on est arrivé à faire ce que le moyen âge et les temps modernes, jusqu'au milieu du xix^e siècle, n'avaient fait qu'ébaucher en partie. — Russes et Anglais se sont mis résolument à l'œuvre, les uns au N. et à l'O., les autres au S. et à l'E. De cette rivalité toute pacifique sont sortis les résultats les plus précieux pour la géographie et le commerce, et c'est ainsi que la *politique a servi la science*.

‡ II. Explorations russes de 1860 à 1875.

Les explorations russes, accomplies de nos jours dans la région du Pamir, se rattachent à trois noms principaux : MM. Veniukoff, Fedtchenko et Mayef.

Travaux de M. Veniukoff.

M. Veniukoff fut d'abord moins un voyageur dans le sens propre du mot, qu'un érudit profondément versé dans l'étude des langues orientales et l'histoire des peuples de la haute Asie. C'est à ce titre surtout qu'il rendit les plus grands services à la science géographique, car le premier il fixa l'attention de l'Europe savante sur cette partie du globe, par la publication de documents inédits qui produisirent une profonde sensation. Quoique la discussion soit close aujourd'hui sur l'authenticité plus ou moins réelle de ces mémoires, nous devons cependant en dire quelques mots, pour résumer la question et en tirer les conséquences qu'il importe de connaître.

Déjà en 1859 M. Valikhanoff, dans un écrit relatif à la région des Tian-chan (1), avait fait allusion à un baron allemand qui, au commencement de ce siècle, aurait parcouru et décrit parfaitement le Pamir et le Bolor. « J'avais réussi, dit-il, à pénétrer à Kashgar, où depuis le moyen âge et Bénédict Goëz purent entrer Adolphe Schlagintweit de notre temps, et bien avant lui un Allemand attaché à la Compagnie anglaise des Indes, dont le nom est inconnu, mais qui a laissé un itinéraire très-intéressant de son voyage. » Deux ans après, M. Veniukoff donnait quelques détails plus précis qui devaient éveiller la curiosité générale, mais susciter aussi de sévères critiques.

« Le chaos de nos connaissances géographiques, relatives au Pamir et au Bolor était si grand, que le célèbre géographe Zimmermann, travaillant sous la direction de C. Ritter, n'avait pu donner qu'une carte confuse et incompréhensible de toute cette région. Il y avait là une lacune à combler, et on devait désirer que le gouvernement russe songeât à mettre à exécu-

(1) Traduit par MM. J. et R. Michell dans l'ouvrage intitulé : *The Russians in Central Asia*, 1866.

tion le projet qu'il avait formé au commencement de ce siècle de faire visiter et décrire ces terres inconnues, quand un hasard heureux me fit découvrir deux sources importantes d'informations qui se justifiaient et s'expliquaient l'une l'autre. — Je fais allusion : 1° au voyage d'un baron allemand, *Georg Ludwig von.....*, attaché au service de la Compagnie des Indes, et qui à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, fut chargé d'aller acheter des chevaux pour le compte de l'armée anglaise dans les régions septentrionales de l'Hindou-Koush. Il visita toute l'Asie centrale, Kashgar, Taschbalyck, Bolor, le Badakchan, le Wakhan, Khokand, le Turkestan, et revint à Cachmir par Samarcande et Yarkand. — 2° A un itinéraire chinois traduit pour la première fois par Klaproth en 1821, et conduisant de Kashgar à Yarkand, à Darim, au Badakchan, au Wakhan et à Khokand, jusqu'aux monts Kara-tau. L'énumération seule de ces localités indique l'importance de ces documents jusqu'à inconnus (1). »

La nouvelle de cette importante découverte produisit, on le conçoit, un grand émoi en Angleterre. — A la curiosité se mêlait, peut-être, quelque dépit de voir la Russie prendre les devants dans cette œuvre d'exploration, qui importait tant à la réputation et à la sécurité de la Grande-Bretagne; — le désir de trouver quelque fourberie cachée, sous le titre attrayant de ces mémoires, se laissa bientôt deviner; le débat s'envenima et devint comme une question d'honneur national. Il faut bien l'avouer du reste, le titre du premier itinéraire paraissait plus que fantaisiste: pouvait-on s'expliquer raisonnablement un voyage qui nous conduisait du Khokand et du Turkestan au Cachmir; du Cachmir à Samarcande, et de Samarcande à Yarkand? — N'y avait-il pas là comme une imitation maladroite de la route de Marco-Polo, allant du Badakchan au Cachmir, de Cachmir au Badakchan, du

(1) Traduit dans l'ouvrage *the Russians in Central Asia*, 1866.

Badakchan à Kashgar, de Kashgar à Samarcande, et de Samarcande à Yarkand?—La Société de géographie de Londres voulut sérieusement étudier la question, et confia à M. John Michell (1) le soin de traduire *in extenso* le mémoire de M. Veniukoff. — En 1866 la traduction paraissait dans le journal de la Société, et la discussion s'engageait par le rapport du major général sir Henri Rawlinson.

La lumière ne tarda pas à se faire; et l'on découvrit, mêlées à quelques détails précis sur la configuration du sol, une foule d'erreurs qui ne pouvaient s'expliquer. La position du Wakhan et du Badakchan était complètement intervertie; — le mémoire parlait d'un royaume, d'une ville, d'une rivière du nom de Bolor, qui n'avaient jamais existé aux lieux où les plaçait le baron allemand; et c'était, là surtout, la preuve irrécusable de la fausseté du document. « Le nom de Bolor ou de Belur était inconnu aux vieux géographes mahométans; il est rarement employé par les géographes persans. Il ne doit sa première célébrité qu'à Marco-Polo et aux missionnaires jésuites; et comme l'a très-bien établi Cunningham, ce nom n'est que la corruption du mot vulgaire Po-lo-lo, qui chez les Dardes désigne le Baltistan, c'est-à-dire la contrée située entre le Ladak et le Pamir (2). » En outre, disait sir Henri Rawlinson, on ne trouve, dans le rapport de la Compagnie des Indes, aucune mention d'un achat de chevaux qui aurait été fait dans l'Asie centrale, par l'intermédiaire d'un agent étranger.

Mais le premier qui découvrit le caractère complètement apocryphe de ce document, fut lord Strangford. — En 1868, il mit par hasard la main sur une masse de papiers qui portaient évidemment l'empreinte de la même géographie défectueuse et erronée, et que Klapproth, en 1824, avait vendus au Foreign-office. Il n'était pas douteux que le perspicace et

(1) L'un des traducteurs des *Russians in Central Asia*.

(2) Rawlinson, *England and Russia in Central Asia*, ch. IV, § 4.

brillant linguiste ne fût lui-même l'auteur de tous ces mémoires; car il n'y avait pas d'autre contemporain capable d'avoir pu, avec tant de succès, « accomplir une fraude de cette espèce » (1).

Klaproth fut donc regardé, dès cette époque, comme l'auteur de ces voyages anonymes. Comment était-il arrivé « à forger cet arsenal si curieux qui aujourd'hui encore compte tant d'admirateurs? » On peut croire qu'il avait puisé ces documents dans les autorités chinoises, lesquelles ne s'appuyaient au XVIII^e siècle que sur les voyages et les descriptions des missionnaires jésuites; mais il avait dû aussi emprunter beaucoup aux auteurs mongols et arabes du moyen âge. Du reste, la date de 1806, inscrite sur le manuscrit et enregistree aux archives de Saint-Petersbourg, correspond à l'époque où Klaproth commençait ses études asiatiques, qui depuis l'ont rendu si célèbre; et « c'est un fait bien connu, que plus d'une fois il fut employé par le gouvernement russe à la préparation de mémoires concernant l'Asie centrale, d'une nature secrète ou tout à fait confidentielle (2). » C'est ainsi qu'il put donner libre essor à sa profonde érudition: le plus grand nombre des noms ou des termes qu'il emploie ne sont plus reconnus dans la géographie moderne; leur identification est tout à fait impossible; et cependant ces termes sont philologiquement corrects. » Les expressions ou dénominations thibétaines sont appliquées à la région du haut Oxus; — celles des Kaffirs, aux montagnes de l'Hindou-Koush; — les vocables persans au Badakchan; — la nomenclature turque au Kashgar et au Khokand; — on y trouve même un titre kalmouck qui désigne un chef de la Dzungarie. » Mais ce soin par trop minutieux mis à reproduire les idiomes multiples de l'Asie centrale formait un contraste trop frappant avec les nombreuses erreurs géographiques que renfermait le mémoire.

(1) *Proceedings*, 1868.

(2) Sir H. Rawlinson, *England and Russia in Central Asia*, ch. IV.

A toutes ces attaques dirigées contre son baron allemand, M. Veniukoff crut répondre victorieusement par la découverte qu'il fit de deux autres documents : le premier était un itinéraire direct de Yarkand aux rives de l'Indus, dans une direction presque méridienne ; — il provenait d'une source chinoise. — Le second était le tracé d'une route qui, de la vallée de Ferghanna, se dirigeait sur le lac Kara-Kul, en franchissant le plateau de l'Alai. La lecture de ces documents fut accueillie avec le plus grand plaisir au sein de la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg ; mais leur étude ne devait apporter aucun changement au résultat même du débat qui s'était engagé. Que le dernier soit le rapport confidentiel d'un agent russe que l'empereur Paul I^{er}, au commencement de ce siècle, aurait envoyé à travers l'Asie centrale jusqu'à la frontière indienne, peu nous importe ; et du reste on ne peut raisonnablement le soutenir, car la description qu'il nous donne du plateau du Pamir ne s'accorde pas plus avec la réalité des faits que le récit du baron Georg-Ludwig von Fedtchenko a porté sur toutes ces relations un jugement définitif quand il a dit : « A en juger par les parties de l'itinéraire qui se rapportent aux lieux que j'ai visités, sous une certaine apparence de vérité, elles sont beaucoup trop confuses pour être de quelque utilité et servir à la connaissance géographique de l'Asie centrale. »

Klaproth devait malheureusement faire école, et parmi ses imitateurs nous devons citer le colonel Gardiner, attaché pendant longtemps au gouvernement de Cachmir. Cet officier prétendit, lui aussi, avoir voyagé dans le Badakchan et la région sud du Pamir ; et le mémoire qu'il écrivit fit autorité pendant quelques années. Mais en 1872, sir H. Rawlinson se demanda avec inquiétude, dans sa monographie de l'Oxus, pourquoi le colonel reproduisait si exactement les données de Klaproth pour ce qui concernait le Badakchan et le Khokand. Quelque temps plus tard, tout devait s'expliquer : le colonel

Gardiner n'avait jamais quitté le Cachmir ; il n'avait fait que travailler sur le fonds de Klaproth.

M. Veniukoff a été surpris dans sa bonne foi ; et trompé par l'habile mais astucieuse érudition de Klaproth, il a voulu faire accepter des géographes contemporains des idées que la suite des temps et les progrès des découvertes ont complètement fait rejeter. Mais ne l'oublions pas : dans ces itinéraires apocryphes se trouvaient intercalées des descriptions précises et circonstanciées de localités réelles. Les Chinois avaient eu intérêt à connaître, en grande partie du moins, les points les plus importants de leurs frontières occidentales ; les missionnaires jésuites n'avaient pas tout défiguré, et sir Henri Rawlinson, comme la plupart des critiques impartiaux, est obligé de reconnaître la vérité de certains récits.

M. Veniukoff, dans l'étude approfondie et en quelque sorte passionnée, qu'il avait faite de ces documents apocryphes, avait donc acquis des connaissances très-étendues, dont quelques-unes étaient parfaitement exactes, sur la région du Pamir ; elles lui servirent à se faire une idée plus nette et plus vraie de ce massif, sur lequel Humboldt s'était complètement trompé (1).

Jusqu'en 1865, personne n'avait osé mettre en doute la vérité des assertions du célèbre géographe allemand : tous acceptaient les grandes lignes méridiennes et longitudinales qui, se coupant à angles droits et suivant un axe régulièrement déterminé, suffisaient pour expliquer le relief du sol. M. Veniukoff fut le premier à réfuter cette opinion ; et dans un savant mémoire sur le Pamir et les sources de l'Amou-Daria, il montre « ce qu'avait d'inexact et d'insolite en fait une séparation si absolue des systèmes du Kouen-Lun, du Bolor, des Himalayas et de l'Hindou-Koush, comme l'entendait Alex. de Humboldt. En se rendant un compte scrupuleux de la nature du sol, on voit en effet que le Bolor, le

(1) Dans son ouvrage sur l'Asie centrale, 1843.

Kouen-Lun et les Himalayas ne forment qu'une seule et même élévation dont l'axe, suivant la direction du N.-O. au S.-E., constitue le Pamir (1). »

Cette théorie sera reprise et développée, avec plus de vigueur encore, par un des plus grands géographes russes, M. Severtzoff (2); avec lui, nous voyons apparaître, dans ses grandes proportions et son puissant relief, cette région de l'Asie centrale, si complètement défigurée jusqu'ici. Nous comprenons mieux aussi le rôle si décisif que le Pamir a joué si souvent à toutes les grandes époques de l'histoire, et qu'il peut être appelé à jouer encore.

Fedtchenko (1870-1873)

Mais le voyageur qui devait imprimer la plus puissante impulsion aux explorations scientifiques des Russes et pousser le plus avant, au cœur de l'Asie centrale, les connaissances de la géographie, fut le célèbre professeur de l'université de Moscou, le regretté Fedtchenko. Seul parmi les Européens, le lieutenant Wood, à plus de trente ans d'intervalle, peut partager avec lui l'honneur d'avoir pour ainsi dire révélé les mystères de cette terre inconnue. Tous deux paraissent aux deux extrémités opposées de la région du Pamir; l'abordent, l'un au nord, l'autre au midi, et circonscrivent, dans un espace relativement restreint, la partie encore inexplorée que la mission Forsyth était appelée plus tard à reconnaître.

Avant Fedtchenko, il n'y avait pas eu, à proprement parler, d'explorateur qui eût visité la région septentrionale du Pamir; MM. Veniukoff et Severtzoff n'avaient fait pour ainsi dire que tirer des déductions rigoureuses et profondément vraies de la connaissance de contrées particulières pour

(1) Traduit dans le *Journal de la Société de géographie de Londres*, 1867.

(2) Surtout dans la relation de son voyage intitulé *Journey to the western Tianchan*, et traduit dans le *Journal de la Société de géog. de Londres*, 1869.

les étendre à toute la masse même du plateau. — Avec eux, c'était la théorie pure qui dominait ; avec Fedtchenko, nous entrons dans le domaine des faits positifs, dans la pratique.

En effet, Fedtchenko est un voyageur dans la plus large et la plus belle acception du mot : géologue, naturaliste, mathématicien et géographe, nul n'était mieux préparé à tenter une entreprise où certes les périls ne manquaient pas. Or, un vaste champ d'exploration, neuf encore, s'offrait à ses études : c'était le haut Turkestan, avec ses districts montagneux qui, sur la rive gauche de l'Iaxarte et la rive droite de l'Oxus, avaient jusque-là défié la curiosité des chercheurs. La moitié au moins des khanats de Boukhara, de Khiva, et même de Khokand, était inconnue ; — en septembre 1868, le gouverneur général d'Orembourg écrivait au ministre des finances à Saint-Pétersbourg : « On n'a aucune notion des montagnes où le Sir et ses affluents supérieurs prennent leur source. Cependant, d'après les renseignements que l'on a pu se procurer, ces régions seraient des plus fertiles en productions agricoles, en bois ; surtout en houille, en plomb et en or. »

Jusqu'à ce moment, les explorations russes s'étaient faites dans les bassins du Balkach, de l'Issi-Koul, et de l'Ili, ou dans le système des Tian-Chan proprement dits, avec MM. Veniukoff, Valikhanoff, Bardashef, Pospelof, Brunashef et Severtzoff. Le gouvernement russe semblait être occupé exclusivement de son commerce avec la Chine : Khokand, Boukhara, Khiva et Samarcande étaient des villes toujours hostiles, avec lesquelles il ne pouvait être question d'engager des relations sérieuses ; — les voyageurs et les savants qui se lançaient, en même temps que les troupes du czar, à la conquête scientifique du Turkestan, n'osaient pas s'aventurer bien loin de leurs utiles et indispensables auxiliaires.

Mais en 1869, le khan de Boukhara battu partout, avait dû signer la paix qui confirmait aux Russes la possession de Samarcande. C'était une route toute grande ouverte pour conduire au centre même de ces massifs, qui commandent

les cours de l'Oxus et de l'Iaxarte. Une expédition scientifique fut aussitôt résolue par la Société des naturalistes de Moscou qui mit à sa tête M. Fedtchenko; et celui-ci partit au commencement de 1870. Il commençait la série de ces voyages, que devait arrêter trois ans plus tard une mort prématurée.

Fedtchenko employa plusieurs mois à parcourir cette vallée célébrée par tous les poètes arabes et persans, — véritable paradis de l'Orient, « qui garde encore quelque chose du prestige dont l'environnaient autrefois la poésie et l'histoire ». Samarcande et Boukhara attirèrent surtout son attention : la première, bien déchue de son antique splendeur; — la seconde, importante encore et populeuse, « qui se glorifie d'être, dans l'Asie centrale, la métropole de l'islam : elle est en effet la Rome de la religion du prophète, comme La Mecque et Médine en sont la double Jérusalem ». C'était le premier voyage digne d'être cité qui s'entreprenait dans ce pays aux temps modernes. Quelques années auparavant, il est vrai, M. Modesto Gavazzi, longtemps au service du khan de Boukhara, avait bien donné en 1866 un mémoire étendu sur la vallée de Zarafschan, la Sogdiane des anciens; — mais il s'était borné à une description purement historique de la vallée.

Dans cette première exploration, Fedtchenko n'avait visité que l'intérieur même du pays. Au mois de mai 1870, l'occasion s'offrit à lui de pousser plus au sud, au cœur même du Kuh-i-tan, quand une expédition s'organisa sous les ordres du général Abramoff, en vue de remonter la rivière du Zarafschan et de reconnaître l'Iskander-Kul. — Les résultats obtenus furent des plus heureux. On découvrit non loin du col d'Autsch-Dogana les sources du Zarafschan qui sortait d'un énorme glacier : — et quant à l'Iskander-Kul, ou lac d'Alexandre, on le trouva à 7000 ou 8000 pieds d'altitude, au milieu de hautes montagnes qui lui envoyaient quelques torrents. Fedtchenko employa un mois à visiter le

pays, les vallées et les cols surtout; et, quelques mois plus tard, il compléta les connaissances qu'il avait acquises sur cette contrée, par la reconnaissance de l'important district de Maghian, que venaient de conquérir les armées russes.

A ces documents recueillis sur place Fedtchenko devait ajouter, quelque temps après, des notes très-précieuses sur le Zarafschan et les pays voisins. Quoique rédigées sans ordre, ces notes n'en constituent pas moins une étude originale et savante sur la portion la plus inconnue de l'Asie centrale. — Madame Fedtchenko avait entrepris, sur le conseil de son mari, la traduction russe de l'intéressante étude du colonel Yule : *Essai sur la géographie de l'Oxus supérieur*, qui sert d'introduction au *Voyage de Wood*; et le savant professeur s'était proposé d'annoter lui-même les principaux passages, sujets à discussion, où que le progrès des découvertes récentes avait dû modifier. Il put accomplir, avant de mourir, la plus grande partie de ce travail; et en réponse à ses annotations critiques, Yule fit paraître dans le *Geographical Magazine* (1) une série non moins intéressante de contre-notes puisées aux sources les plus authentiques. — De ce débat engagé entre les deux auteurs, et poursuivi de part et d'autre avec la plus grande courtoisie qui n'excluait pas la sincérité, sortit une lumière nouvelle pour la géographie, jusque-là si confuse, de l'Hissar, du Karategin, du Darwaz et des cours d'eau qui arrosent ces provinces.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'œuvre tentée par Fedtchenko, on pourrait dire une entrée en matière. L'exploration principale qu'il devait accomplir fut celle du Khokand et de l'Alai. Par là il touchait plus directement à la région du Pamir; et s'il ne pénétra pas bien avant dans l'intérieur du plateau, le premier il a fait connaître et révélé pour ainsi dire la masse de l'Alai qui l'unit au système des Tian-Chan. Pour le Pamir lui-même il interroge les indigènes, recueille

(1) Mois de mai 1874.

les traditions locales, compulse les documents qui lui sont fournis, contrôle tous ces renseignements avec la conscience d'un véritable savant et le soin d'un critique scrupuleux. Aussi nous donne-t-il sur ces pays une foule d'aperçus nouveaux qui le plus souvent sont rigoureusement exacts. « Profitant de toutes les occasions qui m'étaient offertes, dit-il dans la relation de ce dernier voyage, j'ai même étendu mes questions aux pays situés bien au delà du territoire du Kokhand, dans la direction de Kashgar, du Karategin et de la contrée que les habitants désignent sous le nom de Bam-i-Duniah, ou hauteurs du Pamir. C'est ce que j'avais fait déjà dans mon précédent séjour à Samarcande, et dans mon exploration de la vallée du Zarafschan, où j'avais recueilli un assez grand nombre de renseignements sur les pays supérieurs du cours de l'Amou-Daria; et avec l'aide de MM. Kuhn, Siérof et Sallanof, j'avais reçu des gens du pays une quantité d'itinéraires (1). »

Pour le Khokand méridional, Fedtchenko s'attache surtout à faire comprendre le relief du sol, à nous mettre sous les yeux la configuration exacte de ce grand système des Tian-Chan, sur laquelle avaient déjà insisté MM. Veniukoff et Severtzoff. « Il faut remarquer, dit-il, que toutes les cartes russes du Turkestan sont insuffisantes en ce qui concerne le véritable relief du terrain. En effet, la plupart du temps, ces cartes ont été dressées par des personnes qui n'ont pas été sur les lieux; et, d'autre part, on fait généralement les relevés en suivant les vallées et les défilés, du fond desquels on voit le sommet des montagnes courir en apparence parallèlement aux dépressions. Une seule exception est fournie par la carte de la contrée dite du Narin et du Tian-Chan moyen; et cela vient de ce que l'expédition de Poltarasky et d'Osten-Sacken s'avancait transversalement au milieu des pla-

(1) Traduit par M. Guyard dans le *Bulletin* d'avril 1873 de la *Société de géographie de Paris*.

teaux, montant et descendant constamment : de la sorte, les voyageurs se formaient une idée exacte du relief, et en venaient à la conclusion qu'il y a là un soulèvement ou massif, traversé dans la direction approximative du S.-E. par de petits plateaux (1). »

Son excursion au sud du Khokand devait le confirmer plus encore dans ces idées. Depuis quelque temps, une question le préoccupait. Comment le Tian-Chan méridional se rattachait-il à la région du Pamir? Une circonstance favorable vint lui permettre de visiter lui-même les lieux : c'était la conquête du Darwaz et du Karategin par les troupes khokandiennes. Il obtint facilement du khan une lettre de recommandation pour tous les officiers ou gouverneurs subalternes qu'il pourrait rencontrer sur son chemin ; et il partit en juin 1871 dans la direction du S.-E.

Après avoir reconnu les sources de la rivière d'Isfara, un des principaux affluents de l'Iaxarte, exploré le sol et le glacier de Kara-Kasack sur la route du Karategin, il s'engagea dans la vallée d'Isfairam, et après trois jours de marche pénible, parvint sur la ligne de faite qui limitait le Khokand. — D'un coup d'œil il embrassa l'ensemble de la région qui se développait devant lui. Il aperçut d'abord dans le lointain une chaîne montagneuse très-puissante, à pics aigus et à sommets couronnés de neiges ou de glaciers ; puis, à quelque distance de lui, pour ainsi dire à ses pieds, deux chaînes de collines d'une médiocre élévation. Qu'y avait-il entre ces premières murailles relativement basses et le formidable rempart qui bornait sa vue au midi? Fedtchenko suivit la pente de la rivière d'Iaraut ou Iaraur, franchit sans difficulté les hauteurs voisines et se trouva tout à coup en face d'un immense steppe, dont il évalua l'altitude à 8500 pieds, soit 2430 mètres. C'était l'Alai ou le Dasht-i-Alai, comme il le nomma ; et le nom resta dans la géographie de l'Asie centrale.

(1) Traduit par M. Guyard dans le *Bulletin* d'avril 1873 de la *Société de géographie de Paris*.

Le plateau ou steppe de l'Alai se trouvait par 39° 30' latitude nord et 73° longitude est de Greenwich (70° 40' Paris), sur le cours supérieur du Surkhab, qui porte là le nom de Kizil-Su ou d'Eau-Rouge. Sa largeur, du nord au sud, parut au voyageur assez peu considérable ; mais sa longueur se développait de l'est à l'ouest, sans que rien en apparence ne vint le limiter à ces deux extrémités.

La vue de ce pays modifia complètement les idées que s'était faites Fedtchenko de la ligne de partage entre le bassin de l'Oxus et le bassin du Tarim. « Il fut un temps où l'on se représentait ces montagnes intermédiaires comme une chaîne indépendante et pour ainsi dire isolée. Aujourd'hui, tout porte à croire qu'il n'y a là aucune chaîne de montagnes transversale, mais un soulèvement dont la partie septentrionale constitue les monts du Khokand méridional ; dont la partie occidentale se divise en plateaux distincts, c'est-à-dire forme un vaste plateau qui supporte des collines, et dont la partie orientale est complètement plane. » — Ce fut à cette partie N.-E du plateau du Pamir que l'usage appliqua bientôt la dénomination de Kizil-Art, donnée d'abord par Fedtchenko à un simple passage.

Si le grand voyageur russe n'a pu visiter le Pamir proprement dit, il a donc au moins parfaitement circonscrit, au nord, la limite du territoire qui restait encore inexploré. Des vallées du Zarafschan et du Khokand, au cours supérieur du Surkhab et à la chaîne transalienne, il a comblé les lacunes qui existaient dans nos connaissances géographiques. Fedtchenko lui-même a pris soin d'indiquer les points sur lesquels devait porter dans la suite l'attention des explorateurs (1). « Après les dernières découvertes faites au centre de l'Asie, nous voyons que tous les lieux qui doivent rester en blanc dans une bonne carte de cette région intérieure s'étendent du 67° au 75° de longitude est (64° 40'-72° 40' de Paris),

(1) *Geographic. Magazine*, mai 1874.

sur une largeur d'environ 2° de latitude à l'est, un peu moins à l'ouest. Ils renferment les limites de l'*Alti Shahr* (ou territoire des 6 villes), nom adopté par les Russes pour désigner la Kashgarie, avec le Choughnan, le Kulab, le Karategin, l'Hissar. Mais le Darwaz et le Choughnan sont, de tous ces pays, les plus complètement ignorés, et il est très-probable que les explorations qui se feront bientôt dans ces contrées changeront entièrement la configuration générale de ces lieux, telle qu'on la trouve soit dans la carte du colonel Yule, soit dans la carte du khanat de Khokand que j'ai fait paraître (1). — Ma carte diffère de celle du colonel Yule, en ce sens que j'ai corrigé pour les régions du Karategin et de l'Hissar les notions admises jusqu'à ce jour, d'après les documents les plus véridiques que j'ai pu me procurer. Quant au cours des fleuves, je l'ai laissé tel quel. »

En présence de l'étendue et de l'importance des résultats obtenus par Fedtchenko, — d'abord dans ses trois explorations successives au Zarafschan, au Khokand et à l'Alai, — puis dans ses savantes études, où l'érudit et le critique se montrent à la hauteur de l'intrépide voyageur, on ne peut qu'accepter le jugement porté par un autre grand explorateur des régions centrales de l'Asie : « Il est évident que pour l'orographie du continent asiatique, l'œuvre de Fedtchenko a la même signification que la découverte des sources du Nil pour l'Afrique (2). » Ajoutons même qu'elle peut avoir des conséquences beaucoup plus fécondes pour l'avenir de la civilisation, et les relations internationales qui ne tarderont pas à s'établir entre l'Europe et l'extrême Orient.

L'exemple donné par l'éminent professeur de l'université de Moscou devait stimuler l'ardeur d'autres savants : et dès la fin de 1873, de nouvelles explorations avaient lieu dans le bassin de l'Amou-Daria. Ce fut d'abord le secrétaire de la

(1) *Ocean's highways*, mai 1873.

(2) M. N. de Khanikoff : *Bulletin de la Société de géographie de Paris* (juin 1874.)

légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg, M. Schuyler, qui partit pour le Khokand méridional, dans l'intention de franchir les cols qui conduisent au Karategin. Un réfugié russe lui avait appris que sur un de ces passages se trouvaient quelques inscriptions tracées dans une langue européenne; il y avait là une question intéressante à étudier, et il partit. Mais trompé par son guide, qui redoutait les fatigues d'un long et dangereux voyage, M. Schuyler ne put visiter que Marghilan et quelques places voisines, complétant du moins, par là, les connaissances déjà nombreuses que l'on possédait sur ces régions (1).

M. Mayef (1874-1875).

Quelques mois plus tard, l'éditeur de la *Gazette du Turkestan russe*, M. Mayef, s'associait MM. Krivtsof, photographe, et Bekechurin, pour une excursion dans la province de Shehr-i-Sabz, la « cité verdoyante » du moyen âge, et patrie du grand Timur. — C'est la route la plus directe qui du Zarafschan conduit dans la région montagneuse de l'Hisar; et cependant, jusqu'à une époque fort rapprochée de nous, on n'avait sur elle que de très-vagues renseignements. L'expédition russe de 1870 n'avait fait qu'y passer; — c'était pour ainsi dire un champ neuf encore à explorer, et dont il fallait au plus tôt prendre possession, si l'on voulait un jour poursuivre plus loin dans la direction du sud.

M. Mayef entreprit cette tâche; et c'est à lui que la Russie doit les plus grandes découvertes faites, dans ces derniers temps, au cœur de l'Asie, et qui allaient compléter celles de Fedtchenko. — Dans deux expéditions successives, qu'il a dirigées en octobre 1874 et en juin 1875, il a étendu ses explorations jusqu'au cours moyen de l'Amou-Daria, « annexant, comme il le disait lui-même, au domaine des atlas

(1) *Proceedings*, août 1874.

russes, le plus de territoire possible de ces contrées montagneuses et inconnues. »

Dans son premier voyage, M. Mayef et ses compagnons partirent de Samarcande, visitèrent Kitab, Shehr-i-Sabz et Karchi, et revinrent à Boukhara par le cours du Kachta-Daria. Aucun fait bien nouveau ne vient s'ajouter à ceux que l'on possédait déjà sur cette province : mais l'expédition confirme les premières données fournies par le général Abramoff, et précise l'importance des grandes masses de montagnes qui entourent la vallée du Kachta-Daria, le Kuh-i-Tan au midi et l'Aksai au nord. — C'est dans son second voyage que M. Mayef devait obtenir les plus grands résultats. En juin 1875 il s'associait MM. Schwartz, astronome, et Vischnewsky; puis il partait de Karchi pour pénétrer dans l'Hissar.

Jusque-là, cette contrée avait échappé aux investigations des voyageurs. Sans doute, au moyen âge et dans les temps modernes, quelques explorateurs avaient parcouru et décrit quelques parties de ces régions : ç'avaient été d'abord Hiouen-Thsang, Ibn-Dasta, l'Istakhry, le Mokkaḍasi et Ibn-Haukal; — puis au xix^e siècle, MM. Meyendorf, Macartney, Burnes et Nicolas de Khanikoff; mais presque tous n'avaient fait que contourner le pays, sans pénétrer dans l'intérieur; et M. Mayef eut l'honneur d'avoir le premier réussi à parcourir en tous sens l'Hissar, qui, sauf quelques districts, nous est aujourd'hui complètement connu.

En effet, l'expédition fixa la position de la « *Porte de fer* », ce défilé si célèbre dans les annales orientales, non loin de la ville de Derbend, aux sources mêmes du Kchi-Ūru-Daria, qui se déverse dans le Kachta-Daria, et du Shirabad-Daria, affluent de l'Oxus; — reconnut les cours du Surchan, du Whaksh (1) et du Kolab, corrigeant ainsi toutes les idées défectueuses que l'on possédait sur l'hydrographie de ce khanat; et releva la direction des vallées, la position et l'altitude des principales villes, en même temps qu'elle donna la descrip-

(1) Ou Surkhab.

tion la plus exacte de cette grande masse montagneuse. « Nous disons masse, écrit la relation, et avec intention : car c'est là le caractère qui distingue l'orographie de la plus grande partie de l'Hissar. Les montagnes, surtout à l'ouest, ne forment pas des rangées ou des chaînes bien définies : ce sont des plateaux élevés, qui vont s'abaissant graduellement dans la direction du sud et que traversent, en s'enchevêtrant, une quantité considérable de crêtes ou de chaînes secondaires très-courtes (1). » Nous ne constatons pas une autre configuration pour les pentes septentrionales du Koh-i-Baba et de l'Hindou-Koush, et nous voyons comment se présente à nous le bassin de l'Oxus : resserré d'abord entre les étroites et profondes vallées du Pamir, il s'élargit peu à peu entre l'Hissar et l'Afghanistan, pour devenir au delà de Termedh une plaine étendue qui ne tarde pas à se confondre avec le steppe aralo-caspien.

En résumé, l'œuvre des Russes est donc considérable ; et nous leur devons la connaissance des trois longues et fertiles vallées de Ferghanna, du Zarafschan et du Shehr-i-Sabz, par lesquelles on peut pénétrer du bassin du Sir-Daria dans la région du Pamir ; — la découverte du Dasht-i-Alai, et l'exploration presque complète de l'Hissar.

§ III. Explorations anglaises de 1860 à 1875.

L'histoire des explorations anglaises, accomplies dans la même période au sein de l'Asie centrale, comprend deux parties bien distinctes : dans la première nous ne voyons intervenir que les indigènes lettrés, — dans la seconde commencent à jouer le premier rôle les voyageurs anglais eux-mêmes, qui mettent pour ainsi dire la dernière main à l'œuvre entreprise par leurs intelligents prédécesseurs.

(1) *Geographical Magazine*, novembre 1875.

Explorations des Pandits.

Les Européens n'avaient pu tout d'abord aborder par eux-mêmes la région du Pamir ; de graves difficultés et de sérieux dangers les arrêtaient. C'était l'hostilité des tribus montagnardes et belliqueuses qui gardaient les défilés et les cols de l'Hindou-Koush, et dont parlaient déjà, pour s'en plaindre, Hiouen-Thsang et Bénédicte Goëz ; — c'était surtout la crainte jalouse des petits souverains du Badakhshan ou du Wakhan, et des Chinois, qui ne voyaient pas sans inquiétude pénétrer dans leurs États les « barbares de l'occident », connus depuis longtemps par leur esprit d'intrigue et leur ambition. Aussi, l'Angleterre dut-elle commencer par lancer en avant quelques Hindous dévoués à sa cause, qui purent impunément franchir, mêlés aux caravanes, de grandes étendues de pays, et prendre connaissance des localités sans exciter de soupçons. — Plus tard seulement apparaîtront les commerçants ou les officiers anglais, quand la voie aura été frayée, et que les événements accomplis dans le Turkestan oriental auront fait de la Kashgarie l'alliée naturelle du gouvernement des Indes. — C'est le moyen auquel la Russie avait dû, elle aussi, recourir, lors de ses premières tentatives sur les Khanats turcs ; les Kirghizes lui avaient été d'un précieux secours ; — un d'eux, le plus célèbre, le capitaine Valikanoff, né dans le steppe et fils d'un sultan, avait été le premier à ouvrir la route de Kashgar et du Tian-chan méridional (1).

C'est au major, plus tard colonel Montgomerie, que revient le mérite d'avoir songé à utiliser les aptitudes spéciales des Pandits hindous, qui pouvaient, dans ces missions si souvent périlleuses, rendre de précieux services. Déjà il les avait employés pour son grand travail du *Trigonometrical Survey*, qu'il poursuivait depuis longtemps au nord de l'Inde ; et il

(1) Voir dans *The Russians in central Asia* (Rob. and John Mitchell) l'article de M. Valikhanoff, 1866.

n'avait eu qu'à se louer de leur intelligence ou de leur énergie.

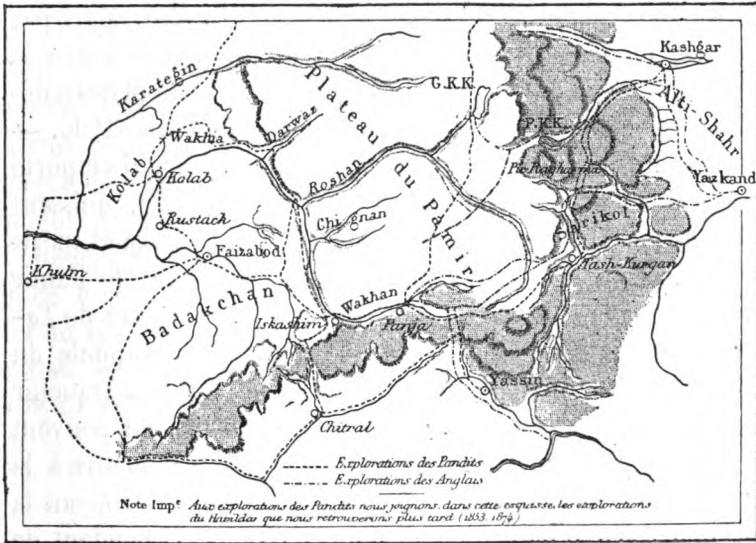


FIG. 1. — Explorations des Pandits et des Anglais.

Abdul-Medjid (1860-1861).

Nous rencontrons tout d'abord Abdul-Medjid (1860-1861), qui, parti de Caboul, franchit l'Hindou-Koush, et parcourt le Badakchan, pour de là se diriger en droite ligne sur la vallée de Ferghanna et la ville de Khokand. Il traverse le plateau du Pamir dans sa plus grande étendue, du sud au nord ; et si sa relation n'est pas très-détaillée (1), elle nous donne néanmoins la direction précise des cinq grandes routes qui unissaient le Pendjab au Khokand, et la configuration générale du pays. C'était le voyage le plus complet qui eût encore été fait ; et même jusqu'à la mission de sir Douglas Forsyth en 1873, aucun autre n'atteignit ces vastes proportions. Pour la première fois, en effet, on avait pu franchir et reconnaître cet

(1) Report printed in the political records of the Indian government (1861).

immense désert qui comprend près de 2° de latitude. Il n'y a que deux lacunes à regretter : la première concerne l'emplacement et le nom véritable des lacs, qu'il appelle le Kurghosi et le Kurreh-Kul ; — la seconde, le plateau de l'Alai. Mais par contre, nous trouvons une concordance frappante entre la peinture que nous fait Abdul-Medjid de ce vaste plateau dénudé, et la description que nous en a laissée Marco-Polo. — « C'est un système de montagnes très-complicé, qui supporte un plateau très-élevé et d'une immense étendue, unissant l'Hindou-Koush aux chaînes importantes du Khokand méridional. Le plateau est nommé le steppe du Pamir ; le Pamir donne son nom à toute la région qui se termine au col de Taghlak ou Teruk, à 12 journées de marche de la capitale du khanat. » On mit quatorze longs jours de fatigue à franchir le steppe : les marches étaient des plus pénibles, car souvent il fallait se détourner de la route directe, pour se mettre à la recherche d'eau potable et de pâturages. On ne trouvait là aucune trace d'habitation ni d'êtres vivants. Cependant de distance en distance et sur une très-grande étendue, on rencontre des jungles mêlés de saules. C'est là que les tribus de Kirghizes viennent faire paître en été leurs moutons, leurs chèvres, leurs chameaux, partout où ils trouvent quelques herbages, et se livrer aux plaisirs de la chasse.

En somme, si le lieutenant Wood a visité le cours supérieur de l'Oxus et parfaitement décrit la partie orientale du petit Pamir, Abdul-Medjid a traversé et reconnu toute la partie occidentale du grand Pamir ; et les relations que nous ont conservées ces deux voyageurs se complètent parfaitement l'une l'autre.

De 1861, époque à laquelle Abdul-Medjid revint à Peschawer, nous devons aller jusqu'en 1868, avant de rencontrer un autre voyage qui mérite d'être signalé. Les savants d'Angleterre et de Russie sont tout aux débats qui se sont engagés à propos des documents apocryphes de Klapproth. — En 1868 apparaît un hardi voyageur, déjà connu pour

quelques tentatives qu'il avait faites en vue d'aborder la région du Pamir. C'est M. Hayward, délégué de la Société royale de géographie pour explorer les hautes régions de l'Hindou-Koush. En 1869, sir Henri Rawlinson disait dans un mémoire : « Depuis longtemps on savait qu'il existait un chemin relativement assez court, qui de Djellalabad et de Caboul, conduisait à Kashgar par le centre même du Pamir. Les seules connaissances précises que l'on avait pu se procurer avaient été recueillies à Peschawer par le capitaine Raverty, et publiées dans le journal asiatique de Calcutta. On avait appris que vis-à-vis de Djellalabad s'ouvrait dans la direction du nord une longue vallée qui conduisait sur le Bam-i-Duniah, et dont les indigènes disaient : « *C'est la grande porte du Turkestan* (1). »

Itinéraire de Mohammed-Amin.

Ce fut cette route que M. Hayward voulut prendre, en partant de Peschawer, pour se rendre directement dans la Kashgarie. Mais arrivé sur les hauteurs de l'Hindou-Koush, il se vit en butte aux exactions des tribus montagnardes, et surtout aux soupçons des gouverneurs du district ; il dut revenir sur ses pas. Prenant alors par le Thibet et le Karakorum-Pass, il descendit la rivière de Yarkand. C'était une route déjà toute tracée et parfaitement connue. Heureusement Hayward, servi par le sort, put se procurer d'un marchand yarkandais l'itinéraire détaillé de la route qu'il avait dû renoncer de prendre en quittant l'Hindoustan. Il le traduisit en anglais, en construisit la carte ; et sir Henri Rawlinson en fit l'objet d'un rapport étendu à la Société de géographie de Londres.

Ce marchand était *Mohammed-Amin*, bien connu déjà

(1) *Proceedings*, 1869 : *On trade routes between Turkestan and India*.

pour avoir servi de guide au malheureux Adolphe Schlagintweit, dans le dernier voyage que cet explorateur accomplit au N. O. de Kashgar. Mohammed-Amin, en tête de son itinéraire, assure que la route directe est partout praticable aux voitures. Elle remonte la vallée de Chitral, jusqu'à la source de la rivière de ce nom ; franchit l'Hindou-Koush, par un col très-facile pour descendre dans la vallée de l'Oxus et de là se diriger par le Pamir et le Sarikol sur Yarkand, sans rencontrer aucun obstacle sérieux.

En présentant cet itinéraire à la Société de géographie de Londres, sir Henri Rawlinson disait : « Étant donnée une route si facile, on peut se demander pourquoi elle n'était pas plus suivie. Or un document identique à celui de Mohammed-Amin a été fourni par un pandit, Munphul-Meer-Moonshee, agent du gouvernement des Indes dans ces contrées. Il nous apprend que la crainte des pillards, dont fourmillent les hautes vallées des montagnes, empêche toute communication suivie, les pillards appartenant presque tous à la tribu d'Aktash, qui a la chevelure blonde et les yeux bleu verdâtre. Mais espérons que M. Hayward sera plus heureux dans la seconde tentative qu'il se propose de faire pour suivre cette route ; et qu'au retour de son exploration à Yarkand, il pourra, grâce à ce document utile, arriver à franchir l'Hindou-Koush et à traverser le Pamir par cette voie nouvelle (1). » Hayward devait, en effet, tenter une seconde fois le passage de la vallée de Chitral ; mais il fut traitreusement assassiné au moment même où il allait mettre le pied sur le Pamir. Néanmoins l'importance de ce document est à signaler, car il venait s'ajouter à ceux que nous avons déjà nommés, et pouvait, quelques années plus tard, guider sûrement les pas d'autres indigènes dans cette voie périlleuse. Lord Strangford, dans une des séances de la Société royale de géographie, résumait ainsi les différentes parties de l'œuvre que l'on avait

(1) *Proceedings*, 1869 : *On trade routes between Turkestan and India.*

déjà accomplie (1) : « Depuis Mir I'zzat Ullah jusqu'à cette relation fournie par M. Hayward, les différentes autorités sur lesquelles nous nous sommes appuyés pour reconnaître les régions de l'Asie centrale sont venues se corroborer les unes les autres. Mais, de toutes ces relations, le récit du lieutenant Wood est resté la principale des œuvres vraiment classiques; le second travail en importance est la mention du mullah afghan Abdul-Medjid; et le troisième, l'itinéraire de Mohammed-Amin, que complètent les relevés précieux faits par le capitaine Raverty dans la région du Chitral moyen. »

Le Mirza (1868-1870).

Mais le grand explorateur indigène, dont le nom soit véritablement digne de figurer à côté de celui du lieutenant Wood, est le Mirza du major Montgomerie, qui résolut le problème, inutilement tenté par Hayward, de la route directe de la vallée de Chitral à Yarkand. Ce fut la plus longue exploration accomplie depuis Marco-Polo; car elle embrasse l'Hindou-Koush, le Badakchan, le Wakhan, le Pamir méridional, le Sarikol et la haute plaine de la Tartarie orientale. La première partie de son voyage lui fut facilitée par la relation que venait de publier le pandit Munphul Meer Moonshee sur le Badakchan et le bassin du Kokcha (2); la seconde partie, par l'itinéraire de Mohammed Amin, qu'avait fait connaître Hayward; mais il eut l'honneur de reconnaître la branche méridionale du cours supérieur de l'Oxus; de révéler l'existence du Pamir-Kul, ou lac du Petit Pamir, et de fournir des données réellement scientifiques sur une région inexplorée jusqu'à ce jour.

Mirza Sudscha était fils d'un Turc et d'une Persane; il parlait

(1) *Proceedings*, juillet 1869.

(2) *Journal de la Société de géographie de Londres*, 1871. Yule, *Papers connected with the Upper Oxus regions*. — Le pandit Munphul fit son voyage de 1867 à 1868.

sa langue maternelle et comprenait parfaitement l'anglais. Sa belle intelligence avait fixé l'attention du major Montgomerie qui l'attacha au *Trigonometrical Survey*. Après avoir appris les connaissances en astronomie et en calcul qui lui étaient indispensables, il reçut la mission de se rendre dans la Kashgarie par une des passes de l'Hindou-Koush. Au cas où il ne pourrait pas s'engager dans la vallée de Chitral, il devait, par n'importe quelle autre route, se diriger sur l'Oxus supérieur et le Pamir, relever exactement son chemin et, par le Sarikol, déboucher dans la vallée du Yarkand-River. La saison était trop avancée pour qu'il pût aborder la vallée du Chitral ; mais, par Caboul et Bamian, il se rendit à Kunduz et au Badakchan ; suivit, à partir de cet endroit, la route qui lui avait été indiquée ; parcourut un espace de 2179 milles (3500 kil.), dont 350 milles sur un terrain complètement inconnu ; releva l'altitude de 28 points différents par l'ébullition de l'eau ; fit 48 observations astronomiques sur 14 des principales stations de la route, et effectua son retour par la rivière de Yarkand, la passe de Karakorum et Ladâk (1).

De ce long parcours, la partie qui concerne le Pamir doit surtout nous intéresser, car elle offre des points de comparaison, importants à noter, avec l'itinéraire de Wood. D'Iskashim à Panja, la route de Mirza concorde parfaitement avec celle de l'officier anglais, et les positions astronomiques, assignées par chacun d'eux aux principales localités, ne diffèrent que très-peu. Mais, à partir de Panja, le Mirza s'éloigne complètement de la voie que suivit Wood. Ce dernier, en effet, avait pris par le N.-E., le long du Darah Sar-i-Kol, qui le conduisit au lac Victoria. Le Mirza s'engagea, au contraire, dans la vallée du Darah-Sarhad. Il eut d'abord à surmonter d'assez grandes difficultés ; le froid rebutait les guides qu'il

(1) *Report on the Mirza's exploration from Caboul to Kirghar (Journal de la Société de géographie de Londres, 1871).*

s'était procurés; et à 10 000 pieds de hauteur la neige tombait à gros flocons.

Néanmoins il se mit en route, et en trois marches il arriva à Patur, la dernière localité habitée. Il apprit qu'au delà du village il n'y avait plus aucune habitation l'espace de huit jours de marche. Ce fut à la fin du quatrième, qu'il parvint à ce qu'on peut appeler la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Oxus et le bassin de la rivière de Yarkand. L'étroite vallée dans laquelle il s'était engagé était dominée au nord et au midi par de hautes rangées de montagnes; à 20 milles au delà de Patur, près de Langar, ces hauteurs se rapprochaient sensiblement pour ne plus laisser place qu'à un défilé très-étroit que le cours d'eau paraissait s'être creusé avec la suite des temps. Au delà se développait, à perte de vue, le steppe proprement dit du Pamir, parsemé de monticules et de collines relativement assez basses.

« Les réelles difficultés que l'on éprouve, dit le Mirza, à traverser le Pamir, commencent le quatrième jour après être sorti de Panja. Jusqu'à Langar, qui passe pour être le commencement du plateau, la route est déjà des plus pénibles; mais, à partir de ce point, les journées de marche et les nuits de repos surtout sont fort tristes. » On se trouvait sur une haute terre, parfois si unie, que les voyageurs avaient peine à retrouver leur route. Après avoir fait quatre à cinq milles, le Mirza y trouva un petit lac gelé. « Il pouvait avoir deux à trois milles de long; mais, par suite de la neige qui le recouvrait, il était difficile de décider d'une façon précise où il commençait et où il se terminait. Un torrent gelé, lui aussi, en sortait du côté de l'ouest: c'est une des sources principales de l'Oxus ou Pandja. »

Jusqu'à ces derniers temps, l'opinion du Mirza fit autorité, et le Pamir-Kul fut regardé comme la source méridionale de l'Oxus. La mission Forsyth (1872-1873) prouva que c'était là une erreur; le lac, visité par le pandit, n'a en réalité aucun écoulement à l'ouest, mais il s'épanche à l'est dans un cours

d'eau qui contourne toute la région du Pamir et vient, sous le nom de Murghábi, se jeter dans le Pandja à Kila-Wamar. Il a reçu en dernier lieu le nom d'Oï-Kul. Le Mirza fut probablement trompé par un bas-fond couvert de neige et qui paraissait unir le lac à l'Oxus.

« La petite vallée où nous nous trouvions, dit la relation, était bordée au nord et au midi par des collines escarpées, presque perpendiculaires. On ne fit que monter par un chemin difficile, au milieu de tribulations de toutes sortes, pour arriver à la crête du plateau, que les Kirghizes appellent le Pamir-Khurd, ou Petit-Pamir. De ce point on ne voyait qu'un grand cercle de montagnes qui s'élevaient surtout dans la direction du nord et du sud-ouest. » C'était partout la désolation et le silence ; et on ne distinguait aucun chemin qui pût guider la caravane. « Le Mirza se trouvait en ce moment sur la grande ligne de faite de l'Asie qui envoie ses eaux, d'une part dans le bassin de l'Aral, de l'autre dans la dépression du Lob-Nor. Jamais spectacle plus grandiose et plus triste à la fois n'avait frappé les regards des voyageurs. » Au bout de 20 milles, la caravane commença à descendre dans une étroite vallée que creusait un torrent impétueux. Avant de s'engager définitivement dans ce long couloir, elle escaladait un sommet élevé, l'Aktash ou Rocher-Blanc, d'où l'on pouvait une dernière fois embrasser d'un coup d'œil la masse du Pamir. Celle-ci paraissait être une très-haute élévation de pays, traversée en tous sens par des chaînons peu élevés et creusée de précipices ou de vallées.

Bientôt après on redescendait, pour atteindre, au bout de quelques jours de marche, la petite vallée de Tash-Kurgan, dans le district de Sar-i-Kol. On avait mis douze grands jours à venir de Kila-Panja à ce point.

Le rapport du Mirza complète donc, en l'étendant au S.-E., sur le Pamir-Khurd, et à l'E., sur la vallée de Tash-Kurgan, la relation du lieutenant Wood.

Faiz-Bakhsh (1870).

Quelques mois plus tard, cette route devait être reprise par un autre indigène, attaché à la première mission de sir Douglas Forsyth, et donner lieu à un routier, plutôt qu'à une relation de voyage proprement dite. Mais ce routier contenait des aperçus nouveaux sur la direction des principaux chemins, la situation de certaines localités; et le colonel Yule en fit un grand éloge à une séance de la Société de géographie de Londres (1). — Ce n'était pas la première exploration qu'entreprenait Faiz-Bakhsh. Déjà en 1865, il avait visité le Badakchan et le Kunduz, les khanats de Boukhara et de Khiva; — en 1869, il se rendait de nouveau à Balkh et à Samarcande, et revenait par la région occidentale de l'Hissar. — A la fin de 1870, il reçut la mission d'aller rejoindre dans la Tartarie orientale l'expédition de sir Douglas Forsyth, en prenant par le Badakchan, le Wakhan et le Pamir. Il partit de Caboul, passa par Bamian, Balkh et Kunduz; de là il suivit la route qu'avait prise le Mirza de Montgomerie pour arriver à Kashgar, en repartir bientôt après, et revenir par Yarkand et le Karakorum-Pass.

Faiz-Bakhsh nous indique d'une façon très-précise les voies de communication qui peuvent être suivies à travers ces régions montagneuses, complètement inconnues il y a dix ans à peine, et que l'on croyait privées de toute espèce de relations avec les pays voisins. La direction de ces chemins et l'indication des points de repère qui servent à guider le voyageur ont une réelle importance, surtout en ce qui concerne les passages qui des pentes méridionales des Himalayas ou de l'Hindou-Koush conduisent dans la vallée du Darah-Sarhad. — Quant aux détails qu'il nous fournit sur la configuration du pays, ils ne manquent pas d'un certain

(1) *Papers connected with the Upper Oxus regions (Journal de la Société de géographie de Londres, 1872).*

intérêt; — lui aussi s'accorde avec Marco-Polo et Abdul-Medjid pour nous représenter le plateau de Pamir « comme un vaste soulèvement qui réunit ensemble l'Hindou-Koush, le Kouen-Lun et les Tian-Chan, sans présenter nulle part quelque trace d'êtres vivants. — On n'y voit aucun arbrisseau, très-peu d'herbe, excepté dans la saison d'été, et fort peu d'oiseaux. »

Trois autres noms complètent la liste des explorateurs indigènes, formés par le major Montgomerie : Ibrahim-Khan, Fayzabad, le Havildar.

Ibrahim-Khan et Fayzabad (1870).

En 1870, quand la mission Forsyth se rendit dans la Kashgarie, Ibrahim-Khan, assistant du *Trigonometrical Survey*, recevait du gouvernement de Calcutta l'ordre de se rendre à Kashgar par la vallée de Yassim et le col de Darkot, que Hayward avait déjà reconnu. — Ce fut par là qu'Ibrahim-Khan franchit l'Hindou-Koush pour descendre dans le bassin l'Oxus et aborder le Pamir-Khurd, sans rencontrer de difficultés sérieuses; et arrivé à Langar, il prit dans la direction de l'E. par le même chemin qu'avait suivi le Mirza (1).

En même temps qu'Ibrahim-Khan, partait de Peschawer, mais pour pénétrer dans l'Afghanistan, le Moonshee Fayzabad, par le Kunduz et le Badakchan; ce dernier arrivait à Iskashim, remontait le cours supérieur de l'Oxus, visitait successivement Panja, Longar, Aktash, et descendait dans la vallée de Tashkurgan. Ainsi se trouvait réalisé, à la suite de ces diverses expéditions, le désir exprimé en 1868 (2) par sir R. Murchison et sir Henri Rawlinson, — que des routes nouvelles et plus directes pussent enfin réunir le nord de l'Inde aux États de l'Amir Yacoub. Il ne restait plus aucun doute, aucune incertitude

(1) *Proceedings*, n° 2, 1871.

(2) *Journal de la Société de géogr. de Londres*, 1868.

sur les cols, les vallées et les localités que l'on devait traverser ; — et au moment même où se complétait cet ensemble de connaissances si précieuses, une exploration accomplie sur les pentes méridionales de l'Hindou-Koush, depuis la rivière de Caboul jusqu'à celle de Gilgit, coordonnait dans un même travail toutes les notions les plus exactes que l'on pouvait avoir sur la topographie de cette intéressante région. Ce fut l'œuvre accomplie par le Havildar (1), que nous retrouvons, quatre ans plus tard, activement mêlé aux grandes expéditions dont l'Hissar, le Karategin et le Kolab furent le théâtre.

Le rôle joué par les Pandits, ou indigènes lettrés, dans les explorations accomplies au profit de l'Angleterre de 1860 à 1871 a donc été considérable. A eux seuls, en dehors du lieutenant Wood, revient pour ainsi dire l'honneur d'avoir exploré et conquis à la science géographique le cours supérieur de l'Oxus, le Pamir-Khurd, et les nombreuses voies de communication qui unissent le plateau de Pamir au Pendjab et à la Tartarie orientale ; — à eux seuls aussi, l'honneur d'avoir traversé ce plateau dans sa plus grande largeur, du Badakchan au Ferghanna. Les découvertes ultérieures, accomplies dans ces régions, n'ajouteront presque rien à ces connaissances qui nous sont désormais acquises.

Aux Pandits succèdent les voyageurs européens : MM. Hayward, Shaw, Forsyth, Biddulph, Trotter, etc. — Mais le champ de leurs explorations est complètement différent. Si les premiers ont abordé le Pamir au midi et à l'ouest, par les passages les plus difficiles et les plus périlleux, — les seconds cherchent à y pénétrer par l'est, du côté de l'Alti-Shahr, où la tâche leur est rendue facile, grâce à l'alliance et au concours de l'intelligent Mohammed Yacoub. — C'est en partant de Kashgar qu'ils vont escalader les pentes abruptes des

(1) *A Havildar's Journey from Chitral to Fayzabad (Journal de la Société de géogr. de Londres, 1872).*

Tsong-Ling pour s'élever sur ce « toit du monde », qui, attaqué de toutes parts, sera bien près de livrer tous ses secrets.

Les voyageurs européens.

C'est en 1868 que MM. Hayward et Shaw commencent leurs voyages; mais ils n'abordent pas directement le Pamir, et ils se dirigent d'abord sur Yarkand et Kashgar, dans la Tartarie orientale. Nous avons donc à distinguer, dans les relations qu'ils nous ont transmises, d'une part le pays qu'ils ont vu et décrit après l'avoir étudié; de l'autre les contrées intérieures, sur lesquelles ils n'ont pu nous donner que les rapports des chefs kirghizes ou des marchands tartares.

M. Shaw était un planteur de thé de Kungra. — L'expulsion des Chinois et l'indépendance de la Kashgarie lui avaient paru des circonstances propres à favoriser le commerce du thé avec ce dernier pays, qui ne pouvait plus compter sur la Chine. Il s'ouvrit de son projet à MM. Forsyth et Cayley qui lui montrèrent les difficultés de l'entreprise; mais « quoi qu'ils fissent pour l'en détourner », il partit en septembre de l'année 1868, et ce fut le 8 octobre suivant qu'il adressait à sa sœur, en résidence à Lahore, sa première lettre datée du Turkestan oriental. Communiquée de suite à M. Forsyth, celui-ci la fit connaître à la Société de géographie de Londres, et l'impression qu'elle produisit fut profonde : c'était en effet une date mémorable dans l'histoire de la géographie et des relations que l'Angleterre allait désormais entretenir directement avec l'Asie centrale (1).

Au moment où M. Shaw obtenait du gouvernement anglais des Indes l'autorisation de se rendre à Kashgar et d'engager des pourparlers officieux avec l'Atalik-Ghazee (2), un

(1) *Address to the Royal Society of Geography of London* (1869).

(2) Yacoub ne devait obtenir le titre d'Ameeur que deux ans plus tard.

autre explorateur, M. Hayward, recevait de la Société de géographie de Londres la mission de visiter le même pays. Mais c'était un voyage essentiellement scientifique qu'il devait entreprendre, bien moins dans l'intérêt du commerce que dans l'intérêt des sciences géographiques. — Malheureusement il n'était pas revêtu de ce caractère d'agent officiel qui devait faciliter la marche de M. Shaw. — Il se présentait comme un simple voyageur, c'est-à-dire comme un espion supposé, sur lequel se fixèrent tout d'abord les soupçons des autorités kashgariennes; — à Yarkand et à Kashgar, il fut tenu dans une retraite forcée, et ne put communiquer que difficilement avec M. Shaw, qu'il avait rencontré une première fois à Shadula, au pied du Kouen-Lun. Il s'était d'abord proposé de revenir par le Sarikol, le haut Oxus et la vallée de Chitral; mais il se vit obligé de reprendre la route qu'il avait suivie et de rentrer dans le Pendjab par le Thibet. — Quelque temps après, nous le savons, il devait périr assassiné au passage de Darkot, en voulant essayer de pénétrer dans le Wakdan par la vallée de Yassin.

Néanmoins M. Hayward, dans l'unique exploration qu'il put faire au centre de l'Asie, rendit les plus grands services à la géographie de ces régions intérieures: et tandis que M. Shaw, commerçant et planteur avant tout, ne donnait dans la relation qu'il écrivit après son premier voyage (1) aucun détail précis qui intéressât la configuration du pays, le relief du sol et le plateau du Pamir, — M. Hayward, officier et géographe, s'attachait surtout à ces importantes questions; aussi sa relation abonde-t-elle en aperçus nouveaux qui rectifièrent beaucoup d'erreurs et frayèrent pour ainsi dire la voie aux découvertes de la mission Forsyth (2).

A son entrée dans la Kashgarie, et sur la route qui le con-

(1) *Journey to high Tartary* (1870).

(2) *Hayward's Journey from Leh to Yarkand* (1868-1869) (*Journal de la Société de géog. de Londres*, 1870.)

duisit de Yarkand à Kashgar, ce qui dut tout d'abord frapper les regards du voyageur fut la vue de ces rochers abrupts qui s'élevaient sur sa gauche à une grande hauteur. M. Hayward en donna une description détaillée qui corrigea l'idée complètement fausse qu'on s'en était faite jusque-là. « Il est impossible, dit-il aussi, qu'un paysage surpasse en sublimité cette masse énorme de montagnes : on dirait un mur gigantesque qui profile sur le bleu clair du ciel ses sommets toujours couverts de neiges et de glaces, pendant qu'à ses pieds vient mourir la profonde dépression de la Tartarie. »

Le premier aussi, il signala l'existence du pic de Tagharma qu'il apercevait à l'horizon, dominant les massifs environnants, et dont il évalua la hauteur à 21 000 pieds, nombre inférieur à ce qu'il était en réalité; un peu plus tard Fedtchenko devait l'apercevoir du sommet de la chaîne transalpaïenne et en donner une description plus exacte et plus détaillée. — Quant au plateau du Pamir lui-même, il put apprendre de la bouche de quelques chefs kirghizes des renseignements assez précis sur le grand Karakul; soupçonna un second Karakul, plus rapproché de la ligne de faite; et les découvertes postérieures devaient lui donner raison.

N'oublions pas aussi qu'il put se procurer l'itinéraire de Mohammed-Amin, et appeler l'attention des commerçants anglais sur la voie la plus directe, qui de l'Inde conduit par le Pamir-Khurd dans la Tartarie orientale (1).

M. Shaw, dans sa première relation, n'avait donné aucun détail intéressant sur la région de l'Oxus : son attention s'était exclusivement concentrée sur la Tartarie, ses productions et ses richesses, le gouverneur de l'Athalik-Ghazec, et la population. Mais dans le second voyage qu'il fit, comme attaché à la mission de sir Douglas Forsyth en 1870, il chercha à se rendre un compte minutieux de la haute masse qui séparait

(1) *Letters from G. W. Hayward on his Explorations in Gilgit and Yassin (Journal de la Société de géog. de Londres, 1871)*;

le bassin du Tarim de celui de l'Amou-Daria, et s'occupa de la question, si longtemps controversée, des pentes qui déterminent l'écoulement des eaux dans l'un et l'autre de ces deux bassins. Les lettres qu'il adressa à la Société de géographie de Londres sont pleines de renseignements précieux : et M. Shaw, plus que tout autre avant lui, contribua à faire connaître dans ses traits principaux la physionomie générale du plateau du Pamir (1).

Mais le Pamir, pour être parfaitement connu, demande à être visité de près. — MM. Hayward et Shaw ne l'avaient vu que de loin ; et malgré leur sagacité, malgré les rapports nombreux qu'ils avaient eus avec les indigènes, ils ne pouvaient réussir à combler complètement une lacune qui toujours avait existé dans la géographie de l'Asie centrale. — En 1872 s'organisa une expédition qui devait s'engager résolûment au cœur même du plateau,

Mission Forsyth (1872-1873).

« Depuis dix ans que la Tartarie subissait des transformations si complètes sous le gouvernement énergique et habile d'un soldat de fortune, il importait que l'Angleterre ne se désintéressât en rien de ce qui pouvait se passer à Kashgar ou à Yarkand. Déjà, en 1868, MM. Shaw et Hayward avaient essayé d'établir des relations entre le gouvernement des Indes et Yacoub-beg ; — deux ans plus tard, M. Forsyth fut député par lord Mayo pour donner suite aux négociations engagées. Des événements malencontreux entravèrent sa marche ; mais lord Northbrook, reprenant cette idée, et pour ouvrir d'une façon définitive des voies commerciales avec le Turkestan oriental, organisa une mission confiée à M. Forsyth, avec pleins pouvoirs pour ce dernier de traiter au nom du vice-roi des Indes. C'était la mission la plus importante qui eût été

(1) *Proceedings*, 1871.

organisée depuis celles de Malcolm et de Stuart Elphinstone (1). »

Partie vers la fin de l'année 1872, cette mission composée de M. Forsyth, des capitaines Trotter et Biddulph, du docteur Stoliczka, et de nombreux assistants indigènes, arriva à Kashgar; et, tout en poursuivant les négociations entamées avec l'Ameer, s'occupa de continuer dans toutes les directions les explorations et les découvertes qui avaient été faites jusque-là. — C'est d'abord la reconnaissance de toutes les routes qui conduisaient au Ladack et dans le Thibet central; — puis une excursion au lac Tchadyr-Kul, qui donne lieu au capitaine Trotter de décrire avec une grande sûreté de coup d'œil la route directe de Kashgar au Turkestan russe; — une visite au Belowti Pass en plein système des Tian-chan, où le même officier se rendit un compte d'autant plus exact de la configuration du sol, que ses impressions concordaient parfaitement avec ce qu'en avaient dit Severtzoff et Fedtchenko (2). — Mais c'est du côté du Pamir que se font les grandes et curieuses découvertes; et c'est sur cette partie que nous devons insister.

Sir Douglas Forsyth détacha MM. Gordon, Biddulph et Trotter avec le docteur Stoliczka qui devaient se rendre d'Yangi-Hissar sur le Pamir, traverser le steppe et atteindre le Wakhan, avec l'espoir qu'ils pourraient rentrer dans le Pendjab, soit par les vallées de Yassin et de Gilgit, soit par celle de Chitral. — L'expédition arriva à Kila-Panja, point de jonction des deux sources supérieures de l'Oxus; — mais elle se vit arrêter dans sa marche par les troubles qui avaient éclaté au milieu de l'Afghanistan et des hautes vallées de l'Hindou-Koush. Elle dut revenir sur ses pas, prendre par Tash-Kurgan et rejoindre le reste de la mission qui retournait à Cachmir

(1) Sir H. Rawlinson, à la séance du 15 juin 1874 (*Proceedings of the Royal Society of Geography*).

(2) *Forsyth's and Trotter's Letters* (*Proceedings*, 1874. — *Geographical Magazine* 1874).

par le Thibet. Néanmoins les résultats obtenus étaient des plus précieux.

Les voyageurs avaient à peu près suivi la même route qu'avait prise, mais en sens opposé, le Mirza en 1868-1869, par Tash-Kurgan et le Pamir-Khurd ; puis ils étaient revenus par celle que Wood avait tracée pour ainsi dire en 1838 le long de la branche septentrionale de l'Oxus supérieur, jusqu'aux bords du Sar-i-Kul. De ce point à Aktash, dans la vallée de l'Aksu, ils prirent à travers le grand Pamir une ligne de direction qui n'avait jamais encore été visitée ni décrite. Ce fut un parcours d'environ 3000 milles de *route-survey*, signalé par d'importantes déterminations astronomiques et hypsométriques. Ainsi fut corrigée la hauteur assignée jusque-là aux deux lacs du Pamir méridional : le Sar-i-Sul à 13 900 pieds d'altitude (1) ; l'Oï-Kul à 13 100 (2). — Mais on parvint surtout à résoudre le problème, jusque-là si difficile et si obscur, de l'écoulement des deux lacs Sar-i-Kul et Oï-Kul ou Pamir-Kul. Envoyaient-ils leurs eaux à l'est ou à l'ouest ? ou dans ces deux directions à la fois ?

Le *Sar-i-Kul* s'écoule par la branche septentrionale de l'Oxus supérieur dans la direction du Wakhan ; quant à la partie orientale elle est dominée, dit Trotter, par des hauteurs importantes. — Pour le *Pamir-Kul*, désigné depuis sous le nom de *Oï-Kul*, il n'a aucune communication avec la branche méridionale de l'Oxus supérieur ; — mais il se déverse à l'est par un cours d'eau, que le Mirza avait pris pour un affluent de la rivière de Yarkand, et qui n'est que l'Aksu ou Murghâbi. — L'Aksu décrit un grand arc de cercle, traverse en son milieu la région proprement dite du Pamir pour se jeter dans l'Oxus au-dessus de Kila-Wamar. Ce cours d'eau deviendrait ainsi la branche principale de l'Oxus supérieur, et formerait la limite naturelle du Wakhan (3).

(1) Au lieu de 15 500 donnés par le lieutenant Wood.

(2) Au lieu de 13 300 donnés par le Mirza.

(3) *Proceedings*, 1874.

Pendant qu'au midi se résolvait la question intéressante des deux lacs du Pamir proprement dit, au centre se résolvait, avec un succès égal, celle du Kara-Kul. — Le capitaine Bid-dulph avait été spécialement chargé de diriger sur ce point ses investigations. Il confia à quelques indigènes le soin de visiter tout le pays, recueillit les renseignements qui lui furent soumis, contrôla par lui-même la plupart de leurs assertions, et dans une lettre qu'il adressa à la Société de géographie de Londres, rendit compte de l'important résultat auquel il était arrivé. — Il y a, en réalité, deux Kara-Kul, comme l'avait soupçonné M. Hayward : le petit et le grand, distants l'un de l'autre de cinq journées de marche. — Le petit Kara-Kul est situé presque sur le méridien de Tashkurgan, non loin du pic de Tagharma, qui le domine au sud-est. De ce petit lac s'échappe un cours d'eau qui, par l'étroit et rapide défilé de Gez, s'ouvre un passage sur les vallées de Tashbalik et d'Opal : c'est le Yaman-Yar ou Yapuar. — Le grand Kara-Kul est situé au nord-ouest du petit, sur la voie directe qui, du Wakhan, se dirige par le centre du Pamir du côté de l'Alai et du Khokand. Il s'écoule dans la direction du sud-sud-ouest par une rivière importante qui va grossir le Murghábi.

Ces grandes découvertes justifient les paroles de sir Douglas-Forsyth écrivant à sir Bartle frère, à la date du 10 avril 1874 : « Je suis heureux de penser que, quand bien même notre mission n'aurait eu aucun autre résultat géographique, elle nous a cependant révélé les mystères du Pamir ; et certes tous nos explorateurs ont fait un excellent usage de leurs yeux, de leurs oreilles et de leurs mains (1). »

A cette exploration se lie intimement l'excursion faite par un des assistants indigènes, le Moonshee Abdul-Luthan, qui recevait du capitaine Trotter l'ordre d'aller reconnaître le cours du Pandja, du point où ce fleuve fait un brusque détour

(1) *Geographical Magazine*, avril 1875.

vers le nord (un peu au-dessous d'Ish-Kashim) pour se diriger presque perpendiculairement sur Kila-Wamar. — Le Moonshee descendit le cours du fleuve, l'espace de 100 milles jusqu'à Yang-Kila, sur la frontière du Kolab, où le lieutenant Wood avait trouvé et décrit le cours de l'Oxus. Abdul-Luthan avait parcouru une région encore inexplorée; et continuant sa route jusqu'à Kila-Wamar, sur la rive droite du Panja, un peu au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Murghâbi, il put rectifier une erreur que reproduisaient jusqu'à cette époque toutes les cartes de l'Asie centrale.

Celle d'Yule (1) indiquait à 15 milles environ au nord d'Ish-Kashim l'embouchure d'un cours d'eau important qu'il appelait le Shak-Darah. Le cours d'eau n'existe pas à la place indiquée; mais à 7 ou 8 milles environ au sud du confluent du Murghâbi, vient se jeter, dans le Pandja, une rivière formée de deux larges torrents, le Shak-Darah et le Gund-Darah : c'est le Suchan. Par là se trouve nettement, et surtout exactement, déterminée la position du Chihgnan, que l'on plaçait beaucoup plus au sud, et qui comprend, outre ses deux vallées principales, un grand nombre de ravines assez peuplées et très-fertiles. D'après le rapport du Moonshee, nulle part, dans la région du haut Oxus, la végétation ne serait plus luxuriante, le climat plus modéré et la population plus serrée. Le Chihgnan peut même mettre sur pied de 6 à 7000 hommes armés, ce qui fait supposer au moins 20 000 habitants.

Explorations du Havildar (1874).

Au moment même où la mission Forsyth faisait faire un si grand pas à la géographie du Pamir, un indigène, le Havildar, que nous connaissons déjà pour avoir exploré quelques-unes des hautes vallées de l'Hindou-Koush méridional, entreprenait un voyage sur le cours moyen de l'Oxus, et poussait

(1) Jointe à son *Essai sur la géographie de l'Oxus supérieur*.

même au cœur des régions inconnues du Darwaz et du Karategin. Par là il complétait, en les étendant, les découvertes des missions russes et anglaises qui se poursuivaient dans la même période de temps; et son exploration servait pour ainsi dire de trait d'union entre les deux autres. L'importance de cette exploration est donc exceptionnelle et mérite qu'on s'y arrête.

Parti de Caboul, le Havildar franchit le Saraulang, descendit sur Knigan, et de là par Narin et Ishkashm arriva à Fayzabad, dans le Badakchan: marche originale et curieuse à suivre sur la carte, car il avait ainsi décrit un grand arc de cercle, qui lui permettait de mieux étudier la configuration du pays, la direction des vallées qu'ont creusées et formées les deux principaux tributaires de la rive gauche de l'Oxus, l'Aksaraï et le Kókcha, ainsi que leurs nombreux affluents. A partir de Fayzabad commence la partie intéressante de son voyage, car elle modifie la plupart de nos connaissances sur l'hydrographie du bassin de l'Oxus, entre le confluent du Murghábi et celui du Kafir-nihan.

Par Rustack et Ghiab, le Havildar se rendit d'abord sur la rive gauche de l'Amou-Daria, franchit le fleuve, reconnut les vallées de Kolab, de Karvalling et de Kila-Kumb où il retrouva le cours de l'Amou, à la latitude de $38^{\circ} 40'$. C'était une première rectification apportée aux cartes des colonels Walker et Yule qui déterminaient Kila-Kumb sur le coude septentrional de l'Oxus, par $37^{\circ} 53'$. Il venait en outre de reconnaître et de fixer la position de localités importantes, qui, le long de la rivière de Kolab, jalonnent pour ainsi dire la voie conduisant de l'Amou dans l'intérieur de l'Hissar et du Karategin.

De Kila-Kumb, le Havildar remonta le fleuve jusqu'à Yaz-Gulam, par $38^{\circ} 5'$ latitude nord, village frontière du Darwaz méridional. Quelques milles à peine le séparaient de Pishi ou Pigish, point extrême auquel était arrivé quelques semaines auparavant le Moonshee du capitaine Trotter: mais les ordres

du gouverneur de Roshan le forcèrent à rebrousser chemin. Il essaya en vain de descendre le cours du Pandja jusqu'à Yaz-Gulam, en partant d'Iskashim et en reprenant la route du Moonshee; il est de nouveau arrêté par les ordres du gouverneur, à la frontière sud du Chibgnan. Ainsi restait une lacune regrettable, mais très-étroite, il est vrai, entre les explorations du Havildar et celle du Moonshee, de Yaz-Gulam à Pishi.

Rebuté de ce côté, le Havildar se reporta sur le Kolab : et là, prenant au sud-ouest, il décrivit de nouveau un grand arc de cercle qui le conduisit à de précieuses découvertes. Non-seulement il arrive à déterminer la position des deux principales villes de l'Hissar, *Kurghan-Tuba* (1) et *Kabadian*, mais il résout le difficile problème du Surkhab et du Kafir-nihan. Cette seconde partie de son voyage devait avoir des conséquences plus importantes encore que la première; et le nom du Havildar sera désormais attaché à la géographie de toute cette partie de l'Asie intérieure.

L'intelligent Hindou reconnut en effet que le cours d'eau qui arrose Kolab, bien loin d'être le Surkhab, n'était qu'une rivière secondaire, qui prenait sa source à 60 milles au nord de cette ville. Quand au Surkhab lui-même, il sort du Dasht-i-alai, où Fedtchenko l'avait trouvé sous le nom de Kizil-su (eau rougeâtre); il traverse tout ce plateau; parcourt, au dessous de Gharm, le Karategin et l'Hissar pour venir se jeter dans l'Amou, entre le confluent de l'Aksaraï et celui du Kokcha. Malheureusement le Havildar ne put descendre le cours de cette rivière jusqu'à sa jonction avec le fleuve principal; mais il n'est pas douteux que cette jonction ne se fasse au lieu même où le lieutenant Wood a indiqué, dans sa carte, le confluent d'une rivière assez importante, qu'il n'a pas nommée.

Quant au Kafir-nihan, les données qu'il fournit concordent parfaitement avec celles que publia M. Mayef.

(1) Fedtchenko avait placé à tort cette ville au confluent du Surkhab et de l'Amou.

Nous ne pouvons passer sous silence, à propos du Havildar, la mission qu'il confia à un Mullah, son assistant, d'avoir à reconnaître le cours du Kunar, en le remontant jusqu'à sa source, non loin du col de Baroghil. Le Mullah, après avoir déterminé plus exactement la position de Dir et de Chitral, croisa le col de Baroghil et descendit dans le Wakhan. C'était une nouvelle route ouverte à travers l'Hindou-Koush pour unir le Penjab au Pamir.

Ainsi se complète l'ensemble des explorations accomplies par les Anglais, qui semblent avoir à cœur de réparer leur indifférence première; et c'est aux Anglais, sans aucun doute, que revient la plus belle part dans ces découvertes qui nous ont fait connaître l'Asie intérieure.

En résumé, les *Russes* ont visité les vallées de Ferghanna, du Zarafschan et de Shehr-i-Sabz; et, par ces trois routes faciles que la nature leur avait frayées d'avance, ils ont abordé la région du Pamir; — poursuivant plus loin leurs investigations, ils ont révélé le Dasht-i-Alai, le cours supérieur du Surkhab, la vallée du Karategin, l'Hissar supérieur et moyen; fixé l'emplacement du défilé de la *Porte-de-fer*, et porté jusqu'à quelques milles de l'Oxus leurs conquêtes scientifiques.

Les Anglais, — d'abord par leurs Pandits, — ont pris possession de tous les cols de l'Hindou-Koush, qui du Koh-i-baba aux Himalayas donnent entrée dans le bassin de l'Oxus; ont ouvert la voie la plus directe du Pendjab dans la Tartarie orientale; traversé le plateau du Pamir dans sa plus grande étendue du sud au nord, relevé la branche méridionale du cours supérieur de l'Oxus, découvert le cours du Pandja, d'Iskashim à Kila-Wamar; rectifié nos idées sur la direction du Sùchan et du Surkhab, et jeté quelque lumière sur la géographie confuse du Darwaz et du Kolab.

Puis, *par eux-mêmes*, ils ont exploré et déterminé, dans son caractère propre et sa direction, le talus oriental du Pamir, reconnu le pic de Tagharma, relevé le cours du Murghâbi ou Aksù; résolu les deux problèmes depuis si longtemps

débattus, et relatifs, l'un à l'existence des deux Kara-Kul,— l'autre à l'écoulement des deux lacs du Pamir méridional. N'oublions pas aussi que, par le Thibet et les différentes passes du Karakorum et du Kouen-Lun, ils ont mis en relations suivies la Kashgarie et les Indes.

Aux *Russes* appartient la partie nord et nord-ouest de la région du Pamir; aux *Anglais*, la partie est, sud et sud-ouest de cette même région; — voilà ce que chacune des deux nations a fait, depuis quinze ans, dans l'intérêt de la science et de la géographie.

Et si nous voulons, en dernier lieu, nous rendre compte des régions qui restent encore inexplorées dans cette immense étendue de pays, nous pouvons les ramener à trois points principaux:

1° *Le Darwaz et le Karategin* supérieurs, entre le grand Karakul et le Surkhab.

2° Le cours du Pandja, entre Pishi (1) et Yus-Gulam, sur une étendue de quelques milles à peine.

3° Le confluent du Surkhab avec l'Amou-Daria, qui n'a pu être déterminé.

Mais, on le voit, les limites que Fedtchenko traçait en 1872 aux terres que l'on devait encore « laisser en blanc » se sont beaucoup restreintes; et avant peu de temps la géographie aura complètement et définitivement pris possession de la région du Pamir.

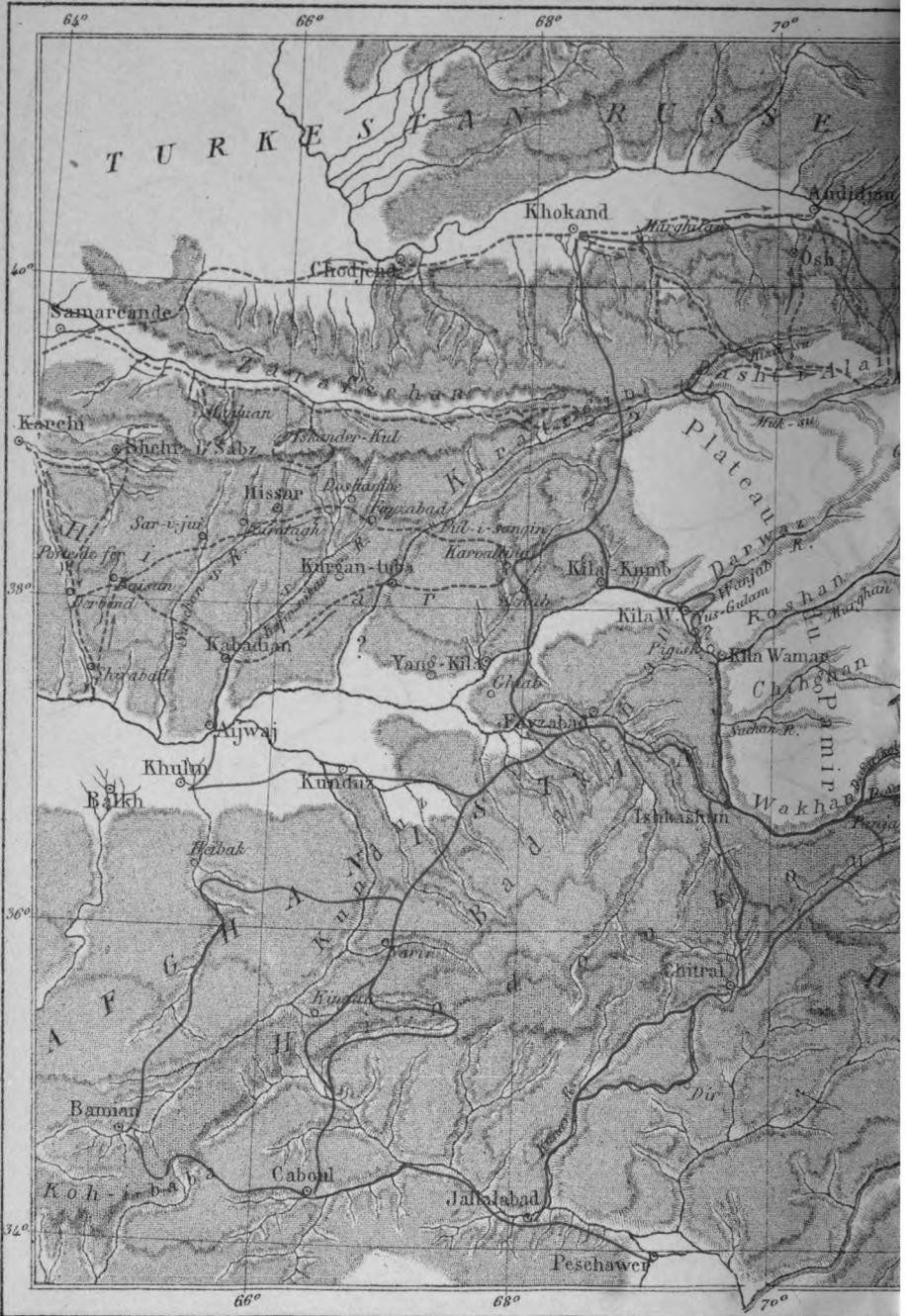
(1) Ou Pigish.



RÉGION I

Pour l'ensemble des explorations

Par J. B.



Gravé par Erhard 12 n. Duguay-Trouin

— Explorations Anglaises

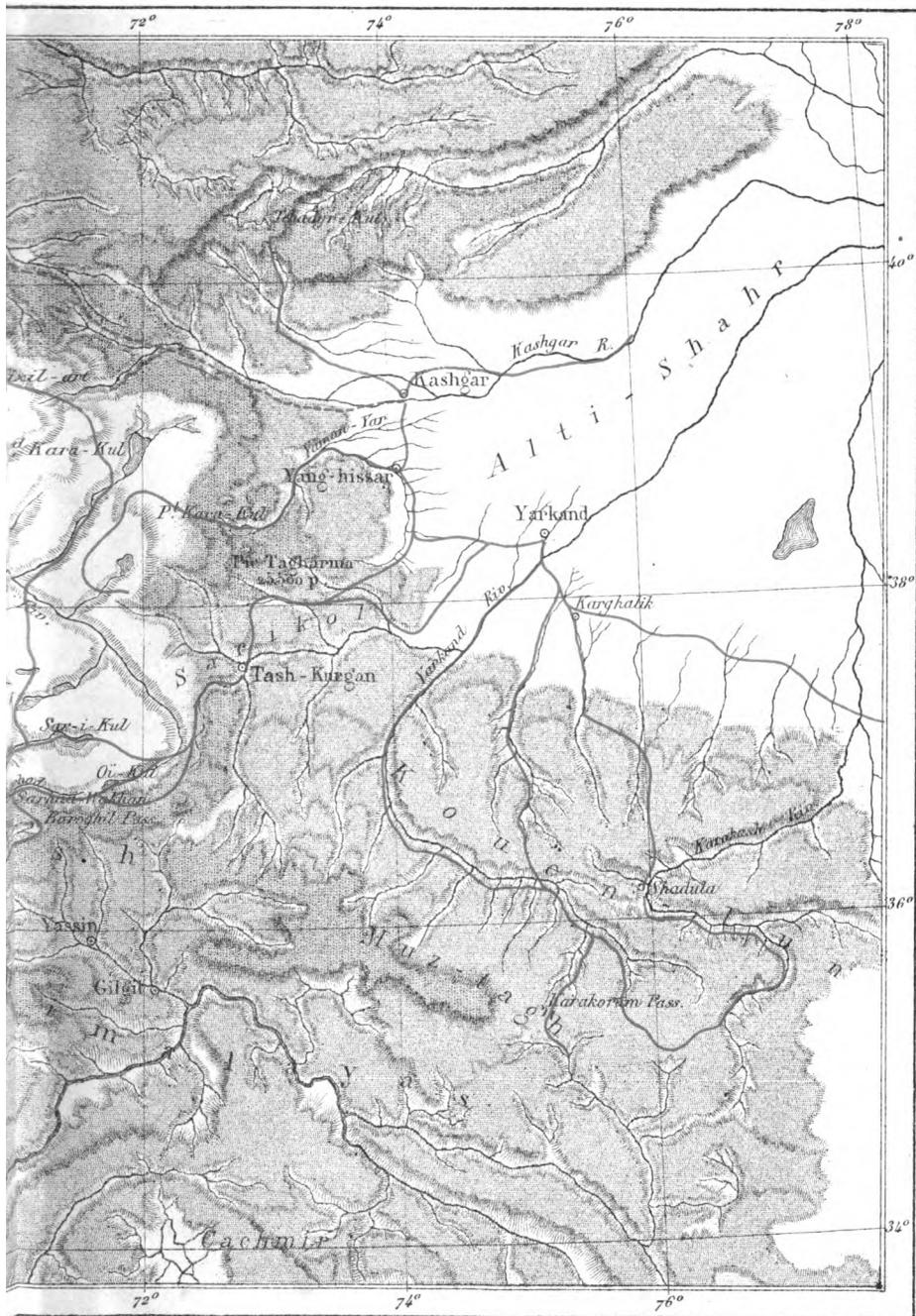
--- Exp

U PAMIR

Russes et Anglaises de 1860 à 1875

Paquier

C.N° 4



Explorations Russes ? Territoires inexplorés

Paris, Imp. Frailley, 3 rue. Fontanes



DEUXIÈME PARTIE

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION DU PAMIR

CHAPITRE PREMIER

DES CHANGEMENTS QUE LES DÉCOUVERTES CONTEMPORAINES ONT APPORTÉS DANS LA GÉOGRAPHIE DU PAMIR

Comment on entendait la géographie du Pamir avant les explorations contemporaines de 1860 à 1875. — Alex. de Humboldt et son ouvrage sur l'Asie centrale. — Ses erreurs sur la région du Pamir. — Théorie de M. Severtzoff. — Le premier il fait connaître cette région sous son véritable aspect.

Avant d'aborder la description du Pamir, telle qu'elle résulte des dernières explorations, il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur la façon dont l'entendaient, il n'y a pas longtemps encore, les géographes, et d'opposer à leur système erroné ou défectueux sur la configuration générale du sol le système nouveau qui s'impose aujourd'hui à l'attention et à l'étude de tous. Par là nous comprendrons mieux l'importance des découvertes qui ont été faites, et les modifications nécessaires qui doivent être apportées dans le mode de représentation cartographique auquel on avait eu recours.

Jusqu'à nos jours, on a vécu pour ainsi dire sur les idées que

nous avait fournies Alex. de Humboldt; et tous les géographes n'ont fait que reproduire les théories et les données que contient son grand ouvrage *sur l'Asie centrale*, publié en 1843. Humboldt se trouva comme à point nommé pour résumer, au milieu du XIX^e siècle, l'état des connaissances acquises sur la géographie du continent asiatique, et indiquer tout ce qui restait encore à explorer au cœur de ces régions inconnues. Wood venait de publier la relation de son dernier voyage sur le cours supérieur de l'Oxus; — Humboldt lui-même avait visité les Tian-chan et le sud de la Sibérie; et s'il n'avait pas poussé bien avant dans la direction du Pamir, il avait consulté tous les annalistes orientaux, les érudits ou les savants, qui pouvaient lui apprendre quelques détails intéressants; — et son grand ouvrage passait à bon droit pour le plus complet que l'on possédât encore sur ces pays. — Humboldt était en outre le plus grand représentant de cette école allemande qui comptait encore Léopold de Buch et Carl Ritter; et, plus que tout autre, il avait contribué à donner à sa patrie le premier rang dans l'étude de la géographie; non pas que l'Allemagne intervint directement, et travaillât tout d'abord pour son propre compte; car son nom disparaît pour ainsi dire, et les plus illustres de ses enfants, « véritables condottieri de la science géographique » (1), se mettaient au service des États étrangers, exploraient et découvraient pour la Russie ou l'Angleterre: mais de leurs recherches et de leurs travaux devait sortir un système nouveau qui opéra une révolution complète dans la manière de comprendre l'étude de la terre, en révélant l'importance du relief terrestre et l'influence qu'il peut exercer sur l'histoire d'une nation.

« Le dernier ou le plus haut enseignement que puissent donner les sciences géographiques est d'apprendre quelle influence décisive exerce sur l'état moral et intellectuel de l'homme la structure variée du sol, ou la diversité des climats.

(1) Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde* (1865).

C'est le relief du sol qui assigne aussi pour ainsi dire à la civilisation ses sièges, ses principaux centres et ses migrations. En étudiant les différents tableaux que la nature fait passer sous nos yeux, nous arrivons à voir dans la répartition des continents et des mers, dans la distribution des plaines et des montagnes, la cause originelle et fatale de l'humanité. De Strabon à notre époque, qui jamais avait songé à scruter ces mystères ? Alexandre de Humboldt reprit la pensée du grand géographe ancien, pour la compléter et l'étendre encore ; et il put trouver dans le plus illustre de ses disciples, Carl Ritter, le savant capable de convertir ses théories en pratique, et de donner comme une âme à la géographie physique. — Il y a dans les éléments divers qui constituent le globe terrestre de grandes individualités, des personnages puissants ; qui agissent d'une façon toute mystérieuse (1). »

Cet éloge du célèbre naturaliste, fait par Oscar Peschel, ne paraît pas exagéré à qui veut lire « les tableaux de la nature », — « la géographie du nouveau continent, » — « le Cosmos », où le premier de tous, Humboldt a saisi le véritable caractère du relief du sol, révélé l'importance des plateaux ou des masses montagneuses, et fait pour ainsi dire connaître à l'Europe l'existence du plateau central de l'Asie, surtout le plateau tibétain. — Mais si nous demandons à Humboldt de nous décrire la région du Pamir, il ne nous donnera que des notions très-vagues et de très-fausse idées sur la configuration générale de ce pays ; car nous le voyons, abandonnant tout à coup sa grande théorie, si bien décrite plus haut, revenir au système défectueux que Philippe de Buache et les Jésuites ont si malheureusement contribué à répandre au XVIII^e siècle. — Serait-ce que réduit, pour le bassin supérieur de l'Oxus, à accepter les idées de Klaproth, des orientalistes modernes qui ont traduit pour lui les annales chinoises, et des voyageurs, inconnus pour la plupart, qui ont visité le pays (2),

(1) Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde* (1865).

(2) Webb, Hogson, Sir W. Lloyd, frères Girard, etc.

il craigne d'étendre ses idées propres à cette partie de l'Asie centrale qu'il n'avait pu explorer? — Qui expliquera cette contradiction?

Nous le voyons, en effet, développer ce système, qu'en Asie « les montagnes sont des chaînes; que ces chaînes sont toujours régulièrement dirigées suivant un axe, qu'il appelle axe de soulèvement; que ces axes ont été formés suivant le méridien et le parallèle; et que les chaînes de montagnes doivent toujours se couper à angles droits. » — La grande carte de Klaproth lui paraît un modèle, et il l'oppose aux vaines théories de Pallas. « Imbu de l'idée des massifs rayonnants, qui dominait dans la géologie dogmatique et rêveuse de son époque, Pallas voyait dans le Bogdo-Oola un nœud central, duquel partaient sous forme de rayons toutes les autres chaînes de montagnes de l'Asie : un nœud qui maîtrisait le reste du continent (1). » Et justifiant plus loin la carte qu'il joignit à son ouvrage sur « l'Asie centrale », il ajoute : « Ce qui caractérise cette carte, c'est la suppression d'un grand nombre de détails orographiques et hydrographiques. Strictement assujetties à des positions astronomiques bien choisies, et que l'on peut considérer comme certaines entre des limites étroites, basées sur une discussion approfondie de la configuration du sol, dans les régions moins connues, les cartes ne doivent présenter que les grandes lignes géodésiques, la direction moyenne des chaînes, l'allure des principaux soulèvements qui constituent la charpente du globe dans un vaste continent. Ces généralisations de formes peuvent être hasardées; mais, par le principe sur lequel elles reposent, elles n'ont rien d'arbitraire; elles sont le résultat d'une étude assez minutieuse des cartes les plus spéciales et des itinéraires, surtout pour une partie importante que fournit la littérature géographique des Chinois (2). »

N'en déplaise à l'école qui s'est formée sous l'inspiration de

(1) *Asie centrale*, t. I.

(2) *Asie centrale*, t. III, p. 300.

ce grand maître, — ce ne peut être là qu'une façon très-défectueuse de parler aux yeux, sous prétexte de simplifier les détails et de ne s'adresser qu'à l'intelligence et au raisonnement du lecteur. On déforme les objets ; on leur enlève ce qui fait leur beauté, leur caractère propre ; on aide ainsi à la propagation d'erreurs qui s'enracinent dans l'esprit, et qu'il est bien difficile souvent de faire disparaître. — Ne l'oublions pas, en effet : c'est à cette théorie défectueuse que nous devons une des plus graves erreurs qui se soient glissées dans la géographie physique du continent asiatique : nous voulons dire l'existence du *Bolor*, inventé comme chaîne par les missionnaires jésuites, et devenu, comme *chaîne méridienne*, la base de tout le système orographique de l'Asie centrale.

Les itinéraires de Hiouen-Thsang, de Marco Polo et de Wood nous ont donné une idée suffisamment exacte de la région du Pamir : avec eux, nous avons constaté l'existence d'une grande masse montagneuse, creusée de vallées profondes, mais d'une hauteur moyenne de 3500 à 4000 mètres. Ce plateau s'appuie, à l'est, sur un énorme talus qui s'abaisse en contre-forts abrupts sur les rivières de Yarkand et de Kahsgar ; au sud, il confine au système des montagnes Neigeuses, dont les pentes se prolongent jusque sur les rives de l'Indus. Ces idées se dégagent, assez claires déjà, des relations que nous avaient fournies le moyen âge et les temps modernes.

Que nous dit Humboldt ? « Dans la partie centrale et occidentale de l'Asie, il règne une merveilleuse constance dans la direction des grandes chaînes de montagnes. Les soulèvements longitudinaux conservent leurs allures à d'immenses distances ; les principaux accidents du sol s'y coordonnent en deux directions, les chaînes principales suivant assez généralement les parallèles à l'équateur, et aussi le grand axe du continent ; les chaînes secondaires suivant les méridiens... De ces chaînes secondaires, la plus importante est celle du *Bolor*, dont le prolongement non interrompu se manifeste de-

puis le parallèle 32, 1/2, au sud du croisement des Himalayas, du Kouen-Lun et de l'Hindou-Koush, jusqu'au 45° 1/4, au nord du croisement avec le Tian-Chan, qui prend le nom d'Asferah, etc. (1). » — Mais la chaîne du Bolor, suivant Humboldt, n'est pas isolée : elle se continue dans la direction du nord-ouest et du sud par les monts aurifères de Kousneek et l'Oural d'une part ; — de l'autre, par le Soliman-Dagh et les Ghattes occidentales. C'est ainsi que se trouvent confondues pêle-mêle des montagnes essentiellement différentes les unes des autres : plateaux, masses, talus, ondulations de hauteur et de développement divers.

Avec les géographes anciens, nous avons un long axe de soulèvement qui, de la pointe de la Lycie, se continuait jusque dans la Sérique, divisant le continent asiatique en deux parties égales, le Nord et le Midi. — C'était le diaphragme de Dicéarque et d'Ératosthène. Avec Humboldt, nous avons un second grand axe, transversal au premier, qui, du cap Comorin, se prolonge jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Oural, à la baie de Kara ; et qui même tend vers le pôle arctique par des chaînes sous-marines. Le point d'intersection sera « le nœud du Tsoung-Ling » ; car aussi bien convient-il de faire une concession aux annales géographiques des Chinois et à la relation de Hiouen-Tsang, en plaçant les Tsoun-Ling quelque part. — Ainsi se déplacent les rôles et se transforment, ou se modifient, les réputations les mieux établies. Les Tsoun-Ling en arrivent à ne plus occuper qu'un point imperceptible sur la carte de l'Asie ; et le Bolor, sorti on ne sait d'où, empiète peu à peu sur son puissant voisin, le chasse et le remplace, pour devenir cette grande chaîne « si longtemps inconnue pour les géographes, et qui offre cependant un double intérêt historique et géologique, comme étant l'Imaüs des anciens et l'Albördj du Zend-Avesta (2). »

(1) *Asie centrale*, t. I, p. 2.

(2) *Asie centrale*, t. II, p. 379-380.

Mais Humboldt, croyons-nous, eût été très-embarrassé, si on lui eût demandé de concilier avec la direction générale de la chaîne du Bolor le détail historique, qu'il nous donne dans le même volume de son ouvrage. Il fait sortir les phalanges d'Alexandre du Pendjab ou de la Pentapotamide pour les introduire à travers les neiges du Paropamisus, à l'ouest de Caboul, « dans les basses plaines de la Bactriane, au pied du Bolor ou Belur-Dagh (1). » Quelle superficie donne-t-il donc au Bolor, pour le faire descendre ainsi jusque sur les rives de l'Oxus, entre le Badakchaan et le Wakhan? « Cette chaîne, comme l'Oural et la plupart des grands soulèvements longitudinaux, est composée de chaînons à peu près parallèles entre eux et séparés par de hautes vallées ou des plateaux. Cette division par chaînons y est marquée par la diversité des climats et l'aspect de la végétation. Aussi Macartney, dans la carte qui accompagne la relation du voyage d'Elphinstone, a cru pouvoir distinguer les chaînons du Pamir, du Bolor et du Badakchan. » — Humboldt en arrive donc forcément à modifier lui-même sa première description; mais, gêné par les quelques faits qui paraissent contredire son système, il finit par avouer « le vide de nos connaissances relatives aux arêtes parallèles du Bolor, comme aux trois chaînes du Kouen-Lun, des Himalayas, et de l'Hindou-Koush. » — Combien la simple relation de Wood, écrivant au jour le jour ses impressions de voyages, et racontant ce qu'il voit sans se préoccuper d'aucun système, nous paraît préférable par sa clarté, son exactitude et sa précision!

Si, en dernier lieu, nous cherchons dans l'Asie centrale les détails qui intéressent le Pamir proprement dit, nous n'y trouvons reproduits que les principaux faits de la relation de Wood. Mais Humboldt a le tort de les comparer aux assertions d'Elphinstone et de Burnes, et de les contrôler surtout par les cartes de Macartney et d'Arrowsmith. A quel résultat

(1) *Asie centrale*, t. II, p. 63.

sérieux ou pratique pouvait aboutir une telle discussion (1)? Elphinstone et Burnes, en effet, n'ont visité que le cours moyen de l'Oxus, sans s'avancer bien loin du côté du Badakchan; ce qu'ils savent du Wakhan et du cours supérieur de l'Oxus, ils le tiennent d'indigènes plus ou moins véridiques. Macartney et Arrowsmith, en construisant leurs cartes de l'Asie centrale, pour faire suite aux relations d'Elphinstone et de Burnes, n'ont pu s'inspirer, pour le Pamir, les Himalayas et les Tian-Chan, que des annalistes chinois, des missionnaires jésuites et de Klapproth. Que peuvent tous ces documents si divers, mais qui ne reposent, en définitive, sur aucune preuve sérieuse, contre l'opinion du lieutenant Wood, qui a vu et décrit sur place, avec toute la précision et la sobriété du véritable savant?

Opposons à cette dissertation oiseuse ce que Humboldt nous dit des Tian-Chan. Le grand géographe a visité, parcouru et étudié cette intéressante région, comme il a vu et parcouru les Andes et le continent américain du sud. Quand, aux traditions orientales il peut joindre les résultats de sa propre expérience, quand il peut contrôler, Humboldt se retrouve lui-même : son autorité est alors indiscutable, car les voyageurs qui lui ont succédé dans l'exploration des Montagnes-Célestes n'ont fait que confirmer ses descriptions : témoins Semenoff, Severtzoff et Fedtchenko, pour ne citer que les plus considérables.

C'est lui qui, le premier, a démontré l'origine volcanique du système des Tian-Chan; et si ses observations personnelles lui ont permis d'apporter des preuves irréfutables de ce fait, que beaucoup de géographes se plaisaient à contester après lui, il pouvait puiser, dans les différentes relations chinoises que Stanislas Julien et Klapproth lui traduisaient, de curieux témoignages. En second lieu, quand Humboldt décrit la configuration générale du système, il en vient précisément à

(1) Voir cette discussion aux tomes II et III passim, dans l'*Asie centrale*.

reconnaitre son véritable caractère et à laisser un instant de côté sa théorie des chaînes longitudinales ou méridiennes. On le voit en effet citer, à l'appui de ses idées, le grand ouvrage géographique chinois, le *Si-Yu* : « Tantôt elles s'élèvent, tantôt elles s'abaissent, dit-il en parlant des Tian-Chan ; — tantôt elles offrent une interruption, tantôt elles se continuent ; — tantôt elles se trifident, tantôt elles se réunissent pour ne former qu'une seule arête ; — tantôt elles s'élèvent à une hauteur prodigieuse et semblent percer le ciel, tantôt elles s'étendent et se développent en plateaux. Les vents y sont si violents, dit C. Ritter, qu'ils emportent souvent les ânes et les moutons, sans qu'on puisse en retrouver la trace (1). »

Étendons cette description à toute la région du Pamir, depuis les Tian-Chan jusqu'aux Himalayas, depuis la Tartarie orientale jusqu'aux frontières occidentales du Badakchan, et nous aurons la configuration véritable de toute cette partie de l'Asie centrale.

Humboldt, en un mot, ne nous a fourni sur le Pamir que des notions incomplètes et des idées fausses ; — ces notions et ces idées ont malheureusement fait loi trop longtemps encore après lui ; et l'autorité de son nom a nui aux véritables intérêts de la géographie.

Cependant, quelques années avant que les dernières explorations fussent venues fixer nos connaissances sur cette région éloignée, un savant russe entreprenait de réagir contre la théorie du géographe allemand. Ses vastes connaissances en géologie et en histoire naturelle, sa profonde érudition unie à une remarquable sagacité d'esprit, lui ont permis de se faire une idée parfaitement juste de toute cette partie de l'Asie intérieure, et de dresser ces deux cartes, si saisissantes par la représentation du relief, qui figuraient au Congrès international de géographie de Paris en 1875. Le vieux continent

(1) *Asie centrale*, t. II.

nous y apparaissait, pour la première fois, on peut le dire, avec sa puissante charpente, que faisaient ressortir encore la dépression profonde du bassin aralo-caspien et celle de la Tartarie orientale. Nous voulons parler de M. Severtzoff.

« Il y a, dit-il, quelque témérité à opposer mes humbles observations aux théories savantes de Humboldt; mais j'ai, pour les défendre, des autorités qui ont bien quelque valeur. Déjà j'ai cité Hiouen-Thsang, dont le témoignage est des plus précieux, et je vois aujourd'hui M. Ch. Lyell donner complètement raison aux idées que je m'étais formées sur le relief de l'Asie centrale par mes études personnelles. Nous ne pouvons plus admettre que l'action volcanique seule ait pu former la croûte terrestre, telle que nous la connaissons : Humboldt en tire un argument pour sa théorie des axes de soulèvement, dont la fausseté, aujourd'hui, est généralement reconnue. C'est à la suite des soulèvements par grandes masses que le relief a pu se constituer : c'est ce que j'ai constaté moi-même (1). »

M. Severtzoff, en effet, appartient à cette école nouvelle qu'a fondée M. Ch. Lyell en Angleterre : il n'admet pas que des chaînes isolées aient surgi uniquement par suite de commotions violentes, qui se produisent toujours suivant un certain axe déterminé; mais il voit la surface du globe se déprimant ou se modifiant sur une très-grande étendue, à la suite de ce travail intérieur qui s'accomplit, sans discontinuer, dans le sein de la terre; — il assiste au soulèvement de ces grandes masses, uniformes d'abord dans leur aspect général, mais que bientôt transformera la force des agents atmosphériques, la chute des neiges ou le cours des eaux. — A ce point de vue, il est trop exclusif peut-être, en refusant de prendre dans les doctrines géologiques de Humboldt ce qu'elles peuvent présenter de bon ou de juste. Sans doute, il y a un mouvement

(1) *Journey to the western portion of the Celestian mountains* (traduit par Rob. Mich. dans le *Journal de la Société de géog. de Londres*, 1870).

continu qui, dans la suite des temps, modifie sans cesse la surface du globe ; mais ce soulèvement n'exclut pas les commotions profondes et inattendues, qui parfois rompent l'écorce terrestre, brisent cette fragile enveloppe et donnent lieu aux phénomènes volcaniques. Il n'accepte pas l'origine ignée de la plus grande partie des Tian-Chan, telle que l'a définie et cherché à prouver Alex. de Humboldt ; il nie même que, dans toute cette région, il y ait quelque trace visible de cette formation primitive (1). Il a tort ; les faits avancés dans « l'Asie centrale » sont d'une grande précision ; et de nos jours nous voyons MM. Gordon et Trotter, attachés à la mission Forsyth, retrouver en pleins Tian-Chan les traces évidentes d'une action volcanique ; et ne savons-nous pas que l'Issi-Koul est, selon toute probabilité, d'origine très-récente ; qu'il a été produit au dernier siècle peut-être par quelque commotion violente du sol, comme nous l'apprend le témoignage de M. Dilke (2) ?

Et cependant, M. Severtzoff n'en a pas moins raison d'appliquer à la formation de la croûte terrestre, pour la région centrale de l'Asie, les idées qu'il a puisées dans une étude approfondie de la géologie. « Cette région montagneuse des Tsoung-Ling est due à une série non interrompue de soulèvements, dont chacun n'occupait pas une très-longue période de temps. Mais beaucoup de ces soulèvements, présentant le même caractère dans la disposition de leurs couches, sont par cela même contemporains, quoique produits à différentes places par une action invisible qui se faisait sentir de distance en distance. Tout nous fait croire que la masse des Tsoung-Ling a formé tout d'abord comme un archipel d'îlots ou d'îles rocheuses, qui plus tard se sont réunies par le soulèvement des parties basses qui les séparaient. Cette grande île

(1) Voir le mémoire cité plus haut.

(2) *Le système hydrographique du Turkestan*, par Ashton W. Dilke (*Proceedings*, mai 1874).

granitique étant une fois soudée, elle s'élevait à une hauteur énorme au milieu de la masse des eaux qui l'environnaient de toutes parts; elle présentait dans la direction du nord-ouest et de l'ouest des côtes profondément découpées, dans lesquelles pénétraient des golfes. Ce sont les vallées actuelles du Talas, de Ferghanna, du Zarafschan et du Badakchan. En effet, quand on visite pour la première fois le Tian-chan occidental et que l'on avance dans la direction du midi, on croirait tout d'abord n'apercevoir que des chaînes de montagnes, séparées les unes des autres par des lits de rivières qui les parcourent. — Mais un examen scrupuleux de la nature géologique du sol nous montre que c'est faux. Toutes les montagnes, irrégulières du reste et diversement contournées, dominent un immense plateau, qui fait un contraste frappant avec les basses terres environnantes (1). »

Il n'y a rien à retrancher dans cette exposition, si complètement belle et si vraie, d'une théorie qui s'applique non-seulement à l'Asie centrale, mais encore à la surface tout entière du globe; et M. Severtzoff a, en outre, le mérite de ressusciter, pour l'appliquer à cette masse montagneuse, dont toutes les parties présentent le même caractère, cette vieille mais exacte dénomination chinoise de Tsoung-Ling. « Elle est la seule qui me paraisse exacte, dit-il, pour désigner la région tout entière. Il y a des districts distincts dans cette région qui reçoivent des noms différents: mais aucun nom général ou d'ensemble n'existe pour le tout. Il serait bon cependant, et surtout très-utile, de s'entendre pour donner une dénomination spéciale qui servit à désigner un système aussi important que les deux systèmes des Tian-chan et des Himalayas, et qui les unit entre eux. » Son appel devait être entendu; et l'Angleterre savante, rompant enfin avec la routine géographique, commençait à saper ces expressions erronées de chaînes méridiennes et longitudinales, de mont Bolor, etc.,

(1) *Journey to the western portion, etc.*

qui formaient jusque-là le seul fonds de nos connaissances sur l'Asie centrale. Dans cette campagne entreprise contre les traditions du passé, sir Henri Rawlinson et le colonel Yule ne se montrèrent pas les moins acharnés ni les moins habiles.

Tout justifie cette appellation générale de Tsoung-Ling : Fa-yan, Hiouen-Thsang et tous les pèlerins bouddhistes l'appliquent à l'ensemble des montagnes qui séparent la Tartarie orientale du Tokharistan (1); — les Chinois l'emploient de tout temps pour désigner les régions élevées qui dominant, à l'ouest, Khotan et Turfan (2); les Arabes et les Persans l'ont connue (3). — Mais le *Bolor*, quel est-il? d'où vient-il? Que désigne-t-il? « Ce nom, dit sir Henri Rawlinson, peut être appelé le pivot de cette géographie fantastique qui pendant plus d'un siècle, surtout depuis Macartney et Klapproth, a rempli nos cartes et nos atlas. C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui, comme autrefois du reste, à l'appliquer à une ville, à une rivière, à quelque chaîne de montagne : on ne pourrait y réussir. — On ne saurait trop s'indigner à la pensée que de semblables fictions ont contribué à répandre ou à maintenir cette erreur, de façon à dérouter d'honnêtes et sincères géographes, qui se voyaient arrêtés par d'insurmontables obstacles, et ne pouvaient arriver à se faire une idée précise de la configuration du Pamir (4). »

Pendant très-longtemps, en effet, le nom de Bolor a été appliqué à un État, à une ville, à une rivière, placés quelque part dans le voisinage de l'Oxus et sur les confins de la Tartarie orientale. — Or ni la rivière, ni la ville, ni l'État n'ont jamais existé; — pourquoi donc donner ce nom aux montagnes qui devaient les renfermer dans leurs plis (5)? — M. Rob.

(1) Si-yu-ki. — *Yule's notes on Hiouen-Thsang's account of the Principalities of Tokharistan.*

(2) Abel Rémusat, *Histoire de Khotan*, introduct., vi, vii.

(3) Reinaud, *Introduction à la géographie d'Aboulféda.*

(4) *Monography of Oxus (Journal de la Société de géog. de Londres, 1872).*

(5) Yule, *Marco-Polo*, t. 1, 188. — *Papers connected on the Upper Oxus (Journal de la Société de géog. de Londres, 1861).*

Shaw a conversé avec de nombreux marchands ou voyageurs, qui ont fréquenté les routes allant de la Kashgarie au Badakchan ; — avec les tribus des Kirghizes qui parcourent le Pamir en tous sens, suivis de leurs nombreux troupeaux ; et jamais il n'a rencontré personne qui pût lui donner quelque renseignement sur une localité de ce nom. Seul un vieux Kirghiz, de la horde d'Alai, qui connaissait toutes les particularités les plus cachées des contrées situées au sud du Khokand, lui apprit que *Bolor* ou *Palor* était le mot qui servait à désigner la vallée supérieure du Chitral (1). — Le major général Cunningham ne trouve nulle part, dans la région du Pamir, quelque trace de cette appellation ; mais il est amené par ses études approfondies sur les races du nord-est de l'Inde à l'appliquer au Dardistan et au Balti (2). — C'est là, du reste, que Hiouen-Thsang plaçait son royaume de Po-lo-lo ou de Po-lo-eurth, expression qui n'est que la traduction chinoise du mot *Bolor* (3).

Le *Bolor*, pour ce qui concerne le plateau de Pamir, « n'est donc qu'un mythe (4) ; » — « Ce nom (5) appliqué à un système tout entier de montagnes que je désigne, moi, sous celui de Tsoung-Ling, devrait être, à mon avis, banni définitivement de la géographie de l'Asie : ce n'est pas, et ce ne peut être l'appellation d'une montagne ; et malheureusement on perpétue cette erreur en la donnant à toute une région montagneuse qui n'en a que faire. » — La Russie et l'Angleterre ont donné l'exemple ; déjà les nouvelles cartes parues en Allemagne, et notamment la dernière édition du grand atlas

(1) *Proceedings*, 1872.

(2) Sir Henri Rawlinson, *Monography of Oxus* (*J. de la Société de geog. de Lond.*, 1872).

(3) Si-yu-ki. — Yule : *Notes on Hiouen-Thsang's account of the Principalities of Tokharistan*.

(4) *Somewhat mythical Bolor* (Yule : *Notes on Hiouen-Thsang's account of the Principalities of Tokharistan*).

(5) *Journey to the western portion of the Celestial range, by Sewertsoff* (translated by Rob. Michell).

de Stieler, ne font aucune mention du Bolor; la France ne peut continuer à accepter ce que ses voisines repoussent aujourd'hui, avec raison, comme une grossière erreur.

Ainsi se résume l'œuvre tentée et accomplie par M. Severtzoff; le premier il a résolûment frayé la voie, dans laquelle sont entrés après lui les savants comme sir Henri Rawlinson et Yule, les explorateurs comme Fedtchenko, Mayef et Rob. Shaw; — le premier, il a montré la fausseté de ces dénominations fantaisistes qui, pour le Pamir, ne créaient que des embarras aux géographes, ou ne faisaient naître que des idées erronées dans l'esprit du lecteur; — le premier surtout, et c'est là le point essentiel sur lequel nous devons insister, il a fait ressortir le véritable et grand caractère du relief terrestre, en étendant au globe tout entier ce qu'il dit avec tant de justesse du Pamir lui-même. « Nulle idée n'est plus contraire à la nature vraie des choses, que l'idée de chaînes isolées, courant séparément dans des directions différentes, comme toutes nos cartes les représentent encore, même les meilleures. — Chaque système de montagnes consiste en plusieurs chaînes, si l'on veut, mais qui ont des directions le plus souvent très-variées, et qui sont unies par des chaînons secondaires, de façon à former une masse confuse. La chaîne de montagne m'apparaît être un arrangement systématique et artificiel que contredit tout ce que l'on voit dans la nature. Que l'on conserve ce nom pour les directions régulières de soulèvements continus, soit; mais même le plus souvent, ces axes de soulèvement, formant lignes de faite, sont brisés, rompus, contournés, de hauteurs très-inégales, avec des vallées, des plateaux, des contre-forts, des pentes, des roches abruptes, des nœuds qui les rattachent aux chaînes secondaires voisines. — Que veut-on figurer sur les cartes par ces hachures ou ces lignes continues? Rien n'est plus faux. — Ainsi le procédé qui me paraîtrait le plus correct pour représenter la masse des Tsoung-Ling, serait de faire disparaître d'abord toute ligne de faite, et d'ombrer le plateau

plus ou moins noir, suivant son altitude, en indiquant les vallées qu'ont creusées les rivières et les torrents, etc. Mais pour une telle configuration, qui serait, à mon avis, la meilleure, il faut une connaissance approfondie du terrain ; et en ce qui concerne l'Asie centrale, les observations géologiques n'ont pas encore été suffisamment multipliées, pas plus que les explorations scientifiques ; et nous ne pouvons encore connaître le relief exact des parties intérieures (1). » Ainsi penseront plus tard M. Shaw, les colonels Walker et Montgomerie, pour ce qui regarde l'Hindou-Koush (2).

Oui, tout est masse ou massif sur la surface du globe. — Nulle part ne se montrent ces arêtes isolées qui, sous le nom de chaînes, courent dans des directions régulières et comme déterminées à l'avance, pour obéir à l'esprit de système qui depuis si longtemps fausse l'étude et l'enseignement de la vraie géographie. — Qu'on veuille examiner un instant le sol tel qu'il est ; embrasser d'un coup d'œil une région ou un continent même et en saisir le caractère véritable : alors le relief nous apparaît varié et confus, mêlé de hauteurs et de dépressions, parcouru en tous sens, et sans que rien souvent ne vienne en expliquer le cours, par des torrents ou des rivières qui creusent, élargissent et fécondent les vallées. — Appliquée à l'Asie centrale, cette théorie prend des proportions bien plus grandes : car nulle part le relief n'est plus accusé, et le vaste développement de ce continent résulte de cette charpente gigantesque qui partout, au midi, au nord, et sur les points les plus extrêmes, se traduit par d'énormes plateaux et des contre-forts abrupts. — Au centre même de ces grandes masses, et comme pour les relier entre elles, s'élargit le nœud du Pamir, ou système des Tsoung-Ling, qui se confond au nord

(1) *Journey to the western portion of Celestial range, etc.*

(2) *Proceedings*, 1871, 1872. Le docteur Petermann, dans le n° 5 des *Mittheilungen* de 1872, développe les mêmes idées et rejette bien loin l'emploi du mot de chaînes, pour lui substituer celui de masses.

avec les Tian-Chan, au midi avec les Himalayas et l'Hindou-Koush; — citadelle à bastions formidables, qui commande tous les passages, toutes les voies de communication, toutes les vallées, les villes mêmes les plus importantes du vieux monde asiatique, lesquelles semblent s'abriter à son ombre; — c'est en un mot le véritable nœud *orographique, ethnographique et historique* du globe.

CHAPITRE II

LE PLATEAU DU PAMIR

Situation. — Limites. — Température. — *Orographie*. — Aspect général du plateau. — L'Alai et le Kizil-art. — Les Tsoung-Ling. — *Hydrographie* : absence de ligne de partage des eaux. — Le bassin du Tarim. — Le bassin de l'Oxus. — Le Pandja et ses affluents. — Les principaux Etats situés sur les flancs du Pamir.

Étymologie du mot Pamir.

Le Pamir, comme l'indique son nom, est un plateau très-élevé qui se développe au centre de l'Asie, de l'est à l'ouest, entre la haute plaine du Turkestan oriental et la dépression aralo-caspienne ; — du nord au sud, entre le Kohkand méridional et le Pendjab.

De toutes les étymologies que l'on a voulu chercher à son nom, et qui depuis un demi-siècle ont occupé les géographes et les orientalistes (1), celle qui nous paraît la plus acceptable a été donnée par sir Douglas Forsyth, lors de sa mission à Kashgar, en 1873. « Je trouve, dit-il (2), que le mot Pamir est appliqué, en langue turque, à de vastes étendues de pays,

(1) Consulter à ce sujet : Humboldt, *Asie centrale*, t. II, p. 402. — Sir Henri Rawlinson, *Monography of Oxus (Journ. de la Société de géog. de Londres, 1872)*. — Montgomerie, *Report of the Mirza's explorations (ibid., p. 1871)*. — Yule, *Papers connected with the Upper Oxus regions (ibid., 1872)*. — C. Obry, *Berceau du genre humain*. — Lassen, *Indisch. Alterth.* — Etc.

(2) *Proceedings, 1874, n° 3.*

et surtout aux steppes qui s'étendent entre le Sihoun et le Djihoun, ou le Sir et l'Amou. » C'était déjà l'opinion émise avant lui par MM. Severtzoff et Yule, qui avaient appris « que le mot Pamir est un terme générique appliqué à tous les plateaux de la partie méridionale des Tian-Chan, comme à ceux des Himalayas (1) ».

Position astronomique.

Sa position astronomique est fixée par $36^{\circ} 35' - 40^{\circ}$ latitude nord, et $71^{\circ} 15' - 75^{\circ} 36'$ longitude orientale de Greenwich (soit $68^{\circ} 55' - 73^{\circ} 15'$ orientale de Paris). — Son parallèle moyen, soit $38^{\circ} 20'$, correspond à peu près à celui d'Athènes, de Messine et de Murcie pour l'Europe; de Washington et de San Francisco pour les États-Unis de l'Amérique du Nord. Cependant, c'est une des régions les plus froides du globe, inhabitable pendant la plus grande partie de l'année, et que parcourent seulement en été quelques hordes de Kirghizes, à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux.

La superficie du plateau ne peut s'évaluer d'une façon précise : le colonel Yule (2) lui donnait 180 milles du nord au sud, et 100 milles de l'est à l'ouest (soit 290 kilomètres sur 162 kilomètres). — Les récentes découvertes ont paru démontrer que la longueur véritable est bien supérieure à celle qu'indiquait l'orientaliste anglais; et sans fixer de nombre parfaitement exact, on peut la porter à 165 ou 170 milles, soit environ 270 kilomètres.

Limites du plateau du Pamir.

Ses limites sont, au *midi* : la crête de l'Hindou-Koush, du Nuksan-Pass au Baroghil-Pass, et le massif des Himalayas, du Baroghil-Pass au Pusht-i-Khur (*dos d'âne*), à l'extrémité

(1) Yule, *Marco-Polo*, liv. I, p. 590.

(2) *Essay on the geography of the Upper Oxus*, XLV.

nord-ouest du Muz-Tagh. De ce côté, le Pamir se soude :
1° au système très-compliqué des montagnes neigeuses, qui n'est qu'un enchevêtrement confus de hauteurs, de sommets, de pics, de précipices qui, d'une part, s'abaissent sur l'Oxus et le Kokcha, de l'autre, sur l'Indus et la rivière de Caboul ;
— 2° à l'énorme plateau tibétain qui s'appuie sur deux formidables talus, les Himalayas au sud et le Kouen-Lun au nord, traversé en tout sens par des masses secondaires, des arêtes neigeuses qui n'ont aucune direction générale bien suivie; creusé de dépressions profondes, dans lesquelles courent des rivières dont l'œil du géographe le plus exercé peut à peine déterminer la pente. Les montagnes neigeuses atteignent au nord une hauteur de 15 000 pieds, mais dépassent souvent 18 500 et 19 000 pieds au midi, dans le voisinage de la rivière de Kunar, affluent du Caboul. — Les Himalayas et le Muz-Tagh s'élèvent à 22 ou 23 000 pieds, avec des pics de 26 000 et 27 000 pieds.

Au nord, les monts du Khokand méridional, qui dominent la vallée de Ferghanna, et le système des Tian Chan.
— Par là, le Pamir se rattache aussi « à un autre vaste soulèvement de l'écorce terrestre, non moins important que celui du midi, diversifié dans sa forme, parce qu'avec la suite des temps l'action des eaux courantes a creusé ses flancs pour y former d'abord des ravins, puis des vallées qui courent généralement suivant la même direction parallèle (1) ». — « C'est un véritable enchevêtrement de hautes terres, de plateaux, de vallées ou de plaines resserrées, qui deviennent tour à tour le siège de l'habitation de populations nomades (2). » — Les monts du Khokand méridional ne sont pas très-élevés et s'étendent en collines parallèlement alignées ; — mais au nord-est commence à se développer la grande

(1) *Journey to the western portion of the Celestian range, by Severtzoff.*— Translated by R. Mitchell (*Journal de la Soc. de géog. de Londres*).

(2) *The Russians in Asia : View of Dzoungaria, by cap. Walikhanoff.*

masse des Tian-Chan proprement dits, qui du sud au nord s'étend en une suite de gradins, dont les plus élevés atteignent jusqu'à 15 000 et 16 000 pieds.

A l'est, c'est la vaste plaine de la Tartarie orientale qui vient mourir au pied de ses contre-forts abrupts. D'une altitude moyenne de 3000 à 3500 pieds aux environs de Kashgar et de Yarkand, cette profonde dépression forme un contraste saisissant avec l'énorme talus du plateau dont les hauts sommets s'élèvent à 23 et même 25 000 pieds.

A l'ouest, le Pamir étend ses nombreuses ramifications sur les deux rives de l'Amou-Daria, jusqu'aux environs du Kunduz et de l'Hissar, sans avoir de délimitation bien précise. Il se rattache aux derniers contre-forts du Kuh-i-tan et du Koh-i-Baba qui, descendant du nord et du midi, viennent enfermer, comme dans le fonds d'une cuvette, le cours de l'Oxus. Cependant, on peut arrêter le plateau proprement dit aux frontières orientales de Badakchan, du Kolab et du Karategin, où quelques-unes de ses crêtes varient de 14 200 à 16 000 pieds d'élévation. — Sa direction générale semble donc être du nord-ouest au sud-est.

Configuration générale.

D'après les témoignages des différents explorateurs qui l'ont visité, l'aspect général du Pamir varie suivant les parties que l'on aborde. Abdul-Medjid (1), qui le premier le traversa du sud au nord, de Sarhad-Wakhan à la passe du Kizil-Art, le représente à partir du Sar-i-kul et sur une longueur de douze journées de chemin, comme un steppe uniforme. Quelques chaînons isolés, qui ne se rattachent à aucun système, rompent seuls la monotonie de la route : de distance en distance, et sur une très-grande étendue, on rencontre aussi des jungles mêlés de saules; quant aux pâturages, ils ne

(1) Report printed in the political records of the Indian government (1861).

viennent avec quelque abondance que de juin à septembre; ils manquent complètement dans la saison des neiges.

Le capitaine Biddulph, attaché à la mission Forsyth (1872-1873), et qui dut explorer les régions voisines des deux Karakul et du Murghabi, en fait une description sensiblement différente : « Ce n'est pas, à proprement parler, dit-il, un steppe uni et plat que l'on puisse parcourir dans toutes les directions; mais il consiste, pour la partie au moins que nous avons visitée, en une série de vallées et de hauteurs qui alternent, et au milieu desquelles courent la plupart des routes. Celle que nous avons prise, et qui est la route d'hiver, a une altitude de 13 000 pieds. La population est peu nombreuse sur cette terre déshéritée : on compte à peine mille habitants. Nous avons vu de grands troupeaux d'« ovis poli », mais pas un yak. En revanche, il y a quantité d'ours et de loups. Nous avons dû prendre du bois de chauffage pour sept jours de marche, et du grain pour tout le voyage (1). » Un détail, donné par le capitaine Biddulph, ne manque pas d'une certaine importance. « Le Pamir, ajoute-t-il, pourrait être aisément franchi par des canons, quoique ses approches de tous côtés soient des plus mauvaises et des plus difficiles. Ces canons pourraient également descendre dans la plaine du nord-est, par les cols de Tagharma et du Kizil-Art. » Mais, à la crainte que ferait naître ce renseignement dans l'esprit du lecteur anglais, il apporte aussitôt un correctif salutaire : « On ne saurait trop se persuader que, dans cette région, tout le monde est très-dévoué aux intérêts de l'Angleterre. »

Les populations nomades, qui parcourent ces déserts en été, appartiennent toutes aux tribus des Kirghizes qui viennent du Khokand. A l'approche de l'hiver, elles descendent dans le bas des vallées pour s'y mettre à l'abri des ouragans et du froid. Mais depuis quelque temps les Kirghizes ont à subir les attaques des Badakchanis et des habitants du Chihgnan;

aussi les voit-on disparaître peu à peu sur les pentes du Sari-kol. Le capitaine Trotter, chargé de l'exploration du cours supérieur de l'Oxus, se plaignait de n'en avoir rencontré aucun, qui pût lui donner quelque renseignement sur la direction des chemins.

Le plateau du Pamir, qui s'adosse, nous l'avons vu, à des masses de 18 000 à 22 000 pieds, a lui-même une altitude considérable, soit de 13 500 à 14 000 pieds, ou 4 000 mètres environ. Aussi les indigènes lui ont-ils donné le surnom de *Bam-i-duniâh*, ou de « toit du monde », dont tous les voyageurs ont parlé dans leurs relations. Le froid y est très-vif; du commencement de septembre à la fin de mars, la neige y tombe à flocons. Le vent, qui s'appelle le *Dunmuck*, est d'une violence extrême; il n'est pas rare de le voir emporter au loin les quelques bêtes qui s'écartent du troupeau (1). Par suite de la raréfaction de l'air, la respiration devient très-souvent difficile pour les hommes, comme pour les animaux. Cette difficulté de respiration s'appelle *Tunk* chez les Badakchani et les Wakhanis, *Ais* chez les Mogols. — « J'ai trente-quatre ans, dit Faiz Bakhsh dans le récit de son voyage (2), et sur un des sommets du Pamir mon pouls donnait jusqu'à 89 pulsations par minute. Un de mes compagnons, âgé à peine de 27 ans, eut une attaque de fièvre; il ne pouvait respirer et son pouls donnait 99 pulsations par minute. Les personnes de faible constitution ne tardent pas à perdre du sang par le nez, à se sentir une grande irritation dans le foie et l'estomac, et chose plus grave, à voir enfler leurs mains et leur visage d'une façon inquiétante. »

(1) *Journey to the western portion of the Celestian range* (déjà cité).

(2) Yule, *Papers connected with the Upper Oxus regions* (*Journal de la Société de géog. de Londres*, 1872).

Plateau secondaire de l'Alai.

Le Pamir proprement dit se continue au nord par le Dahst-i-Alai, ou steppe de l'Alai, qui l'unit au Khokand méridional. La configuration générale de l'Alai est assez semblable à celle du plateau lui-même; mais sa hauteur moyenne ne dépasse pas 8500 à 9000 pieds : c'est comme une terrasse secondaire, sur laquelle on doit descendre en venant du Pamir, avant de pénétrer dans la vallée de Ferghanna, dont la séparent les collines peu importantes du Khokand méridional. Cette région n'est pas aussi complètement désertée que la première, car elle renferme d'excellents pâturages appelés *Ktsau*, de nombreux campements de Kirghizes; et l'on y voit même quelques champs de blé, d'orge et de trèfle que l'on récolte deux fois par an.

Mais ce qui donne à l'Alai un caractère véritablement grandiose, c'est, dans le voisinage du Pamir, l'énorme soulèvement des monts Transaladiens, qui s'élèvent sur le steppe du midi comme une muraille abrupte à 18 500 et 19 000 pieds, avec des pics qui dépassent même 24 000 pieds, et dont les pentes s'abaissent insensiblement au nord pour se confondre avec le Dashl-i-Alai. C'était le plus beau spectacle qui eût encore frappé la vue de Fedtchenko, dans ses explorations au centre de l'Asie. Cette grande masse est coupée de distance en distance par des cols, dont le plus important est le *Kizil-art* (Passage rouge). — L'épithète de *Kizil* (rougeâtre) se retrouve à chaque pas dans l'Alai; on l'applique également au cours supérieur du Surkhab qui y prend sa source, et que l'on appelle le *Kizil-su* (rivière rouge). — Elle indique suffisamment que cette région est composée en grande partie de terrain tertiaire.

« Ainsi, dit Fedtchenko (1), à la place de cette chaîne de

(1) *Le Khokand*, traduit du russe par St. Guyard, dans le *Bulletin de la Société de géog. de Paris* (avril 1873).

montagne indépendante et isolée, que l'on se représentait jusqu'à nos jours entre le Khokand et le Pamir, nous avons un grand soulèvement dont la partie septentrionale constitue les monts du Khokand méridional, dont la partie occidentale se divise en petits plateaux distincts qui se confondent avec le Kuh-i-tan; et dont la partie orientale, complètement plane, se développe sur une assez grande étendue pour s'unir aux Tian-chan et au massif du Tagharma. »

Ce fut à cette partie que l'usage appliqua bientôt le nom de *Kizil-art* ou *Kizil-yart*, donné d'abord par Fedtchenko à un simple passage; et depuis nous trouvons cette dénomination employée dans toutes les cartes les plus récentes de l'Asie centrale. Ceci paraissait une erreur au savant explorateur russe. « Le mot *art*, dit-il, est appliqué par les indigènes au passage d'une montagne; je considère donc l'application de ce terme à tout un système comme complètement impropre. Nous avons déjà assez fait de confusion pour le terme de *Kashgar-Dawan* (col de Kashgar), quand du passage lui-même ce nom passa à la montagne qui borne au nord la Kashgarie. Comme conséquence, nous voyons que jusqu'à Khokand on retrouve le *Kashgar-Dawan*, ce qui est tout simplement absurde (1). »

Le colonel Yule trouve le jugement de Fedtchenko un peu trop sévère. « Le *Kizil-art*, ou *Kizil-yart*, signifiant « passage rouge », était déjà le nom que M. Hayward entendit donner aux montagnes qu'il vit au nord-ouest de Kashgar, et que Fedtchenko nomma d'un terme général, le Transalai. Il ne me semble pas que l'objection du voyageur russe soit de bien grande importance; il y a si peu de montagnes qui portent un nom véritablement propre. Si on voulait bien chercher, ne trouverait-on pas un grand nombre d'appellations géographiques appliquées aujourd'hui aux montagnes, et qui, à l'origine, désignaient seulement les passages? Le Transalai peut, lui aussi,

(1) *Geographical Magazine*, mai 1874. Notes sur les *Essais* du colonel Yule.

comme dénomination, prêter à la critique, et il faudra du temps avant que nous nous habituions à l'employer (1). »

Il semble admis aujourd'hui, parmi les géographes, d'appeler Transalai la partie du soulèvement située à l'ouest du col de *Kizil-art*, et *Kizil-yart* ou *Kizil-art* la partie située à l'est du même col.



FIG. 2.

Cet aspect, sinon complètement uniforme, du moins assez peu varié, que le plateau du Pamir présente en son centre, change complètement à mesure que l'on s'avance du côté de l'Orient. Nous rencontrons ce pays si profondément tourmenté, dont Marco-Polo, nous nous le rappelons, a laissé une exacte description : « Et si voit-on bien quarante journées par montagnes élevées, par côtes, par vallées profondes, par où passent maints flums et maints déserts lieux. Ne en tout ce chemin a ni habitations ni herbages. »

Les Tsoung-Ling.

C'est qu'à l'est, le Pamir se confond « avec une masse de montagnes, du milieu desquelles émergent, de distance en distance, et surtout dans la direction du nord, une foule de pics d'une très-haute altitude (2). » C'est un énorme talus, sans ligne de faite prononcée qui, du 72° au 73° degré longitude est de Paris, pousse ses contre-forts abrupts jusque dans le voisinage de Yarkand, d'Yangi-Hissar et de Kashgar.

(1) *Geographical Magazine*, mai 1874.

(2) *Report of the Mirza's exploration (Journal de la Société de géog. de Lond., 1870).*

Il forme un grand arc de cercle, légèrement convexe, allant du Pusht-i-Khur au massif du Sirt, dans le Tian-Chan méridional. Son altitude est en moyenne de 18 à 19 000 pieds, mais il croît en hauteur aux environs du petit Karakul, atteint 21 et 22 000 pieds ; son point culminant est le pic de Tagharma, que M. Hayward avait d'abord évalué à 21 000 pieds, mais que Fedtchenko estima de 25 à 26 000, et que le capitaine Trotter fixa définitivement à 25 500 pieds, soit près de 7800 mètres. Le plus important des contre-forts que projette ce talus est le Chichiklik, d'une hauteur de 22 000 pieds, et qui sépare le district du Sarikol de la province de Yarkand. « Il est impossible qu'un paysage surpasse en sublimité, et aussi en horreur, l'ensemble de ces montagnes. C'était un spectacle plus désolé encore que celui du Pamir. Il nous fallait monter des pentes escarpées, descendre des ravines rapides, couvertes de neiges et de glaces. Souvent nous devons faire usage de nos mains et de nos genoux. Quand, après deux jours d'un voyage des plus laborieux, nous arrivâmes au fond de la vallée, la vue de quelques jungles nous remplit de joie (1). »

Ce talus oriental du plateau du Pamir joue un grand rôle dans l'orographie de l'Asie centrale ; il est le point de raccordement naturel entre la masse du Kouen-Lun au midi, et celle des Tian-Chan au nord, soudant pour ainsi dire ensemble les deux systèmes aux environs du pic de Tagharma, véritable géant de glaces au milieu des steppes et des précipices qui l'environnent de toutes parts. — « C'est ainsi qu'en rapprochant et en comparant les voyages et les données de Fedtchenko, du Mirza, de Hayward et de Shaw, on se trouve, dit le docteur Petermann (2), forcément amené à changer complètement ses idées sur la configuration vraie de cette partie de l'Asie centrale. Désormais le talus oriental du Pamir n'est

(1) *Report of the Mirza's exploration* (id.)

(2) *Mittheilungen*, 1873. Band I.

que le prolongement nord-ouest des Himalayas, ou plutôt du système compliqué des Himalayas, du Karakorum et du Kouen-Lun, qui tend à se souder à la masse des Tian-Chan venus du nord. Ainsi donc à la place de ces chaînes de montagnes faisant ligne de partage des eaux, on doit se figurer de larges masses montagneuses, des hauts plateaux surmontés de sommets et de crêtes rocheuses ; et le déplacement occidental du plateau de l'Alai, que Fedtchenko indique dans la relation de son voyage à Khokand, coïncide avec le déplacement oriental de la partie sud du Muz-Tagh pour former le Pamir proprement dit. »

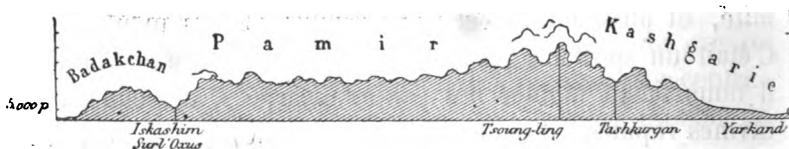


FIG. 3.

Mais, quel nom particulier donner à ce talus, dont les formes puissantes s'accroissent si nettement au-dessus du plateau du Pamir lui-même ? L'expression de *Bolor*, employée par les missionnaires jésuites, et accréditée par Alex. de Humboldt pour désigner sa « chaîne méridienne », est définitivement bannie de la nomenclature géographique ; et, à ce point de vue, MM. Severtzoff et le colonel Yule ont rendu un très-grand service à la science. Mais il serait temps que les géographes pussent s'entendre pour accepter une dénomination propre qui levât toute incertitude et ne donnât plus aucune prise à la discussion. — M. Severtzoff se déclare pour celle de Tsoung-Ling, l'ancienne dénomination chinoise, que les pèlerins bouddhistes, depuis Fa-Yan jusqu'à Hiouen-Thsang, ont appliquée à tout le système montagneux qui leur paraissait avoir partout le même caractère. C'est la seule convenable, en effet, que l'on puisse aujourd'hui conserver, et nous

nous déclarons pour elle ; par là nous désignons d'un nom unique et consacré par l'histoire, comme par la géographie, tout un ensemble de montagnes, dont la configuration et le rôle nous sont parfaitement connus.

Hydrographie du Pamir.

Il faut renoncer à l'espoir de trouver, au milieu de ces masses montagneuses, quelque chose qui ressemble à une ligne de partage des eaux. Le système hydrographique des contrées intérieures de l'Asie a toujours dérouté les géographes. Les recherches des Russes à partir de Khokand et de Samarcande, comme celles des Pandits du major Montgomerie ou des explorateurs anglais dans la région de l'Oxus supérieur, semblent prouver que les hautes contrées du Pamir et de l'Alai ont le même caractère que les Tian-Chan et l'Hindou-Koush. Il existe là de hauts sommets qui ne déterminent en rien la direction des fleuves, tandis qu'une élévation imperceptible de terrain suffit souvent, pour rejeter deux cours d'eau dans deux directions opposées.

« Je peux citer, dit M. Shaw, un exemple assez curieux. Un Cachmirien avait été fait prisonnier dans une de ces vallées sauvages qui avoisinent le lieu où devait être assassiné plus tard l'infortuné M. Hayward. D'après la coutume du pays, il avait été vendu comme esclave ; et, nu-pieds, privé de vêtements, attaché à la queue du cheval de son maître, qui le traîna ainsi jusque dans l'intérieur de l'Asie. Dans de semblables circonstances, il eût vraisemblablement grossi, sur mes demandes, les difficultés et les dangers de la route qu'il dut parcourir ; et cependant, quand je l'interrogeai pour savoir si dans ce dur et long voyage il avait franchi un passage montagneux qui séparât deux fleuves, il me dit se souvenir d'un endroit où les eaux, sans cause apparente, coulaient en deux sens opposés. »

« On pourrait apporter bien d'autres preuves encore qu'ici il n'existe aucune ligne de partage précise; et, si l'on prend tout le pays qui, des Himalayas, s'étend jusqu'au territoire de Khokand, au milieu de ces montagnes qui forment la partie orientale du plateau, nulle part on ne peut trouver la limite de bassins hydrographiques proprement dits. Une montagne de 28 000 pieds de haut ne sépare souvent que deux ruisseaux, tandis qu'ailleurs une zone étroite de sable sépare les grands bassins du centre et du sud de l'Asie (1). » Dans d'autres lettres adressées à sir Roderik Murchison (2), M. Shaw raconte l'étonnement qui le saisit, quand à travers une plaine ouverte il voyait quelques cours d'eau aller se perdre dans les bassins de l'Oxus ou du Lob-Nor, auprès d'autres qui se jetaient dans l'Indus; tandis que de puissantes masses montagneuses, couronnées de glaciers et de neiges éternelles, et qui semblaient fermer tout accès vers les contrées méridionales, étaient brisées ou rompues de toutes parts, pour laisser passer des torrents impétueux qui, prenant naissance sur quelque plateau du nord, allaient se jeter dans quelque grande rivière du midi. — Fedtchenko ne dira pas autre chose du système hydrographique, particulier aux Tian-Chan : « Il faut renoncer dès maintenant à se guider sur les rivières dans l'orographie de l'Asie centrale et d'un pays quel qu'il soit. J'ai vu tant de lits de rivières au travers des plateaux, qu'il ne m'est resté aucun doute sur ce point. L'intelligence des cours d'eau pour l'intelligence du relief est tout à fait secondaire. M'étant assuré que telle était la structure des montagnes, partout où j'étais allé moi-même, j'ai jugé qu'il en était de même pour les endroits sur lesquels je n'ai eu que des renseignements verbaux (3). » Tous les grands géographes, aujourd'hui, par-

(1) *Proceedings*, 1872.

(2) *Proceedings*, 1872. Shaw's Letters to Sir Roderik Murchison.

(3) *Khokand*. Traduit par St. Guyard dans le *Bulletin de la Société de géog. de Paris*, juin 1874.

tagent cette opinion, et l'appliquent avec raison, non-seulement à l'Asie, mais à tous les continents du globe (1).

C'est à M. Shaw que revient le mérite d'avoir le premier fait accepter cette vérité géographique, qui le conduisit à réfuter une des erreurs les plus préjudiciables à la connaissance exacte des régions centrales de l'Asie : l'existence du *Karakorum*, comme chaîne de montagne. — Il n'y a pas de chaîne du *Karakorum*, pas plus qu'il n'y a de chaîne du *Bolor* (2).

Bassin du Tarim.

De l'intérieur du massif oriental du Pamir s'échappent un nombre infini de torrents impétueux, qui se dirigent généralement à l'est, se creusent d'étroites et longues vallées appelées *Tagaos*, et vont se jeter dans le *Kashgar-River*, le *Yaman-Yar*, et le *Tashkurgan-River*. Ces trois rivières, descendues des Tsoung-Ling, contribuent à former, avec le *Yarkand-River*, venu du plateau tibétain, le grand fleuve du Tarim.

Le *Kashgar-River* prend ses sources dans les monts Transalpiens, aux cols de *Taimurum* et de *Terek* ; il suit la direction E. S. E., se divise en un grand nombre de bras qui encerrent la ville de Kashgar, réunit de nouveau ces eaux pour se porter du côté du N. E., côtoie les pentes méridionales des Tian-Chan et va se jeter dans le Lob-nor. Le *Yaman-Yar* sort du petit Karakul, comme l'a constaté le capitaine Biddulph de la mission Forsyth, se creuse par la violence de son cours un lit étroit dans la masse du Tagharma, à 22 000 pieds d'altitude, s'échappe par le col de Gez ; et prenant par le nord-est, vient se perdre dans les sables entre Kashgar et Yangi-Hissar. — Le *Tashkurgan-River* descend du Pushti-Khur (25 500 pieds), reçoit un grand nombre d'affluents

(1) Voir un article du Dr Petermann dans le n° 5 du *Mittheilungen*, 1872.

(2) *Geographical Magazine*, mai 1874.

descendus du Pamir, et forme la plus grande partie du fertile et peuplé district de Sarikol. Il va rejoindre le Yarkand-River qui arrose la partie méridionale de la Kashgarie.

Entre le *Yaman-Yar* et le *Tashkurgan-River* se place un des cours d'eaux les plus intéressants de l'Asie centrale. C'est la rivière de *Yangi-Hissar*, qui descend des dernières pentes du Tagharma (à 12 850 pieds d'altitude), et vient se diviser à l'entrée de la haute plaine en une multitude de canaux qu'ont dérivés les habitants pour la culture de leurs champs. C'est l'exemple le plus curieux de ce système d'irrigation que pratiquent tous les indigènes de l'Asie centrale. Privés de pluies, les colons trouvent dans l'abondance plus ou moins considérable des ruisseaux ou des torrents qui descendent des montagnes voisines les ressources indispensables à la fertilité de leurs domaines. — Ce système d'irrigation a pris depuis un demi-siècle un immense développement ; — c'est probablement, dit le capitaine Trotter (1), une des causes qui expliquent les changements survenus dans l'hydrographie du centre de l'Asie, et l'impossibilité, où sont les géographes, de retrouver le cours des anciennes rivières, ou de se rendre parfaitement compte du cours de celles que l'on découvre aujourd'hui.

Bassin de l'Oxus.

Quant au plateau proprement dit du Pamir, il appartient tout entier au bassin supérieur de l'Oxus, dont il grossit les eaux par le grand nombre d'affluents et de rivières torrentielles qu'il lui envoie. — Comme la plupart de tous les fleuves orientaux, l'ancien *Oxus* porte aujourd'hui trois noms différents, que les indigènes appliquent chacun à une partie différente de son cours.

De sa source au Kolab, c'est le *Pandja*, ou réunion des cinq rivières. Du Kolab aux frontières orientales du Khiva,

(1) *Proceedings*, 1874.

c'est l'*Amou-Daria*. Du Khiva au lac d'Aral, c'est le *Djihun* ou *Jaihun*, dénomination arabe que lui conservent encore les Khiviens du désert.

Le *Pandja* tire son nom du *Darah-Sarhad*, du *Suchan*, du *Murghabi* et du *Vanjab* qui comme lui descendent tous du plateau. Le *Pandja* est donc le fleuve propre du *Pamir*. — De sa source aux frontières sud-ouest du Wakhan, il a une pente excessivement rapide ; Iskashim n'est qu'à 8700 pieds, c'est-à-dire à 5200 au-dessus du Sar-i-Kul. A Iskashim, il tourne brusquement au nord-nord-ouest, jusqu'au confluent de Murghabi, et formant un arc de cercle, vient délimiter le district de Kolab jusqu'à son confluent avec le Kokcha. D'Iskashim à ce point il subit encore l'impulsion de sa descente précipitée du Pamir ; mais devenu l'*Amou-Daria*, il coule paresseusement dans la direction du désert, à l'ouest-nord-ouest ; Kunduz en effet n'a qu'une altitude de 500 pieds.

Le cours du *Pandja* est aujourd'hui complètement connu, sauf sur un espace de 1 mille 1/2 à 2 milles, un peu au-dessous du Murghabi, entre les villes de Pishi et de Yulgulam, points extrêmes où purent arriver le Moonshee du capitaine Trotter par le midi ; — le Havildar par le nord (1873).

Le *Pandja* a deux sources principales : le *Darah Sar-ikol*, qui s'écoule du lac Sarikul, ou Victoria, découvert par le lieutenant Wood, — à 13 900 pieds d'altitude ; le *Darah-Sarhad*, qui descend d'une hauteur de 13 100 pieds, un peu à l'ouest du Pamir-Kul ou *Oi-Kul*, d'où l'avait fait sortir le Mirza du major Montgomerie. — Le capitaine Trotter, de la mission Forsyth (1873), a fixé définitivement la géographie de ces régions, comme son Moonshee l'a fait pour celle des contrées limitrophes du Wakhan, du Chihgnan et du Badakchan.

Le *Sar-ikol* et le *Sarhad* se creusent un lit étroit dans deux longues vallées, pour s'unir un peu au-dessous du bourg d'Hissar ; et de là, le *Pandja* proprement dit parcourt la vallée

assez peuplée du Wakhan qu'il a formée. — Wood, Moham-med-Amin et le Mirza, nous l'avons vu, ont successivement reconnu et décrit ce parcours.

Parmi les affluents du *Pandja*, deux ont été l'objet des explorations anglaises pendant la mission Forsyth ; et les connaissances précises que nous possédons aujourd'hui sur eux constituent une des plus intéressantes découvertes, faites dans ces derniers temps au centre de l'Asie. — Le premier est le *Suchan*, formé de la réunion du *Shak-Darah* et du *Gund-Darah*, et qui fertilise la plantureuse vallée du Chihgnan, habitée par une nombreuse population. — Le Suchan doit désormais remplacer sur nos cartes le *Shak-Darah*, que les géographes, sur l'autorité du colonel Yule, traçaient beaucoup plus au sud, dans le voisinage du Wakhan. — Tout fait supposer que c'était là l'ancienne *Vallis Comedarum*, qui conduisait naturellement de la Bactriane dans le pays des Saces, comme aujourd'hui le Chihgnan conduit du Badakchan dans l'intérieur du Pamir.

Le second est le *Murghábi*, le plus important des affluents de l'Oxus, et que depuis deux ans les Anglais sont tentés de prendre pour le cours supérieur de l'Oxus lui-même. Le rôle de cette rivière dans la configuration générale du Pamir est des plus grands ; il mérite toute l'attention du géographe, sinon de l'homme d'État, comme le voudrait sir Henri Rawlinson.

Le Murghábi, lui aussi, porte trois noms différents, eu égard à l'étendue de son cours : à sa source c'est l'*Ak-su* ; — à 25 milles plus bas, le *Murghábi* ; et près de son confluent le *Bartang*.

L'*Ak-su* sort du petit lac *Oi-Kul*, le Painir-Khul du Mirza, qu'explora de nouveau la mission Forsyth. Il prend d'abord la direction est, ce qui fit croire pendant longtemps qu'il allait se jeter dans la rivière de Tashkurgan ; puis, formant un grand arc de cercle, il traverse de l'est à l'ouest le Pamir, au centre duquel il creuse une vallée étroite, escarpée et sau-

vage, et vient se jeter dans le Pandja, un peu au-dessus de Kila-Wamar, non loin de la ville de Bartang qui lui a probablement donné son nom. Il forme et arrose dans ces parages le district du Roshan. Il partage, on le voit, le plateau en deux parties à peu près égales, et reçoit sur son parcours un grand nombre d'affluents secondaires, qui creusent de profondes ravines à travers le steppe. La couleur de son eau est particulière. « Le Murghâbi est rougeâtre, épais et boueux; l'Oxus, au contraire, est clair et limpide. » Nous retrouvons là un terrain identique à celui que nous avons déjà signalé au nord, dans le Dasht-i-Alai, où le *Kizil-su* et le *Kizil-art* nous rappellent également la teinte rougeâtre du sol.

« Mais, dit le capitaine Trotter, le débit du Murghâbi est beaucoup plus considérable que celui du Pandja; et si le Pandja, jusqu'à nos jours, a été considéré comme la branche principale de l'Oxus, ne devrait-il pas désormais céder le pas (1) au Murghâbi qui, sans contredit, est le plus long comme le plus large de tous les affluents de ce fleuve? »

Sir Henri Rawlinson n'y verrait aucune difficulté; et déjà toutes les cartes anglaises de l'Asie centrale portent jusqu'aux rives du Murghabi les limites de l'Afghanistan, que le traité de 1873 avait fixées au cours du Pandja proprement dit (2).

Quant au *Vanjab*, il n'a été reconnu que dans la partie inférieure de son cours par le Havildar; et si tout porte à croire qu'il descend du N.-E., la vallée du *Darwaz*, qu'il a primitivement formée et qu'il arrose, est encore aujourd'hui une des contrées les moins connues de l'Asie.

Le Surkhab.

A l'hydrographie particulière du Pamir se rattache le cours d'une importante rivière qui prend sa source sur le

(1) *Should give the palm* (*Proceedings*, 1874).

(2) Sir Henri Rawlinson voudrait même, mais à tort, que le territoire du Wakhan s'étendit au nord jusqu'au fleuve. — (*Proceedings*, 1874.)

plateau lui-même, forme un instant sa frontière au N.-O. et vient creuser, entre le Darwaz, le Kolab et l'Hissar, une grande et populeuse vallée, celle du Karategin : c'est le *Surkhab*. Le Surkhab n'a été bien connu qu'à la suite des dernières explorations du Havildar et de M. Mayef qui ont complété les données fournies par M. Fedtchenko; et la reconnaissance à peu près complète de ce grand affluent de l'Oxus, a été un des plus brillants résultats des expéditions anglaise et russe au cœur de l'Asie centrale (1).

Jusqu'à nos jours, les géographes s'étaient fait une très-fausse idée du cours du Surkhab, le plus long des tributaires de l'Oxus après le Murghâbi. Macartney, dans la carte qu'il dressa pour l'exploration d'Elphinstone en 1808, faisait descendre cette rivière du centre du Pamir, et se jeter, après un cours de 180 milles environ, dans l'Amou-Daria, à 30 milles au-dessus du confluent du Kokcha : la principale contrée qu'elle arrosait était le Kolab ou Kulab. — Depuis, ces idées n'avaient pas été modifiées; et la carte du colonel Yule, publiée en 1872, reproduisait exactement les données de la carte de Macartney.

C'était là une grave erreur : la rivière qui passe à Kolab et qui vient se jeter dans l'Oxus, en amont du Kokcha, n'était pas le Surkhab, mais un cours d'eau de peu d'importance qui prend sa source à 60 milles au nord de cette ville. C'est le Kolab-river, appelé aussi l'*Ak-su* dans la partie supérieure de son cours. Néanmoins il voit déboucher dans sa large vallée de nombreuses vallées transversales qui, de l'Hissar et du Karategin, conduisent dans le bassin du Pandja proprement dit. C'est là une route naturelle toute tracée, qui peut mettre en communication le Badakchan avec les confins orientaux du Zarafschan.

(1) Cependant le docteur Petermann, dans la dernière édition de l'*Atlas Stieler*, s'en tient encore, pour le Surkhab, aux données de Kiepert et du colonel Yule. — (Voir plus loin la note concernant la carte de l'Asie centrale, jointe à ce travail.)

Ce qui pouvait avoir trompé les géographes sur la source véritable du Kolab, et leur faire prendre ce cours d'eau pour le Surkhab lui-même, c'est qu'aux environs mêmes du massif, d'où il descend, s'échappe dans la direction du nord, puis du S.-O., un torrent assez large qui va se jeter dans le Surkhab, après avoir arrosé le district de Wakhia. Fedtchenko, déjà, avait soupçonné une partie de la vérité, lors de son exploration dans l'Alai. « Le principal affluent de la rive gauche du fleuve est le Khullyas, dont je ne saurais fixer la situation précise. Muzafar Shah, ex-prince du Karategin, me dit que ce cours d'eau se jetait dans l'Oxus, près de Yustynyokhak ; mais le gouverneur de Samarcande, V. R. Siéreff, m'apprit que le Khullyas coulait à travers le Darwaz ; et comme la province de Wakhia, qui se trouve immédiatement au sud du Karategin, est sujette du Darwaz, j'imagine que cette rivière traverse la vallée de Wakhia. Quelle est au juste l'exacte vérité ? C'est une question qu'il faudra élucider quand on explorera ces régions si complètement mystérieuses aujourd'hui (1). »

Fedtchenko avait deviné la vérité : le Khullyas est bien la rivière du Wakhia qui vient se jeter dans le Surkhab, et semble faire le pendant du Kolab-river, affluent du Pandja (2). — Déjà il avait trouvé les sources du Surkhab lui-même, qui sort du Dasht-i-Alai, dans le voisinage des monts du Khokand méridional. — « Il est formé, dit-il, par la réunion de quelques rivières qui descendent de l'Alai, et parmi lesquelles on peut citer le Muk-su, le Zank-su, le Yarkuschet le Gorif. — Il sort probablement de l'Alai par le défilé du Kizil-art qui conduit au *Kara-Kul*. » Fedtchenko se trompait sur la véritable direction de ce cours d'eau qui s'échappe du côté de Gharma, à plusieurs milles à l'ouest du Kizil-art, pour traverser le Karategin et l'Hissar, et venir se jeter dans

(1) *Geographical Magazine*, mai 1874.

(2) Voir la carte jointe à ce travail.

l'Amou-Daria, à 60 milles au-dessous de l'embouchure du Kokcha, et un peu avant celle de l'Akhsaraï, ou Surkhab du Kunduz. — C'est à *Norak*, par 38° 19' lat. nord, que la mission Mayef aborda le Surkhab, qui coule en cet endroit profondément encaissé et avec un bruit épouvantable. Il est franchi sur un pont de pierre, dit *Pul-i-Sangin*, dont tous les voyageurs et les géographes du moyen âge ont parlé. C'était la première fois que des Européens reconnaissaient le véritable emplacement de cette localité. — Quant au Havildar, il ne le rencontra, dans son trajet de Kolab à Khulm, qu'à la latitude nord de 37° 35', par 68° 32' de longitude est (Greenwich), à Yar-Kuzlak.

Quel est le véritable nom de cette rivière? Elle en a trois comme l'Oxus et le Murghâbi : dans le Dasht-i-Alai, c'est le *Kizil-Su*; ainsi la nomment les Kirghizes, dit Fedtchenko; — plus bas c'est le *Surkhab*; — au midi c'est le *Wakhsh*. Le Wakhsh n'est que le Whagish du colonel Walker : ce qui permet de fixer son confluent un peu au-dessous de Kingham-Tapa ou Tipa, dont la position doit être rejetée à 50 milles à l'ouest du lieu où l'avait indiquée la carte du colonel Yule.

Le Surkhab joue un grand rôle dans cette partie de l'Asie centrale pour les communications qu'il peut assurer entre le nord et le midi, l'Alai et le Zarafschan d'une part, de l'autre l'Hissar et le Kunduz. Des deux côtés de son cours supérieur, à partir de Dombaz jusqu'à Gharm, il y a des routes passables pour les chevaux. Néanmoins on rencontre d'assez grands obstacles, aux endroits surtout où les indigènes doivent franchir ce que les voyageurs appellent des *Kirja* ou faux pas; car la route s'y rétrécit au point de ne laisser qu'un espace des plus resserrés entre le torrent et les flancs abrupts du rocher qui le surplombe (1).

(1) *Geographical Magazine*, 1874.

Les lacs du Pamir.

Les lacs tiennent une grande place dans l'hydrographie du plateau du Pamir. — Comme toutes les hautes masses montagneuses, celui-ci renferme un nombre considérable de ces nappes d'eau plus ou moins étendues, dont quelques-unes ont été l'objet de savantes discussions et d'explorations minutieuses.

Les deux qu'il importait le plus de connaître étaient le *Sar-i-Kul* et le *Pamir-Kul* ou *Oï-Kul*, que l'on avait pris pendant longtemps pour les deux sources du Pandja. — Aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir sur ce sujet; en outre nous avons appris que ces lacs, dont le plus grand (*Sar-i-Kul*) a 13 milles 1/2 de long sur 2 de large, vont diminuant peu à peu de volume, et finiront peut-être par disparaître complètement : la nature fangeuse et saline de leurs rives, sur une largeur assez considérable, montre qu'ils avaient autrefois une bien plus grande étendue. — Autrefois aussi devaient y vivre des sauriens, comme on en rencontre encore sur les bords de la Caspienne et du lac Balkach; c'est ce qui avait donné lieu à la fable du *Dragon* des traditions chinoises. Tous les pèlerins bouddhistes, en effet, et après eux tous les annalistes du Céleste Empire parlent de cet animal redoutable qui épouvantait les voyageurs.

Après le *Sar-i-Kul* et l'*Oï-Kul* s'imposait surtout aux recherches des explorateurs la question du *Karakul*, sur laquelle on ne posséda jusqu'en 1873 que des notions très-vagues. — Abdul-Medjid avait visité un lac *Karakul*, situé près de la route du Khokand; il lui donnait une largeur de quatre journées de marche. — Hayward, étant à Kashgar, avait appris d'un chef kirghiz que le *Karakul* était le plus grand des lacs du Pamir; qu'il donne naissance à une rivière importante dont les eaux s'écoulent du côté de l'occident. — Par contre, les annales chinoises et les traditions recueillies

en Kashgarie parlaient d'un Karakul situé en pleins monts Tsoung-Ling, et duquel sortait une rivière appelée l'Yaman-puar (1). La carte de l'Asie centrale dressée par Kiepert, en 1862, pour le grand ouvrage de C. Ritter, représente le Karakul et l'Yaman-puar qui s'en échappe, mais ne fait pas mention du Karakul d'Abdul-Medjid. — Un voyage accompli au cœur du Pamir pouvait seul amener à la solution de ce difficile problème; et ce fut le capitaine Biddulph qui, nous le savons, fixa nos idées sur cette question.

Il y a en effet deux Karakul (2) : le grand et le petit. — Le grand Karakul est celui d'Abdul-Medjid et du Kirghiz de Hayward. C'est le plus étendu des lacs du Pamir : il est situé sur la route du Khokand méridional, et il s'écoule dans la direction du sud-ouest par un cours d'eau qui va grossir le Murghâbi. — Le petit Karakul est le Karakul des annales chinoises. — Il n'appartient pas au bassin de l'Oxus : mais placé au milieu de ces masses enchevêtrées que domine le pic de Tagharma, il s'épanche par le Yaman-yar, ou rivière d'Yapuar, qui se perd dans les sables de la Kashgarie.

A part la curiosité du savant et du géographe, pleinement satisfaite, il est vrai, on ne voit pas trop quelle conséquence peut avoir la découverte de ces deux lacs, dont l'existence a été si longtemps controversé. Il en est de même des autres, du Touz-Kul, du Riang-Kul, de l'Ischir-Kul, que nous ne citons que pour mémoire, et sur lesquels nous ne nous arrêtons pas. Leur importance doit être tout à fait secondaire; car ce ne sont que des masses d'eaux enfermées le plus souvent entre deux sommets élevés, et qui s'écoulent par des torrents impétueux, comme quelques-uns des lacs de la Suisse et de la haute Autriche.

(1) Le capitaine Valikhanoff, dans la relation de son voyage à Kashgar, place aussi un petit lac Karakul au sein des montagnes qui se trouvaient à l'ouest de Kashgar. (*The Russians in Asia.*)

(2) Kara-kul, ou lac noir.

Divisions générales du Pamir.

Ainsi représenté et décrit dans sa configuration générale, le Pamir peut se diviser en trois parties principales: 1° le *Pamir méridional*, des crêtes de l'Hindou-Koush et du Muz-Tagh aux rives du Murghâbi; 2° le *Pamir septentrional*, des rives du Murghâbi au soulèvement transalaïen; — 3° le plateau secondaire du *Dasht-i-alai*, qui descend sur la vallée de Ferghanna.

Cette division nous paraît beaucoup plus naturelle et plus acceptable que celle adoptée par le colonel Yule, dans son essai sur la géographie de l'Oxus supérieur, et reproduite par le colonel Walker dans sa dernière carte du Turkestan. En effet les dominations multiples de *petit et grand Pamir*, de *Pamir Alichur*, *Pamir Sares*, *Pamir Khargosi*, *Pamir Riang-Kul*, etc., ne peuvent que jeter le trouble et la confusion dans l'esprit, sans préciser aucune région spéciale. — Le plateau du Pamir n'est qu'un vaste steppe légèrement accidenté, sauf dans le voisinage des monts Tsoung-Ling où se trouvent confondus les sommets les plus élevés et les précipices les plus profonds; — et, à l'exception de rares pâturages que viennent paître en été les troupeaux de quelques tribus kirghizes, il ne présente partout que l'image de la plus triste désolation.

Géographie politique sommaire.

Mais sur les flancs de cette énorme masse de rochers sont creusées de fertiles et souvent d'assez larges vallées, qui permettent à la vie, à l'activité humaine, en un mot à la civilisation de se faire place au sein de ces régions, en apparence si complètement déshéritées. — Ces vallées deviennent en outre les voies naturelles qui pénètrent dans l'intérieur du plateau, aident à le franchir, pour relier entre elles les contrées extrêmes; sans parler des débouchés nombreux que présentent les cols

et les passes de l'Hindou-Koush (1), nous avons à signaler, à l'est du Pamir, l'important district de *Sarikol*; — et sur ses pentes occidentales, les provinces du *Wakhan*, — du *Chih-gnan*, — du *Roshan* et du *Darwaz*, qu'ont formées dans les âges primitifs, et que fécondent aujourd'hui les cours du *Tashkurgan-River*, du *Pandja* proprement dit, du *Suchan*, du *Murghábi* et du *Vanjab*. — Hiouen-Thsang déjà avait fait ressortir le caractère et l'importance de tous ces petits royaumes, qui, séparés les uns des autres par des frontières naturelles, se réduisaient aux limites mêmes de leurs vallées; mais qui tous venaient déboucher sur le cours du grand fleuve Pot-Sou. — « Semblable à un puissant souverain qui s'avance majestueusement au sein de ses États, recevant les hommages et les présents des nombreux petits princes dont il assure la sécurité et l'indépendance, — le Pot-Sou s'écoule majestueusement, lui aussi, du milieu des Tsoung-Ling, recevant à chaque pas le tribut des innombrables rivières qui viennent augmenter son cours, et les hommages des peuples qui saluent en lui le fleuve nourricier du Touho-lo. »

Le *Sarikol* occupe sur les flancs orientaux du Pamir une des positions les plus intéressantes de l'Asie centrale. « Cependant sur aucune carte ne figurait, à une époque assez rapprochée de nous (1868), ce petit État. Au rebours du pays des six villes ou *Alti-Shahr*, le *Sarikol* est une agglomération de vallées fertiles bien arrosées, servant à la pâture et à la culture des céréales. Les nombreuses rivières, qui créent la fertilité et la richesse agricole de ce pays, finissent par affluer au fleuve de *Yarkand* qui, lui-même, va finir dans les sables. Le *Sarikol* est donc aujourd'hui d'une haute importance; et je soupçonne fort que l'ancienne *Serica*, connue des anciens pour ses produits renommés, était située entre les Himalayas

(1) Voir à ce sujet les deux relations du Havildar, la première en 1870 : *A Journey from Chitral to Fayzabad (Journal de la Société de Lond., 1872)*; la seconde en 1874 (*Proceedings, 1874*).

et le Karakorum, et non au delà du désert de Gobi (1). » Sans partager cette dernière opinion, émise par M. Guill. Lejean, on peut croire que les anciens avaient compris toute l'importance de ce passage qui met aujourd'hui en communication directe le Badakchan et le bassin de l'Oxus avec l'extrême Orient, par la vallée du Wakhan et le Darah-Sarhad. A mesure que les relations commerciales se multiplieront entre la Tartarie, d'une part, — de l'autre l'Hindoustan et l'Afghanistan, Tash-Kurgan, capitale du Sarikol, deviendra un entrepôt considérable et un lieu de transit très-fréquenté. Tout fait supposer que la *Statio mercatorum* de Maës Titianus et de Ptolémée était située dans les environs.

Le Sarikol dépend de la Kashgarie, que l'ameer Mohammed-Yacoub a organisée en État indépendant, et gouverne aujourd'hui avec une remarquable intelligence. Des routes relativement faciles le mettent en communication suivie avec *Yarkand*, *Yangi-Hissar* et *Kashgar* qui, à une altitude moyenne de 3500 à 4000 pieds, occupent, sur les pentes des Tsoung-Ling, les principaux débouchés de la haute plaine du Tarim.

Le *Wakhan*, capitale *Kila-Panja*, est une vallée assez pauvre dont Wood, Mohammed-Amin et le Mirza nous ont fait une triste description : quelques céréales à peine, de maigres pâturages, une population restreinte : 1000 habitants, dit l'officier anglais. Les villes, sauf Iskashim qui, placée dans une heureuse situation, est appelée à jouer un rôle commercial et politique important, ne sont que de simples bourgades mal construites. Sarhad-Wakhan, à laquelle aboutit la route de l'Hindoustan par les cols Baroghil et Darcot, pour de là se continuer sur la Tartarie, commence cependant à prendre un certain développement.

Le *Chihgnan* nous a été révélé, pour ainsi dire, par le moonshee du capitaine Trotter, Abdul-Luthan. C'est de beau-

(1) Guill. Lejean, *Le Pendjab et le Cachmir*, ch. XVIII.

coup, la plus étendue et la plus fertile des provinces du Pamir. Sur sa vallée principale débouchent des vallées secondaires nombreuses, pourvues de pâturages abondants et habitées par une population industrielle. Celle-ci s'élève à 20 000 âmes, croit-on. *Bar-Panja*, la capitale, située à proximité du Badakchan et au commencement de la route du Pamir, sera bientôt un des principaux centres de la région du haut Oxus.

Le *Roshan* et le *Darwaz* n'occupent que des vallées arides, aux hords escarpés, et généralement dépourvues de toutes ressources. Leurs communications avec les provinces voisines, le Pamir du nord surtout, sont très-difficiles. Les chemins, pendant la plus grande partie de l'année, sont complètement impraticables; et Fedtchenko nous apprend que le seul moyen de communiquer entre les deux districts est l'emploi des *corbeilles*, dans lesquelles doivent se mettre les voyageurs pour descendre ou monter le long des parois abruptes des rochers (1).

Le Wakhan, le Chihgnan et le Roshan sont nominalement soumis à l'émir du Caboulistan. Le Darwaz fut conquis en 1870, ainsi que le Karategin, par les troupes du khan de Khokand. Aujourd'hui que le Khokand vient d'être complètement absorbé par la Russie, il est probable que ces deux districts seront compris dans le gouvernement du Turkestan.

En résumé, la Russie, la Kashgarie et l'Afghanistan se partagent donc aujourd'hui le plateau proprement dit du Pamir. La *Russie* s'est avancée jusqu'au *Murghábi* et au lac *Karakul*; — la *Kashgarie* jusqu'au *Kizil-art*, au *Karakul* et au *Murghábi* supérieur; — l'*Afghanistan* jusqu'au *Murghábi*, du lac Oïkul à Bartang.

(1) *Le Khokand*. Traduction de M. St. Guyard. *Bulletin de la Société de géog. de Paris*, juin 1874.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DU PAMIR DANS LE BASSIN DE L'OXUS

Délimitation de ce territoire. — Sa configuration générale : 1° sur la rive gauche de l'Oxus : le Badakchan et le bassin du Kokcha ; 2° sur la rive droite : — Système montagneux du Kuh-i-tan. — Cours d'eaux qui en descendent. — Le Zarafschan et le Shehr-i-Sabz. — L'Hissar, le Karategin et le Kolab.

Position et limites.

Le plateau du Pamir se développe à l'ouest, sur les deux rives du Pandja et de l'Amou-Daria, jusque dans le voisinage du grand désert de Khiva. Il renferme ainsi l'ancien territoire du Tokharistan qui, au témoignage de Hiouen-Thsang, ne comprenait pas moins de 24 vallées, et que le cours de l'Oxus partage en deux parties à peu près égales : au midi, le Turkestan afghan qui appartient au Caboul ; — au nord, le khanat de Boukhara avec ses dépendances.

La situation de ce territoire étendu se détermine par les 64°-68° 55' de long. est de Paris ; — et les 34° 20' — 38° 40' de lat. nord. Abstraction faite des changements que la politique ou la guerre apporta dans la constitution de cette région, il n'est pas de pays que la nature ait, pour ainsi dire, plus nettement délimité ni plus favorablement disposé, en vue de jouer un grand rôle commercial ; — et M. F. von Hellwald se trompe quand il prétend qu'il est impossible d'assigner, au nord comme au midi, une frontière naturelle aux petites prin-

cipautés dont le khan de Boukhara et l'émir de Caboul revendiquent la domination (1).

Au nord, cette région s'appuie sur les montagnes limitrophes de la vallée de Shehr-i-Sabz et du Zarafshan, appelées le Kuh-i-tan par Fedtchenko, et que le colonel Yule distingue en monts de l'Aksaï et Kara-Tau; — au sud, sur la crête de l'Hindou-Koush et du Koh-i-Baba qui se soudent ensemble, aux environs de Bamian, en un nœud orographique de premier ordre, d'où s'écoulent les rivières de Caboul, de l'Hilmend, de l'Aksaraï et de Hérat; — à l'est, sur les pentes escarpées du plateau du Pamir; — à l'ouest, elle s'ouvre sur la dépression aralo-caspienne et sur la large plaine tartaro-moscovite.

Si, partant du Kuh-i-tan, de l'Hindou-Koush et du Koh-i-baba, nous nous dirigeons du nord et du midi vers la partie centrale, nous descendons par gradins successifs, quelquefois abrupts et difficiles, quelquefois assez larges, d'une hauteur moyenne de 12 500 à 14 000 pieds, sur une large vallée, qui n'a guère que 500 à 450 pieds d'altitude. — Le Kuh-i-tan a été fixé par Fedtchenko et les missions de M. Mayef à 12 500 ou 13 500 pieds; — l'Hindou-Koush à 14 000; et le Koh-i-baba à 14 000 ou 14 500.

Au sud du Kuh-i-tan, le territoire de l'Hissar se développe par grands massifs montagneux, qui décroissent en hauteur jusque sur les bords de l'Oxus, et qui se rattachent à l'est aux plateaux secondaires du Karategin et du Kolab. — Au nord de l'Hindou-Koush et du Koh-i-baba, le Badakchan, le Kunduz et le district de Balkh présentent absolument les mêmes caractères topographiques; ces provinces sont constituées par les derniers contre-forts de ces deux crêtes qui viennent mourir non loin de Rustak, de Kunduz et de Balkh. Ainsi nous avons par le 37° de latitude nord, comme un fond de cuvette, relativement étroit, mais allant de l'ouest à l'est, et des deux côtés duquel s'élèvent, au nord et au midi, des bords

(1) *Central Asien*, chap. VIII.

accidentés, qui se rattachent à une distance presque égale, ($35^{\circ} 1/2$, $38^{\circ} 40$ latitude nord), aux crêtes mêmes des deux soulèvements.



FIG. 4.

Le cours de l'Amou-Daria trace donc de l'ouest à l'est la seule et grande voie de commerce naturelle, qui de la dépression aralo-caspienne nous conduit au plateau du Pamir, au sein duquel nous pénétrons par les quatre longs couloirs que nous connaissons : le Darwaz, le Roshan, le Chihgnan et le Wakhan.



FIG. 5.

Le Badakhchan.

Sur la rive gauche du Pandja, nous avons surtout à signaler la province de Badakhchan dont la position, l'étendue et la richesse font une des régions les plus intéressantes à étudier de l'Asie centrale. Nous sommes aux pieds du Pamir ; c'est par là que passèrent tous les voyageurs qui, au moyen âge et aux temps modernes, se dirigeaient sur le Cathay et la Tartarie orientale ; c'est le pays que tous ont décrit avec détail, de préférence aux États de Balkh, de Kulm et de Kunduz, qui forment du reste avec lui un contraste assez frappant, par l'aridité relative de leurs vallées, la pauvreté de leurs popu-

lations et le peu d'intérêt qui s'attache à leurs traditions. A l'exception de Balkh, en effet, dont l'antique renommée est depuis longtemps effacée par celle de Samarcande, nous ne trouvons nulle part, avant d'arriver au Badakchan, rien qui fixe le regard ou arrête l'attention de l'explorateur.

Hiouen-Thsang et Marco-Polo, aux ^{vii}^e et au ^{xiii}^e siècles, Burnes et Wood au ^{xix}^e, nous ont fourni sur lui d'intéressants renseignements; mais c'est surtout un pandit du major Montgomerie, Meer Moonshee Munphul, qui nous donne le tableau d'ensemble le plus complet, dans la relation du voyage qu'il fit de 1867 à 1868 (1).

Le *Badakchan* est borné au nord par le Kolab et le Darwaz, au sud par la crête de l'Hindou-Koush, à l'est par le steppe du Pamir et une partie de la contrée de Chitral; à l'ouest par le Kunduz. — Sa largeur du nord au sud, de Yang-Kila à l'Hindou-Koush, peut être de 150 milles, ou de 15 journées de marche; — sa largeur de l'est à l'ouest, du Wakhan à Talikan de 200 milles, ou de 20 journées de marche.

C'est une contrée essentiellement montagneuse, creusée de vallées profondes, presque toutes dirigées du nord au sud, et qui aboutissent à une assez large plaine le long du Pandja. — Son climat, comme salubrité, ne le cède à celui d'aucun autre pays de l'Asie; rappelons-nous que, grâce à lui, Marco-Polo, tombé malade en arrivant de Taïcan, recouvra rapidement la santé. — Sa fertilité est très-grande en fruits, en bétail, et en différentes productions; et c'est en même temps un des champs d'exploration des plus curieux, offert aux géologues et aux naturalistes. — Le printemps est la saison des pluies, l'été est sec et chaud; — l'automne sec également, sauf à l'équinoxe; l'hiver est brumeux et neigeux. Cependant la neige n'excède jamais un pied; et si on la trouve en plus grande abondance à l'est, elle n'obstrue jamais les

(1) *Papers connected with the Upper Oxus regions (Journal de la Société de géog. de Londres, 1870).*

routes. Quant aux voies de Chitral et des Indes, elles deviennent dans cette dernière saison impraticables aux voyageurs et aux bêtes de somme, du mois de décembre au mois de mars.

La rivière principale est le *Kokcha*, qui prend sa source au midi, sur les pentes de l'Hindou-Koush, au delà de Kuràn. Elle court à travers toute la province, dans la direction du nord-nord-ouest, arrosant les districts de Jerm et de Fayzabad, et reçoit, comme affluents principaux, le Vardoj, le Zardeo, le Daraim, le Tashkan et le Mashad. Le Vardoj est le plus important, car ses deux sources marquent les deux routes qui conduisent par les cols de Nuksan et de Dorah dans la haute vallée de Chitral. Le *Kokcha* peut avoir un cours de 225 milles environ.

La capitale du pays est Fayzabad, qui date du xviii^e siècle. Un instant ruinée et abandonnée au commencement de celui-ci, elle a de nouveau été choisie comme siège du gouvernement : mais elle n'a guère que 400 à 500 maisons construites solidement. Dans le district proprement dit de Fayzabad méritent une mention spéciale les plateaux d'*Argu* et de *Shewa*. Le plateau d'*Argu* est séparé de Fayzabad par une hauteur de peu d'importance, que l'on franchit aisément au moyen d'un col : il a 15 milles de longueur sur 8 de largeur ; c'est la partie du territoire la plus riche en céréales, et sa fertilité est très-grande. Le *Shewa* s'étend au nord-est de Fayzabad, dans une contrée relativement froide, mais très-saine ; on y trouve les meilleurs pâturages de toute la province, qui entourent un lac d'une certaine étendue, appelé le Sir-i-kul. — Ce fut sur ce plateau, qu'au témoignage du colonel Yule, dut résider pendant longtemps Marco Polo.

Au sud de Fayzabad se trouve le district de Jerm qui se compose des riches vallées formées par le Vardoj, le Zardéo, le *Kokcha*, le Saghalan, le Khuran, l'Anjunan et le Parian. — Les vallées du *Kokcha* et du Khuran forment, avec les vallées qui les entourent, la célèbre région du Yamgan ou

de Hamah-Kan (*all mines*) avec les mines les plus abondantes du Badakchan : les lapis-lazuli, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le soufre et le sel ammoniac. Ce fut pendant des siècles la source de grandes richesses et de gros revenus pour les maîtres de Turkestan et les empereurs de Delhi.

Les districts de Fayzabad et de Jerm sont les deux plus importants. Quant aux autres, ceux de *Rustak*, de *Ragh*, de *Kishm*, de *Daraim*, de *Shahr-i-Buzurg*, ils sont, eux aussi, peuplés et fertiles; mais ils présentent un moins grand intérêt au point de vue de leur situation et de leurs richesses minérales. — Les parties les plus pauvres confinent au Pamir. — Quant à la population du Badakchan, elle est composée de Tadjiks, de Turks, d'Arabes sunnites ou orthodoxes, tous parlant des dialectes différents. Le nombre des habitants ne peut encore se fixer, même approximativement.

A l'ouest de Badakchan, le *Kunduz* arrosé par l'Aksaraï et ses nombreux affluents, présente encore quelques parties assez fertiles. Mais les vallées n'ont plus ce caractère que nous avons trouvé à celles du Kokcha, du Vardoj et du Zardéo; généralement très-escarpées, à mesure que l'on s'avance du côté de l'Hindou-Koush, elles offrent peu de place à la culture. — Dans la direction du désert de Khiva le spectacle que nous présentent les pays de Khulm, de Balk et d'Andijui est moins intéressant encore. Les rivières qui prennent leurs noms de ces différentes villes, et qui s'écoulent du Koh-i-baba, se perdent toutes dans les sables, à quelques milles de l'Oxus. Primitivement elles devaient arriver jusqu'à ce fleuve; mais les habitants ont divisé leur cours inférieur en plusieurs canaux pour irriguer leurs champs; et si nous trouvons quelques parties de terrains assez fertiles dans les environs des principales bourgades, au delà ce n'est plus qu'un désert stérile et inhabité, dont le misérable aspect a frappé tous les voyageurs.

Systeme du Kuh-i-tan.

Quant à la rive droite de l'Amou-Daria, c'est aux explorations les plus récentes des Russes et du Havildar que nous devons nos connaissances géographiques concernant les pentes occidentales ou les dernières ramifications du Pamir. — Avant 1870, tout nous était inconnu dans cette région : Les montagnes, les cours d'eaux, les vallées et les villes. — Fedtchenko nous a fixés sur l'orographie, — M. Mayef et le Havildar, sur l'hydrographie et la situation politique; et nous pouvons aujourd'hui nous faire une idée, sinon complète, du moins suffisamment exacte, du Shehr-i-Sabz, de l'Hissar, du Kolab et du Karategin.

Le système montagneux qui se rattache au Dasht-i-alai et à la partie nord-ouest du Pamir, pour de là étendre ses ramifications sur les bassins du Kashta, du Zarafschan et du Sir-Daria, s'appelle le Kuh-i-tan. — Il s'abaisse, au midi, par des pentes abruptes et escarpées jusque dans le voisinage de l'Afghanistan; au nord, il laisse pénétrer dans son sein trois longues vallées parallèles qui sont des voies faciles, que la nature a frayées à la Russie pour la conquête du Turkestan : le Shehr-i-Sabz, le Zarafschan et une partie du Ferghanna. Des cols nombreux traversent ses crêtes, mais ils sont pour la plupart d'un difficile accès; et le sultan Baber fait la plus effrayante peinture de la grande route qui, remontant la vallée de Fân, côtoie l'Iskander-Kul pour de là descendre sur l'Hissar. « C'est un des chemins les plus pénibles que je connaisse, dit-il : il se trouve tantôt perché sur des abîmes profonds, tantôt étranglé dans des gorges étroites, et nous y perdîmes quantité de chameaux et de chevaux qui tombèrent pour ne plus se relever. Après quatre ou cinq jours de marche, nous atteignîmes le col de Sir-i-tack; mais quel col! jamais je n'en ai franchi de pareil : car nulle part je n'en ai vu de plus dangereux ni de plus resserré (1). »

(1) *Leyden's and Erskine's Baber*, page 85.

Fedtchenko nous donne quelques curieux détails sur un phénomène particulier, qui frappa du reste tous les voyageurs du moyen âge et des temps modernes. « On y voit partout des exhalaisons gazeuses d'un caractère étrange. Des différentes fissures, qui s'étendent sur une assez grande superficie, s'échappent des gaz dont la température est assez élevée pour enflammer immédiatement des pièces de bois. Nous pûmes même, MM. Minshenkoff, Kuhn et moi, nous faire une tasse de thé en plaçant la bouillotte sur une des fissures. — A quelque distance du point où nous étions, les gaz sont très-riches en soufre, qu'ils déposent sur les rochers et que recueillent les indigènes. C'est un des spectacles qui m'ont le plus frappé dans mon voyage; et il serait à désirer qu'on les pût étudier de près, mais pendant assez longtemps. Cette expédition me rappela absolument celle que j'avais entreprise en 1868, au cratère du Vésuve. Si l'on en croit les indigènes, ces gaz se transforment la nuit en flammes; Massoudi prétend même en avoir vu à une distance de 100 parasanges : ce qui ne peut pas être, car ces vapeurs ne s'élèvent pas très-haut au-dessus du sol (1). »

Cette dénomination de Kuh-i-tan, employée par Fedtchenko pour désigner l'ensemble du massif, n'est pas encore acceptée par tous les géographes. — Yule, suivant l'exemple de Burnes, appliquait le mot de Kuh-i-tan aux montagnes du Zarafschan méridional; Baber, au contraire, l'avait étendu au système tout entier, qui du Karategin se prolonge jusque dans le désert du Kara-kum. A ces différences d'interprétation s'ajoutaient d'autres difficultés, nées de l'orthographe variée du mot: les uns disaient Kotin-kuz; — les autres Kre-yintin-tau, etc. « Tout cela, dit Fedtchenko, ne peut que produire la confusion, comme celle que l'on signalait, il n'y a pas longtemps, à propos du Sarikol, du Sirikol, du Sarigol et du Dzarigkol; et il serait bon que les géographes s'entendis-

(1) *Geographical Magazine*, mai 1874.

sent enfin sur un seul et même nom, qui leur parût le plus propre ou le plus convenable. Peut-être vaudrait-il mieux conserver la nomenclature du sultan Baber, qui employa le nom comme il l'entendit prononcer : Kuh-i-tan, — et l'appliqua à l'ensemble de la région montagneuse, qui embrasse la partie supérieure du Zarafschan, du Shehr-i-sabz et le territoire nord-ouest de l'Hissar (1). »

Les deux vallées du Zarafschan et du Shehr-i-Sabz présentent toutes deux ce même caractère, que leurs vallées transversales les plus nombreuses et les plus larges sont situées au midi, et facilitent ainsi les communications avec le bassin de l'Amou-Daria. Par une conséquence naturelle, c'est au sommet de ces vallées transversales que se trouvent aussi les cols les plus nombreux et les plus faciles. M. le baron d'Osten-Sacken a fait la même observation pour ce qui concerne les passages du Tian-Chan méridional. Les plus importants et les plus aisés à franchir se trouvent presque tous au midi, donnant accès du Khokand sur le plateau du Dasht-i-Alai et dans la haute plaine de la Kashgarie.

Le Zarafschan.

Le Zarafschan est enfermé de trois côtés dans une ceinture de rochers, qui délimitent son bassin ; il coule d'abord profondément encaissé jusqu'au village de Yarty-Tinbé : à partir de ce point la vallée s'élargit, pour se rétrécir encore de distance en distance, et finalement se confondre avec le désert au delà de Samarcande. Il perd sur son parcours une grande quantité de ses eaux, que les habitants dérivent pour arroser leurs prairies et leurs champs. Mais les moyens employés pour détourner l'eau du fleuve dans les terres voisines sont des plus primitifs : ils consistent à creuser de simples rigoles qu'on élargit suivant les besoins. — Le Zarafschan ne sert pas sou-

(1) *Geographical Magazine*, mai 1874.

lement à irriguer : il fertilise aussi le pays. Comme il a un cours très-rapide sur une étendue de 134 milles, il entraîne avec lui une grande quantité de terres boueuses qu'il dépose sur ses rives; le limon enrichit les champs et leur donne une fertilité exceptionnelle. Le Sogd du moyen âge était renommé dans tout l'Orient; et la Sogdiane était appelée « le paradis de l'Asie centrale ».

Le Shehr-i-Sabz.

La vallée du Shehr-i-Sabz, parallèle à la précédente, et séparée d'elle par les monts d'Aksai et de Kilan-sai, présente à l'œil un magnifique spectacle, dit M. Mayef, quand, remontant le cours du Kashta-Daria, on voit se développer en fer à cheval les contre-forts escarpés du Kuh-i-tan, — et s'élever à droite et à gauche une série de terrasses, mais la plupart dénudées, qu'habitent seules quelques tribus de Kirghizes. Sur le cours supérieur du Kashta-Daria débouchent, en forme d'éventail, trois vallées, au bas desquelles se trouvent Kitab, Shehr-i-Sabz et Yacobeg, les trois villes principales du district.

L'Hissar.

L'*Hissar*, malgré les nombreux plateaux qu'il renferme, forme en général un territoire riche et peuplé. En 1870, le peuple de Boukhara disait à Fedtchenko : « Nous avons » perdu Miankol et Samarcande, dans notre guerre contre les » Russes; mais Dieu nous a donné en échange la province de » l'Hissar. » Les cours d'eau y sont nombreux, en effet, et servent à l'irrigation des champs et des prairies; quelques-uns ont une assez grande étendue, comme le *Kafir-nihan*, le *Surchan*, le *Shirubad-Daria* et le *Khuzar-Daria*,

Le *Kafir-nihan* s'écoule de la pente méridionale du Kuh-i-tan, et vient se jeter dans l'Amou par 65° 40' longitude est de Paris. Déjà le colonel Yule avait pu fixer son cours infé-

rieur et son embouchure ; — le Havildar le visita aux environs de Kabadian ; la mission F. Mayef, dans sa partie supérieure, à Fayzabad, à Kafir-nihan et à Doshambe, placées dans chacune des trois vallées que forment ses trois sources. — La plus grande ville qu'il arrose est *Kabadian*, en communication directe avec Baisun et Kolab.

A l'ouest du *Kafir-nihan* se trouvait placé sur toutes les cartes, parues jusqu'à ce jour, le *Tufalan* ou *Tuplang*. Burnes le premier l'avait signalé, M. de Khanikoff l'avait reproduit ; mais Fedtchenko ne le considérait que comme un cours d'eau insignifiant.

La mission Mayef a constaté que le *Tufalan* ou *Tuplang* n'était qu'un affluent secondaire d'une rivière considérable, le *Surchan*. Après avoir une première fois croisé le *Surchan*, dans son voyage de Baisun à Kabadian, elle put le remonter plus tard dans une grande partie de son cours supérieur, et reconnaître les nombreuses vallées qui descendent dans la direction du midi. C'est sur le cours du *Surchan* que se trouve la ville d'*Hissar*, capitale de la province. Le *Tufalan* proprement dit arrose *Sar-i-Asia* et *Sar-i-Jui*, un peu avant de se jeter dans le *Surchan*.

Enfin, sur la limite occidentale de l'*Hissar*, coulent en sens contraire le *Shirabad-Daria*, qui se jette, au sud, dans l'*Amou* ; le *Khuzar-Daria*, qui se jette, au nord, dans le *Khashta-Daria*. Fedtchenko les avait pris pour un seul et même cours d'eau qui, descendu du *Kuh-i-tan*, se dirigeait sur l'*Amou*. La mission Mayef détermina exactement le cours séparé de l'un et de l'autre, et par son exploration minutieuse fut amenée à fixer l'emplacement du défilé de la *Porte de fer*. — Quelque temps auparavant une longue discussion s'était engagée entre Fedtchenko et le colonel Yule à ce sujet, sans aboutir à des résultats bien précis (1). Ce fameux passage, que mentionnent tous les écrivains arabes et persans, et qu'ont dû traverser

(1) *Geographical Magazine*, avril et mai 1874.

toutes les grandes invasions venues du nord, se trouve être réellement aux sources du Shirabad-Daria et du Khuzar-Daria, sur la route directe qui de Karchi conduit à Termedh, de l'antique Sogdiane dans la vallée de l'Oxus. Le voisinage de Darband (1), en persan « Porte, » peut être considéré comme une preuve suffisante : il n'y a plus aucun doute à avoir, d'autant plus que, nulle part ailleurs dans l'Hissar, ne se trouve un col qui réponde mieux à toutes les descriptions qui ont été données de la « Porte de fer, » appelée aujourd'hui « Goat house », ou Maison aux chèvres, dit le colonel Yule.

Les villes de l'Hissar, assez nombreuses, se trouvent toutes sur les rives des cours d'eau qui descendent du Kuh-i-tan ; une seule, Baisun, est située sur un plateau isolé à l'ouest du Surchan.

Dans le voisinage de l'Amou on ne trouve guère que des villages ou des bourgs très-peu habités, car la partie méridionale de cette province présente tout le caractère d'un steppe. Les fièvres y règnent une grande partie de l'année ; et les étrangers qui s'y aventurent en été, du mois de mai au mois de septembre, sont presque sûrs d'y mourir. Les vents y soufflent aussi avec une certaine violence.

Le Karategin et le Kolab.

A la province de l'Hissar confinent le *Karategin* et le *Kolab*. Indépendant jusqu'en 1869, le Karategin fut soumis, après une guerre de quelques mois, au khanat de Khokand, en même temps que l'Hissar tombait entre les mains de l'émir de Boukhara. — Il doit être incorporé aujourd'hui au gouvernement du Turkestan russe ainsi que le Darwaz. — La capitale est *Gharm*, sur le cours du Surkhab ; elle fut signalée pour la première fois par Fedtchenko dans une des situations les plus importantes du bassin de l'Amou-Daria. Le Surkhab est

(1) On dit encore *Derbend*.

en effet la grande voie de communication naturelle qui unit les provinces du sud à l'Alai et au Khokand ; et sur ses deux rives se trouvent percées des routes qui, sans être toujours très-faciles, servent cependant aux piétons dans tout leur parcours. — A mesure que les relations se multiplieront entre la Russie asiatique et l'Afghanistan, le Karategin croîtra en importance. Déjà Fedtchenko signalait en 1870 un grand nombre de routes généralement bien entretenues, sur lesquelles donnent entrée quatre cols assez larges, pratiqués dans les monts du Khokand méridional. Le plus fréquenté est celui d'*Isfaraïm*, que remonta Abdul-Medjid en 1861, en revenant du Ferghanna ; et que Fedtchenko reconnut et décrivit dans son excursion à travers l'Alai.

Le *Kolab* est une vallée étroite mais très-peuplée, qu'arrose la petite rivière de ce nom. Elle compte trois villes assez grandes : *Kolab* et *Mominabad* sur le cours de cette rivière, et *Karwalling* dans une petite vallée transversale, qui descend du nord-ouest. Deux de ces villes, *Kolab* et *Karwalling*, ont été visitées par la mission Mayef ; — toutes les trois par le Havildar, qui fixa en outre la situation de localités, que les géographes, jusqu'à nos jours, ne connaissaient que de nom : *Sari-Chasma*, *Saripol*, *Sagridashk* et *Zoo*. — La détermination exacte, et désormais acquise à la géographie de l'Asie centrale, de *Kolab* et de *Karwalling*, est un des plus beaux résultats auxquels aboutit l'exploration du sapeur hindou.

Ainsi se complète la géographie actuelle de la région du Pamir. Elle se résume en ces quelques points :

En premier lieu, nous voyons un *vaste plateau*, d'une altitude moyenne de 3500 à 4000 mètres, qui, se rattachant au nord et au sud, aux deux grands soulèvements des *Tian-Chan* et de l'*Hindou-Koush-Himalayas*, s'appuie à l'est sur un talus formidable, les *Tsoug-Ling*, et se termine à l'ouest sur les cours du *Pandja* et du *Surkhab* supérieur.

En second lieu, nous voyons les contre-forts de ce plateau se développer au delà du *Pandja* et du *Surkhab*, sur les deux

rives de l'Amou-Daria, et jusque dans le voisinage de la dépression aralo-caspienne. Ces contre-forts viennent s'abaisser, du nord et du midi, par pentes insensibles, pour former entre eux une longue vallée, relativement étroite, qui d'une part débouche dans les plaines du Turkestan, de l'autre s'enfonce profondément dans le massif du plateau, qu'elle pénètre par plusieurs embranchements secondaires.

Le Pamir par lui-même est aride, inhabité. Mais sur ses flancs, et pour ainsi dire à l'abri, de ses hautes masses montagneuses, se sont constitués de petits États prospères et assez peuplés, dans lesquels on retrouve quelque chose de la vie et de l'activité des grands États voisins. — Si le *Wakhan*, le *Chihgnan*, le *Roshan* et le *Sarikol* n'ont pas une histoire aussi intéressante, ni une importance politique aussi grande que le *Badakchan*, le *Kundaz*, le *pays de Balkh*, l'*Hissar*, le *Kolab*, le *Karategin* et la *Kashgarie*, ils sont appelés dans un avenir plus ou moins prochain à jouer un certain rôle dans les relations internationales, qui devront unir le nord et le midi, l'occident et l'orient du continent asiatique.

Placé dans une situation centrale, entre les possessions russes et les possessions anglaises, la région caspienne et l'empire chinois, le Pamir est la route naturelle et nécessaire que suivront les armées, les voyageurs et les marchands.

Quelques mots sur les voies de communication qu'il présente termineront notre esquisse géographique du plateau du Pamir.

CHAPITRE IV

VOIES DE COMMUNICATION DE LA RÉGION DU PAMIR

Des routes qui traversent le plateau du Pamir : 1° du nord au sud ; 2° de l'est à l'ouest. — Projets de chemin de fer. — Le Grand-Central asiatique. — La ligne de Hérat à Candahar. — La ligne des Tian-Chan. — Conclusion.

Les routes du Pamir.

Du nord au midi cinq routes conduisent, par la région du Pamir, de la vallée de Khokand dans le Pendjab et le bassin de l'Indus. — Abdul-Medjid nous a donné en 1861 (1) les itinéraires, qui depuis sont restés les mêmes, et que la mission Forsyth, en 1872-1873, a complètement justifiés.

La *plus occidentale* part de Cachmir et de Ladak pour franchir le Karakorum-pass, arriver à Yarkand et à Kashgar, et de là déboucher sur la ville d'Osh. — La *seconde* conduit de Peschawer à travers les vallées de Bajour et du haut Kunar dans le Badakhan, où elle se bifurque d'une part sur le Wakhan, Iskashim et Pandja, de l'autre sur Fayzabad et le Darwaz. — Ces deux embranchements forment les deux voies proprement dites du Pamir : le premier se dirige en droite ligne du sud au nord par le grand Karakul, le Kizil-art et l'Alai ; le second remonte le Vanjab, passe le soulèvement transalaïen, vient se rattacher au précédent et franchir avec lui le col d'Osh-Kurgan, à quatre jours de marche au sud-ouest

(1) Report printed in the political records of the Indian government (in 1861).

de Khokand. — *La quatrième* part de Caboul, franchit l'Hindou-Koush au col de Khawák, arrive à Kunduz, et de là, par la rivière de Kolab, pénètre dans le Karategin, remonte le Surkhab et franchit les monts du Khokand méridional. — *La cinquième* est la plus occidentale part de Caboul; elle se dirige sur Bamian et Balkh pour aboutir à Boukhara et à Samarcande, et de là pénétrer dans la vallée du Sir-Daria.

A ces routes de la région du Pamir se rattache la grande voie commerciale qui unit Tashkend et Khokand à Kashgar et aux villes de l'Alti-Shahr. — Reconnue une première fois par le capitaine Valikhanoff (1), elle a été relevée en grande partie, et décrite avec un soin minutieux, par Fedtchenko (2). — « Humboldt en avait déjà publié deux itinéraires, l'un de Mir Izzat Ullah, l'autre d'un marchand russe dont le nom est inconnu. Mais ces itinéraires présentent de notables différences; et de plus la discussion en resta fort peu satisfaisante jusqu'à ce que M. Gregorief, à l'occasion de sa traduction russe de l'ouvrage de C. Ritter sur le Turkestan oriental, y eût ajouté ses explications. — Mes remarques personnelles proviennent des récits des Djihits du Khokand qui ont fréquemment suivi ce chemin: je l'ai parcouru moi-même jusqu'à Goulchah: puis du col de Torp, j'ai vu où se trouvait le col de Terek. — La route depuis Osh jusqu'à Goulchah passe sur des montagnes recouvertes d'une végétation luxuriante, et franchit deux cols de 7000 pieds.

» Ensuite la route se dirige le long de la rivière de Kurchab. — A 20 verstes de Goulchah la route se bifurque à droite, et se dirige sur le col de Charte, d'où elle s'abaisse sur l'Alai; à gauche elle se dirige sur Terek-Dawan; mais cette route-ci est généralement abandonnée en été, à cause de la fonte des neiges, et on suit de préférence la première. Ces deux em-

(1) *The Russians in Central Asia (View of Dsoungaria, etc.)*.

(2) *Le Khokand*. Traduit par St. Guyard dans le *Bulletin de la Société de géog. de Paris*, avril 1874.

branchements viennent se rejoindre à Tokaï-Bachi, au delà de Darwazih. — De ce point on marche le long du Kizil-Su pour franchir le col du Chak-Machrab, passer la rivière du Kok-Su, qui descend de l'Alai, et par Ming-Gol, Andidjan, Kilchik et Langar, atteindre la ville de Kashgar. » D'Osh à cette dernière ville, le voyage dure de quinze à vingt jours; mais les courriers parcourent la distance en moins de cinq jours. — Le long de ce chemin on signale des mines de cuivre et d'or, et quelques bassins houillers.

— Del'ouest à l'est, on ne compte guère qu'une seule grande voie de communication qui remonte le cours supérieur du Pandja pour se diriger dans la vallée de Tashkurgan. C'est la route dite du Wakhan, qui d'Iskashim se dirige sur Panja, et de là se bifurque en deux embranchements importants : au S.-E. celui du petit Pamir, au N.-E. celui du grand Pamir. — Faiz Bakhsh nous en donne le tracé le plus complet (1).

Le premier va de Panja à Langar, Galab, Handanui, et Aktash, suivant le cours méridional de l'Oxus supérieur.

Le second se dirige de Panja sur Langar-Kish, Jangalick et Ignalar par des montées et des descentes continues. A Ignalar un chemin se détache pour aller rejoindre la route du petit Pamir, pendant que la route principale se dirige sur Kair-Jugat, Isligh et Aktash, où les deux routes se réunissent pour descendre dans la vallée de Tashkurgan.

Ces deux voies du Pamir, dit l'itinéraire de Mohammed Amin, sont relativement faciles ; car elles courent à travers un pays qui n'offre jamais des obstacles insurmontables, malgré la chute abondante des neiges. On y trouve, au contraire, et en très-grande quantité, de l'eau, du bois de chauffage et des pâturages. D'Aktash à Tashkurgan, on doit franchir un col, celui de Barzash, dont la montée et la descente sont aisées ; — mais de Tashkurgan à Yarkand et à Kashgar, on

(1) *Papers connected with the Upper Oxus regions by Yule (Journal de la Société de géog. de Londres, 1872).*

rencontre, dit le Mirza du major Montgomerie, de nombreux obstacles, surtout aux environs du Chikchiklik-Pass ; et on ne peut les surmonter qu'au prix de beaucoup de fatigues.

A Sarhad-Wakhan, sur la route du petit Pamir, viennent se raccorder les deux grandes voies commerciales du Pendjab, qui seront bientôt les plus suivies de toutes celles de l'Asie centrale.

La première part de Chitral, remonte la rivière de Kunar jusqu'à Chattiboï, au pied du Chitral-Pass, appelé encore Baroghil-Pass. Ce passage est peut-être le plus facile de tous ceux qui servent à franchir l'Hindou-Koush et les Himalayas, pour se rendre dans le Badakchan et le Turkestan oriental. De la base au sommet, c'est une pente facile qui conduit à une haute plaine ou plateau, flanqué de hautes chaînes, entre lesquelles court la route, dans la direction du nord. La descente sur le bassin de l'Oxus est douce. Quant au plateau, il est connu sous le nom de Dasht-i-Birughil ou Baroghil. C'est un riche pâturage, où les Badakchanis et les habitants du Chitral conduisent leurs nombreux troupeaux de moutons, de yaks, de chevaux et de chameaux (1).

La seconde part de Gilgit et de Yassin, pour remonter les deux rivières de ce nom, et arriver au village de Darkot, au pied du col de ce nom. Ce col est situé à 40 milles de Yassin. La montée en est facile; aussi est-il très-fréquenté par les habitants du Badakchan et du Wakhan, qui font commerce avec le Cachmir et les vallées intermédiaires. Mais, en hiver, les neiges obstruent le passage, bien souvent pendant quatre mois (2).

Dans un mémoire adressé à la Société de géographie de Londres, M. Hayward disait : « J'ai toujours été d'avis que la vraie route de l'Inde à la Kashgarie par le Pamir doit remonter la vallée de Chitral ou de Cachmir, et, par le Darkot-

(1) *Journal de la Société de géog. de Londres*, 1871.

(2) *Journal de la Société de géog. de Londres* (1871). Letters from G.-W. Hayward.

Pass et le Baroghil-Pass, aborder le Pamir-Khurd. Je suis plus que jamais porté à maintenir cette opinion, depuis que j'ai vu l'excellente route qui remonte la vallée de Yassin (1). » C'est au pied du col de Darkot que devait être assassiné le grand voyageur.

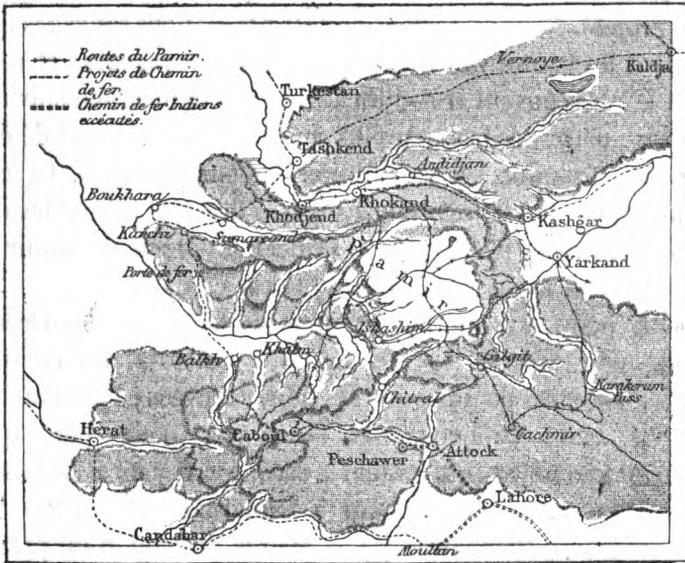


FIG. 6.

Projets de chemins de fer. — Le Grand-Central asiatique.

A cette question des voies de communication, qui concerne la région du Pamir, se rattache celle du chemin de fer, le Central-Asiatique, destiné à relier l'Europe aux Indes et à la Chine. A quel résultat précis arrivera-t-on ? On ne peut le deviner encore, en face des nombreuses et graves difficultés matérielles que l'exécution de cette voie ferrée devra rencontrer.

Le projet principal consiste à faire courir la voie ferrée à travers le vaste soulèvement du Koh-i-Baba et de l'Hindou-

(1) *Journal de la Société de géog. de Londres* (1871). Letters from G.-W. Hayward.

Koush, de Balkh à Peschawer. — Mais, si nous nous rendons un compte exact de la configuration du pays, nous voyons que c'est un massif énorme, de plus de 3 degrés de latitude (34^o-37^o), avec des passages qui atteignent souvent de 11 000 à 12 000 pieds d'élévation, des gorges étroites et sinueuses, qui paraissent ne devoir livrer aucune place suffisante au chemin projeté. Nous ne parlons pas des populations sauvages qui gardent les hautes vallées, rançonnent les voyageurs, et rendent le plus souvent très-difficiles les communications suivies. Nous ne parlerons pas non plus du climat exceptionnel de ces régions, qui ruine les constitutions les plus robustes. Et cependant, ce sont là les obstacles qui se dressent devant les ingénieurs, invités à résoudre le difficile problème de réunir la région aralo-caspienne au Pendjab et à Calcutta.

« Le point extrême des chemins de fer russes est Orenbourg, sur l'Oural. — De Calais à Calcutta, on compte 8160 kilomètres de voies ferrées déjà achevées; l'intervalle à remplir entre Orenbourg et Peschawer n'est plus que de 3740 kilomètres, qui restent à exécuter. Il y en a 2500 sur le territoire russe d'Orenbourg à Samarcande, et 1200 de Samarcande à Peschawer (1). » Mais le difficile n'est pas de se rendre à Samarcande, ni même à Balkh, à travers le massif montagneux de l'Hissar, qu'il faudra franchir au défilé de la *Porte-de-Fer*; — c'est d'unir Balkh à Peschawer par Bamian et Caboul, c'est-à-dire par ce nœud de montagnes très-compliqué, dangereux à passer six mois de l'année, et duquel s'écoulent les eaux du Caboul, de l'Hilmend et de Bamian.

A ce projet, qui soulève tant d'objections, s'en oppose un autre beaucoup plus pratique, et qu'un voyageur bien connu, qui fouilla avec un soin minutieux toutes ces contrées de l'Asie centrale, croirait réalisable (2). C'est celui qui

(1) Note adressée par M. de Lesseps à la Société de géog. de Paris (*Bulletin de juin 1874*).

(2) Note communiquée par M. Nicolas de Khanikoff.

ferait partir la voie ferrée des bords de la Caspienne, la conduirait le long des vallées de l'Atrek et de Hérat, et l'engagerait dans l'intérieur de l'Afghanistan, sur Candahar, d'où un passage des plus faciles lui donnerait entrée dans la grande vallée de l'Indus.

De Hérat à Candahar et de Candahar à Moultan, dit M. de Khanikoff, la route, plate et unie, semble se prêter d'elle-même à la construction d'un chemin de fer. Le général Ferrier déjà, lors de son voyage dans l'Afghanistan et le bassin de l'Oxus, avait signalé les facilités très-grandes de communication, que l'on pourrait avoir à travers le Tackt-i-Soulaïman. — Il est vrai que, de ce côté, un obstacle apparaît; c'est un obstacle politique. — Rappelons-nous sir Henri Rawlinson indiquant, dans la direction de l'Atrek et de la Caspienne, le danger qui peut, à un moment donné, menacer l'Inde anglaise. Mais si l'on veut réaliser ce grandiose projet d'unir Calcutta à Saint-Pétersbourg par le Turkestan, il faudra cependant choisir entre les deux obstacles : ici, un obstacle politique, qui n'en est réellement pas un; là, un obstacle matériel, qui paraît, au premier abord, sinon insurmontable, du moins très-difficile à franchir.

Si, laissant de côté la ville de Calcutta, — qui, pour les Anglais, est naturellement la tête de ligne la plus importante, et à laquelle il faut de toute nécessité arriver, — nous prenons pour objectif Pékin lui-même et l'extrême Orient, qui intéressent bien plus la Russie et l'Europe occidentale, nous nous trouvons en présence d'un projet beaucoup plus pratique et que M. le baron de Richtoffen a fait connaître, il y a quelques mois.

M. de Richtoffen observe avec raison que, pour que *le grand Central-Asiatique* profite au continent européen tout entier et à la civilisation, il lui faut, non s'arrêter en chemin, mais poursuivre jusqu'au bout sa marche; et le point extrême, qu'il doit nécessairement atteindre, est l'océan Pacifique. — « Or, Calcutta n'est qu'un *cul-de-sac* pour ceux qui arrivent de l'Indus, comme Kashgar pour ceux qui viennent du

Lob-Nor ; et l'on ne peut songer raisonnablement à conduire le railway de Calcutta à Pékin par le Yunnan, encore si peu connu, et les pentes orientales du plateau central. Le mieux serait donc de se rallier au projet russe du colonel Bogdanowichst, qui fait partir la voie ferrée d'Ekaterinbourg, pour la diriger sur Troitsk, Omsk, Semipolatsinsk et Khuldja, et la conduire jusqu'à l'extrémité même de la vallée de l'Ili. C'est la région la plus riche du globe en gîtes métallifères et en bassins houillers, restés encore inexplorés pour la plus grande partie. — Du cours supérieur de l'Ili, dit le baron de Richtoffen, on contournerait au nord la Mongolie, pour prendre la grande voie à caravanes qui, de Kiatkha, se dirige sur la capitale de l'empire chinois.

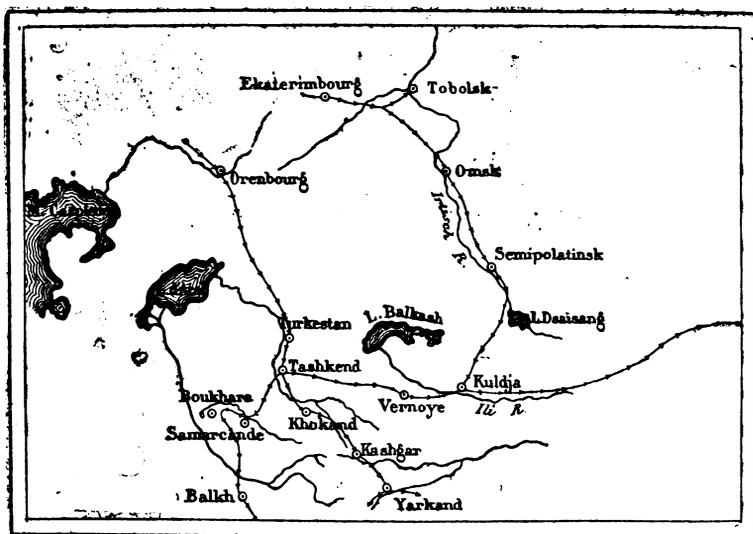


FIG. 7.

A cette ligne principale, se rattacherait celle d'Orenbourg à Tashkend par un embranchement, qui de cette dernière ville aboutirait à Kuldja par Tokmak, Vernoye et Iliskoe. — Tashkend deviendrait ainsi un centre de premier ordre avec

les ramifications multiples que cette ville enverrait sur Khokand, Andidjan, Kashgar et Yarkand, d'une part; — de l'autre, sur Samarcande, Boukhara et Balkh, et de là, sur un point à déterminer au pied de l'Hindou-Koush (1).

CONCLUSION.

Que résultera-t-il de tous ces projets? L'avenir seul pourra nous le dire. — Mais la région du Pamir, inconnue il y a quinze ans à peine, s'impose aujourd'hui à l'attention de tous: des savants et des hommes d'Etat, des industriels et des commerçants; — et s'il nous faut résumer en quelques lignes l'ensemble de cette étude, que nous lui avons consacrée, nous dirons pour conclure :

Il n'est pas, sur la surface du globe, de pays plus intéressant à étudier pour l'*historien* et le *géographe*.

C'est dans le bassin supérieur de l'Oxus, que l'*historien* pourra recueillir les traditions les plus anciennement connues de la race aryenne; reconstituer, à l'aide des documents fournis par les auteurs grecs ou latins, l'unique et grande voie commerciale qui, pendant toute l'antiquité, unit la mer intérieure à l'extrême Orient et aux Indes, et s'expliquer la cause première des révolutions multiples, qui si souvent ont bouleversé l'Europe, et modifié l'organisation politique et sociale du vieux monde.

C'est en remontant le cours du Pot-sou, à travers les stepes élevés du Pamir ou Po-mi-lo, et les monts Tsoung-Ling, qu'il retrouvera, au moyen âge, les traces des pèlerins bouddhistes et du grand voyageur vénitien qui seuls, à sept

(1) Voir, à ce propos, le mémoire de M. J. Barrande, officier d'état-major au service de la Russie; et l'intéressante conférence de M. Hochstetter au musée oriental de Vienne, reproduite en partie par l'*Explorateur* (1^{er} juin 1876).

ou huit siècles de distance, parcourent, mais en sens contraire, cette même route, comme pour la sauver d'un oubli complet, — alors que toute l'activité, toute la vie de ces régions intérieures de l'Asie se sera reportée au nord, dans le bassin de l'Iaxarte, le long de ces fertiles vallées de la Sogdiane et de Ferghanna, où les Arabes et les Turcs-Mogols ont établi le siège de leur domination.

C'est au pied de cette puissante masse du Pamir, qu'il verra de nos jours la Russie et l'Angleterre se trouver face à face, et tenter de conquérir à la civilisation européenne ces peuplades barbares, dont les ancêtres nous ont apporté tant de fois la guerre et la dévastation. Et s'il se demande pourquoi quelques années ont suffi pour escalader ces hauteurs, et en reconnaître la configuration générale, alors que, du xiii^e au xix^e siècle, l'obscurité la plus profonde entourait ces contrées et les dérobaît aux regards de l'Europe, il saura ce que peuvent les intérêts de la politique mis au service de la science géographique; et il ne pourra que s'applaudir, en voyant cette rivalité toute pacifique de deux grands États aboutir à des résultats si précieux.

Pour le *géographe*, il comprendra, par l'étude consciencieuse et intelligente de cette partie de l'Asie centrale, le rôle exceptionnel qu'elle a joué jusque-là, et qu'elle doit jouer encore dans les relations futures de l'Europe avec l'Asie. Il y verra, en effet, le véritable nœud orographique non-seulement du continent asiatique, mais du vieux monde tout entier, qui tout à la fois rattache et soude ensemble les systèmes montagneux les plus élevés et les plus étendus du globe; — envoie, dans toutes les directions, quelques-uns des cours d'eaux les plus importants que nous connaissions, — et commande tous les défilés, tous les cols, tous les passages qui du nord au midi, de l'ouest à l'est, conduisent de l'océan Glacial à la mer des Indes; du bassin de la mer Méditerranée à l'océan Pacifique. Cette position centrale, au cœur même de l'hémisphère continental ou du Nord, par 37°-40° lat. N., entre la latitude de

Bombay (20°) et la latitude de Saint-Pétersbourg (40°), — par 69°-74° de long. or. de Paris, entre la longitude de Londres (2° 20' occ.) et l'île de Saghalien (140° orient.), ne se retrouve nulle part ailleurs; elle nous explique suffisamment le mot si juste de Carl Ritter, que nous avons rapporté au commencement de ce travail.

Si, pénétrant un peu plus profondément dans l'intérieur du Pamir, il cherche à se rendre compte de la formation de ces hautes terres, et à s'expliquer la loi générale qui a présidé pour ainsi dire à leur soulèvement et au soulèvement de l'écorce terrestre tout entière, il se persuadera que là, plus que partout ailleurs, il y a lieu de se défaire pour toujours de cette expression impropre de *chaînes de montagnes*, qui se trouve en opposition si complète avec la réalité des choses que nous avons sous les yeux, et qui trouble l'esprit de l'observateur attentif. Il comprendra que la nature a procédé et procède encore avec plus de grandeur et de variété dans la constitution lente mais continue du globe; que nous ne pouvons nous faire une idée exacte du relief d'un pays, qu'en admettant, avec quelques savants d'élite, la théorie du *soulèvement par grandes masses*, sur lesquelles l'action des eaux, des pluies, des neiges et des glaciers s'est longtemps exercée, pour les modifier et leur donner leur forme actuelle. Il apprendra enfin, avec un certain plaisir, que s'il n'y a pas de chaînes de montagnes, il ne peut y avoir non plus de *lignes de partage*, de *lignes de faite* qui, comme autant de murailles régulièrement tracées, séparent les cours d'eaux et délimitent les bassins des fleuves.

Le *géographe*, en un mot, se trouvera naturellement conduit à envisager l'étude de la terre autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'au xix^e siècle; — à s'appuyer sur des connaissances en géologie, sérieuses et même approfondies; — à donner à la GÉOGRAPHIE PHYSIQUE d'un pays un développement d'autant plus grand, qu'elle seule peut nous expliquer la *géographie historique, politique, économique et morale* de ce pays, et surtout

fournir à l'*historien* un moyen facile et toujours sûr d'interpréter sainement les faits, en l'élevant au-dessus des passions qui divisent, ou qui égarent les esprits, même les plus droits et les plus éclairés.

APPENDICES

1° COLS OU PASSAGES DE LA RÉGION DU PAMIR

Le colonel Yule, dans son essai sur la géographie de la région de l'Oxus supérieur, s'était contenté d'indiquer les passages ou cols qui donnaient entrée des Indes dans le Kunduz, le Badakchan et le Wakhan, par le Koh-i-Baba et l'Hindou-Koush. C'était pour l'officier anglais, on le comprend, le point important sur lequel il fallait appeler l'attention du gouvernement des Indes. — Mais ici, nous jugeons utile de terminer notre étude par l'énumération de tous les cols qui mettent en communication la région du Pamir avec les régions voisines : ce sera, avec le tableau hypsométrique des hauteurs et des localités principales, qui jusqu'à ce jour ont été reconnues et relevées, le complément naturel de la géographie physique de toute cette partie de l'Asie centrale.

Le plateau proprement dit du Pamir communique :

1° Avec le *Khokand* par le *Kizil-art*, auquel fait suite le *Shart-Pass* dans la partie occidentale de l'Alai ; — le *Tachta-Korum*, qui se continue par le *Tursagar* et le col d'*Isfaraim*, dans la partie occidentale de l'Alai.

2° Avec la *Kashgarie* ou l'*Alti-Shahr*, par le col de *Gez*, au nord-ouest du pic de *Tagharma* ; le col de *Neza-Tash*, qui se continue au nord par le *Chichiklik-Pass* entre *Tashkurgan* et *Yangi-Hissar*, et au sud-est par le *Karahankar-Pass*.

3° Avec le *Pendjab* et la *vallée de l'Indus*, par le *Baroghil-Pass* et le *Darkot-Pass*, qui commandent les vallées de *Yassin* et le *Gilgit*; — par le *Topkona-Pass*, au haut de la vallée de *Kunar*; par l'*Iskashim-Pass*, le *Nuksan-Pass* et le *Dorah-Pass*; ces deux derniers, aux sources de la rivière du *Vardoj*, donnent entrée dans la vallée supérieure de *Chitral*.

4° Avec le *Karategin* et l'*Hissar*, par le col du *petit Kara-Muck*, un peu au-dessous du confluent du *Muck-Su* avec le *Kizil-Su* ou *Surkhab supérieur*.

Le développement occidental du plateau de *Pamir* communique :

1° Au nord, avec le *Khokand*, par le col de *Tarak-Pass* à travers les *Tian-Chan*.

2° Avec la *vallée du Zarafschan*, par le col de *Sar-i-Sack*, à travers le *Kuh-i-tan* et non loin de l'*Iskander-Kul*; — et par celui de *Dugdan*.

3° Avec la *vallée de Shehr-i-Sabz*, par le défilé de la *Porte-de-fer*, et le *Kacta-minar-Pass*.

4° Au sud, avec le *Caboulistan*, par le *Kawák-Pass* qui d'*Anderab* conduit dans la vallée du *Pandjshir*; — le *Shewa-Pass*, le *Parwan-Pass*, le *Saraulong-Pass*, qui de *Kingan* conduisent dans la vallée de *Charikar*; — le *Kushan-Pass*, le *Gwalian-Pass* et le *Chardan-Pass* qui dominent le *Ghorband*; — enfin par le *Bamian-Pass*, qui unit la vallée de *Balkh* aux contrées intérieures de l'*Afghanistan*.

Au nord-est et au sud-est du plateau de *Pamir*, se trouvent le *Terek-Pass*, qui conduit de la vallée du *Kashgar-River* dans celle de *Khokand*; — et le *Karakorum-Pass*, le principal des cols thibétains, qui du cours supérieur du *Yarkand-River* donnent entrée dans le bassin de l'*Oxus*.

2° TABLEAU HYSOMÉTRIQUE

DES PRINCIPALES HAUTEURS ET DES LOCALITÉS RELEVÉES JUSQU'À CE JOUR

1° Plateau du Pamir.

<i>Montagnes</i>	Pic de Tagharma.....	25.500 p. angl.(1).
	Pamir Kalan (N. du Sar-i-Kul).....	14.200
	Pic du défilé de Gez.....	22.500
	Dasht-i-Alai.....	8.200
	Soulèvement transalaien.....	25.000
	Haut. moy. du plateau.....	14.000
<i>Cols et Passages</i> .	Col de Neza-Tash.....	11.920
	Col de Chichiklik.....	14.480
	Col de Chehi-Gombaz.....	12.850
	Col d'Isfairam.....	12.000 (2).
<i>Lacs</i>	Le Sar-i-Kul ou lac Victoria.....	13.900
	L'Oï-kul ou Pamir-kul.....	13.100
<i>Villes</i>	Langar.....	12.530
	Onkul.....	12.970
	Aktash.....	12.608
	Sarhad-Wakhan.....	10.975
	Longar-Kish.....	9.345
	Kila-Panja.....	9.090
	Kunghan.....	8.300
	Iskashim.....	8.700

2° Développement du Pamir dans le bassin de l'Oxus.

<i>Montagnes</i>	Monts du Khokand méridional.....	10.000
	Massif du Kuh-i-tan.....	14.200
	Le Kazret-Sultan.....	15.000
	Monts du Kaffiristan.....	17.000
	Le Koh-i-baba.....	17.500
<i>Cols et Passages</i> .	Terekti-Pass.....	12.600
	Turagat-Pass.....	12.760
	Tash-rabat.....	12.900
	Suok-Pass.....	12.770
	Le Kawak-Pass Alai.....	13.800
	Yaman-Darwan-Pass.....	12.900

(1) Le pied anglais, nous le savons, vaut 0^m,304 mill. 8.

(2) 12 000 d'après Walker; 10 900 d'après Fedtchenko.

Lacs	Iskander-Kul	7.500
Villes	Fayzabad-Badakchan.....	3.500
	Jerm	4.600
	Heibach, sur la riv. de Khulm.....	400
	Kunduz	500
	Balkh	400
	Samarcande	2.154
	Perdjakent	3.170
	Maghian	5.000
	Bamian	8.500

3° *Régions circonvoisines.*

Montagnes	Plateau du Sirt dans les Tian-chan..	12.500
	Le Mokkya ou Tian-chan du Nord...	18.800
	Le Muz-Tagh ou Kavakor occidental.	23.000
	Le Pusht-i-khur	25.383
	Le Kouen-Lun.....	18.500
	Les Hinnalayas	22.000
Cols et Passages.	Col Belowti-Pass	11.355
	Col de Pass-Kurgaan.....	8.600
	Col de Karakorum	18.550
	Col de Masimik	18.420
	Col de Yangi-Diwan.....	19.500
	Baroghil-Pass	12.000
	Kawak-Pass.....	13.200
	Haji-Khak-Pass.....	12.190
Lacs	Issik-Kul	5.300
	Son-Kul.....	9.400
	Tchadyr-Kul	11.080
	Lac Balkach	7.450
Villes	Kashgar.....	4.043
	Yangi-Hissar	4.320
	Yarkand	3.923
	Khargalik	4.370
	Khotan	4.490
	Tashkurgan.....	10.250
	Khokand	1.540
	Andidjan.....	1.700
	Tashkend	1.400
	Isferah	2.650
	Vernoje ou Almaty.....	2.430
	Caboul	6.400

<i>Villes</i>	Chitral	7.140
	Yassin	7.770
	Gilgit	5.000
	Cachmir	5.276
	Peschawer.....	4.165
	Jallalabad.....	1.960

MÉMOIRE SUR LA CARTE DE LA RÉGION DU PAMIR
JOINTE A L'OUVRAGE

La carte de la région du Pamir, ou plutôt de l'Asie centrale, que nous joignons à notre travail, a été dressée d'après les derniers documents et les explorations les plus récentes. Elle résume donc, en 1876, l'ensemble des connaissances que nous avons acquises sur le Pamir; car depuis les expéditions de sir Douglas Forsyth, de M. Mayef et du Havildar, nous n'avons à signaler aucune découverte nouvelle.

Sans rappeler les relations multiples, dont nous avons parlé dans le cours de l'ouvrage, et qui, au fur et à mesure qu'elles paraissent, nous servaient à modifier ou à compléter nos idées sur l'intérieur du continent asiatique; — sans insister non plus sur les cartes partielles données par les *Mittheilungen* du D^r Petermann, les *Ocean highways* et le *Geographical Magazine* de Clement's Markham, le journal de la Société royale de géographie de Londres, etc., nous devons dire quelques mots de trois d'entre elles, qui nous ont servi à fixer les limites du plateau du Pamir, — et nous étendre sur les cartes générales parues en Allemagne, en Russie et en Angleterre, et que nous avons étudiées ou consultées, quelques-unes avec fruit.

Les Esquisses ou cartes partielles que nous avons à mentionner sont :

1° The Khokand and Upper Sir-Daria, by Fedtchenko (1871-1872), paru dans les *Ocean Highways* (april-and march 1873).

2° Der höhenverhältnisse der central Asiatischen-Gebirgs-System, von A. Petermann, dans les Mittheilungen de 1871. Tafel 14.

3° *Map of the Country of the Upper Oxus*, by col. Yule, for the Essay on the geography of the Upper Oxus region (1872).

C'est Fedtchenko qui a été notre guide, pour la configuration exacte du Khokand méridional, de la vallée du Zarafshan, de l'Alai et du Trans-Alai, du cours supérieur du Surkhab et de la passe du Kizil-art. Nous nous trouvons du reste complètement d'accord avec la grande carte du colonel Walker (1), pour la représentation de toute cette partie de la région du Pamir. Nous ne saurions trop insister sur ce qui concerne l'Alai et le soulèvement *Transalaïen*, qui dans les deux cartes autrichienne et allemande sont complètement défigurés, et se perdent au milieu des Tian-Chan. Cette terrasse secondaire, qui s'abaisse au nord du plateau sur la vallée de Ferghanna, avait une importance trop grande dans le système orographique de cette région pour ne pas être reproduite avec le soin le plus minutieux.

Le D^r Petermann, dans sa belle esquisse hypsométrique du talus oriental du Pamir, dressée d'après les données de M. Hayward (2), nous a paru un modèle excellent à suivre pour nous représenter le caractère véritable du relief terrestre, et les différents accidents de ce terrain si mouvementé. — Les Tsoung-Ling, qu'il a tort d'appeler dans tout son développement le Kizil-art, nous apparaissent, en effet, tels qu'ils doivent être, avec leur aspect grandiose, entre les deux soulèvements des Tian-Chan et des Himalayas. Sauf les erreurs que sont venues corriger les découvertes des capitaines Biddulph et Trotter, cette carte est encore aujourd'hui celle

(1) En 4 feuilles, parue en 1875.

(2) *Journey from Leh to Yarkand* (*Journal de la Société de géog. de Londres* 1870).

qui nous donne l'idée la plus exacte de la partie orientale du plateau.

Le colonel Yule nous fixe définitivement sur les passages du Koh-i-baba et de l'Hindou-Koush, le Pamir méridional et le Wakhan, le Badakchan et le Kunduz. Les explorations du Havildar et de son Moonshee, qui en 1874 remonta toute la vallée du Kunar jusqu'au Baroghil-Pass, n'ont apporté aucun changement aux idées qu'il nous avait fournies. Toute cette partie, qui confine à l'Afghanistan et au Pendjab, a été reproduite dans les cartes des colonels Montgomerie et Walker, et nous nous sommes scrupuleusement conformé, dans la nôtre, aux traits généraux de cette belle esquisse.

Ainsi se trouvaient parfaitement délimitées et représentées les parties extrêmes du plateau. Quant à l'ensemble même de la région du Pamir et au bassin de l'Oxus, que les dernières explorations russes et anglaises devaient complètement modifier, les cartes générales que nous avons à signaler sont :

1° *La carte de l'Asie centrale, jointe par Fred. von Hellwald à son ouvrage : Central-Asien (1875).*

2° *La carte de l'Asie centrale en 12 feuilles, par l'institut militaire de Vienne (1874) (1).*

3° *Le 30° fascicule de l'Atlas de Stieler, édition de 1875, par le D^r A. Petermann, n° 64.*

4° *La carte hypsométrique de la région du Pamir, par M. Severtzoff. 1872.*

5° *Turkestan and the Countries between the british and russian dominions in Asia. Third edition, en 4 feuilles, 1875, par le colonel Walker (2).*

(1) *General Carte von Central-Asien, bearbeitet nach den neusten and besten Russischen und Englishen quellen, 1874.*

(2) *Mapped on the basis of the Surveys made by the British and Russian officers. up to 1875.*

La carte de M. Fried. von Hellwald ne mérite pas qu'on s'y arrête. — Sans tenir compte des découvertes récentes, accomplies dans l'Hissar, le Karategin, le Kolab et sur le plateau du Pamir, elle ne s'attache pas même à reproduire pour le Khokand, les Tsoung-Ling et le Badakchan, les détails si précis de Fedtchenko et du colonel Yule. — Ce n'est qu'une esquisse très-pâle, où le relief du sol disparaît presque complètement; et l'hydrographie, comme l'orographie du reste, est à peu près la même que celle que Kiepert nous donnait en 1864, dans sa grande carte de l'Asie centrale ou du Turkestan, destinée à l'ouvrage de Carl Ritter (1). — Kiepert, du moins, représentait déjà à cette époque, tels qu'ils étaient réellement, le Shehr-i-Sabz, le Zarafshan et le Badakchan : il indiquait même le petit Kara-Kul et le Yaman-yar, qui en découle, dans une position assez exacte.

C'est d'après la carte de Kiepert que nous avons établi la nôtre, à l'échelle de $\frac{1}{3000000}$. Cette proportion nous a paru la plus propre à donner une idée suffisamment claire et complète de toute cette partie de l'Asie centrale.

La carte de l'institut militaire de Vienne, publiée en 12 feuilles, il y a quelques mois à peine, présente d'abord le défaut assez grave de produire à l'œil l'effet le plus désagréable. Ces longues traînées, fortement estompées, qui courent en tous sens, pour figurer les chaînes de montagnes ou les massifs, n'ont aucune raison d'être; elles laissent entre elles de très-larges vallées qui souvent prennent l'aspect de véritables plaines; nous les voyons se prolonger jusqu'au sein de la Tartarie orientale, où tous les géographes ont constaté une surface à peine ondulée et couverte de sables.

Mais cette carte a le tort, bien plus sérieux, de ne donner le plus souvent que des idées complètement fausses ou erronées sur les points les plus importants de la région du Pamir.

(1) *Turan oder Türkistan, zu C. Ritter's Erdkunde* : Buch III, West. Asien. th. VII, 1864.

Quoique parue pour ainsi dire de nos jours, elle en est encore à l'année 1850, pour ce qui concerne la géographie de l'Asie centrale; et l'esquisse du colonel Yule, dressée en 1872 pour le voyage du lieutenant Wood, est beaucoup plus complète, et surtout plus exacte.

L'Oxus supérieur (branche méridionale) prend toujours sa source dans le Pamir-Khul : — le Murghábi n'existe pas, non plus que le petit Kara-Kul et le Yaman-Yar. — Le Surkhab, le principal des affluents de l'Amou-Daria avec le Murghábi, est encore restreint au cours que lui donnaient, il y a quelques années, les cartes anglaises, antérieures à celles de Walker. Dans la province de l'Hissar, nous voyons deux Kafir-nihan, mais nous ne trouvons ni le Surchan, ni le Tupalan, ni le Shirabad-Daria.

Le grand et le petit Pamir sont confondus, ou plutôt placés dans une situation complètement fausse. — Le Darwaz, arrosé par le Vanjab, est rejeté beaucoup trop à l'ouest; — le Roshan manque : Les districts de Balkh, de Khulm et de Kunduz ne présentent aucun des caractères orographiques, que nous leur connaissons aujourd'hui. — Quant à l'Alai et au Khokand méridional, nous devons renoncer à les trouver dans leur véritable position. — En définitive, quel est le mérite qui recommande cette carte, pour ce qui concerne la région du Pamir? — Nous ne pourrions le voir.

Défectueuse aussi, mais à un moindre degré, nous paraît la carte du docteur Petermann, dans le 30° fascicule de la dernière édition du grand atlas de Stieler. — Nulle part ailleurs peut-être le relief du sol ne se détache aussi bien que dans cette carte du Pamir, des Tian-Chan et du Thibet, et ne répond mieux aussi aux idées que nous nous sommes attaché à développer dans notre travail; — mais les fautes y sont nombreuses; et nous lui reprochons surtout de n'avoir tenu compte des dernières découvertes russes et anglaises, que pour les fausser complètement, et dérouter le géographe dans l'étude qu'il voudrait faire de l'Asie centrale.

Notons tout d'abord le cours de l'Oxus, confondu à tort avec le cours du Surkhab. — C'est là l'erreur capitale de cette carte, et qui a pour conséquence de jeter le trouble et la confusion dans toute la partie occidentale de la région de Pamir.

A partir de Kila-Wamar, c'est-à-dire par $38^{\circ} 5'$ de latitude nord, nous voyons l'Oxus décrire un grand arc de cercle dans la direction du nord, redescendre à travers la province de l'Hissar, pour se diriger bientôt à l'ouest, puis à l'ouest-nord-ouest. — Il y a là un écart de $1^{\circ} 25'$; et cet écart est d'autant plus regrettable, qu'il rejette bien loin au nord de leur situation exacte le Karategin et le Kolab, qui se perdent aussi dans les masses noires du Tian-Chan méridional. Quant au Surkhab, que Fedtchenko a vu au centre de l'Alai, dont M. Mayef et le Havildar ont reconnu le cours jusqu'à une faible distance de son embouchure dans l'Amou-Daria, où le trouve-t-on ? — Quelque part au milieu des montagnes du Pamir occidental; et ce n'est plus qu'une rivière très-secondaire, au lieu de nous apparaître avec ces dimensions imposantes, qui avaient frappé les derniers explorateurs.

La ville de Kolab, visitée par le Havildar, reconnue une première fois par Abdul-Medjid, à son retour du Khokand en 1861, et placée dans une position importante, entre le Pandja et le Surkhab, sur la grande route du Badakchan au Turkestan russe, se trouve pour Petermann au nord d'un petit affluent du Kokcha, le *Duwan*, dont aucun voyageur n'a parlé, et à une très-grande distance du Karategin, sur les frontières duquel cependant elle est véritablement située. — Kolab est appelée à devenir un des premiers centres de l'Asie intérieure, pour les relations internationales et les transactions du commerce : son importance ressort de sa situation même; la carte de Petermann ne nous dit absolument rien à ce sujet.

Le plateau secondaire de l'Alai, que Fedtchenko nous a décrit et fait connaître en termes si précis, n'est plus qu'une

longue et étroite vallée, qui s'étend du N. E. au S. O., entre les monts Transaladiens et le massif de l'Alai-Tagh; et nous savons au contraire qu'il se développe de l'est à l'ouest en surfaces planes à peine ondulées, et qui semblent continuer dans la direction du N. E. le plateau du Pamir. Les monts Transaladiens, qui constituent un des plus grands soulèvements de l'Asie centrale, ne paraissent pas plus importants que le système du Badakchan; et l'Alai-Tagh ou mont du Khokand méridional, au contraire, qui n'est en réalité qu'une suite de hauteurs de 9000 à 9500 pieds, s'élève comme une masse énorme, jetée entre le Khokand et le Pamir.

Je cherche en vain, dans la province de l'Hissar, le Kaffir-nihan et le Surchan, deux des grandes rivières de cette région qui, descendant du Kuh-i-tan, forment deux vallées fertiles. Quant au relief même de cette contrée, sur lequel M. Mayet appelait, il n'y a pas longtemps encore, l'attention des géographes, et qui consiste en une série de terrasses accidentées, il disparaît complètement: l'emplacement de la *Porte-de-ferne* nous est pas indiqué, et du reste ce fameux défilé n'a pas de raison d'être dans une plaine si unie. Ainsi, pour la plus grande partie de la région du Pamir, nous nous trouvons ici en face d'une géographie par trop fantaisiste, qui trouble les idées aujourd'hui reçues, et acceptées comme vraies par tous ceux qui ont suivi de près les dernières explorations.

Si nous pénétrons plus avant dans l'intérieur même du plateau du Pamir, nous n'avons pas des erreurs moins graves à relever. Le *grand Karakul*, quelle que soit l'incertitude relative dans laquelle on se trouve encore à son égard, occupe une position trop septentrionale; le *petit Karakul* est rejeté à 1° 20' plus à l'est qu'il n'est véritablement, car il doit se trouver à peu près sous le même méridien que la ville de Tash-Kurgan, capitale du Sarikol. Le pic de Tagharma, qui le domine, est beaucoup trop au nord-est; sa hauteur est de 25 500 pieds et non de 25 000 seulement. Le nom de Kizil-art, qui peut tout au plus s'appliquer au point de jonction de l'Alai et des

monts de Kashgar, est donné au talus oriental tout entier du Pamir, pour lequel nous revendiquons, avec M. Severtzoff et sir Henri Rawlinson, la dénomination générale et unique de Tsoung-Ling. Faut-il ajouter que l'Oï-Kul est à 13 100 pieds et non 13 300, comme l'avait indiqué le Mirza du major Montgomerie? que le Pamir ne s'étend pas sur une longueur de près de 5° 1/2 de longitude, etc.? En résumé, quel que soit le mérite de la carte de Petermann, nous ne pouvons lui accorder aucune confiance pour ce qui concerne la région du Pamir (1).

Par contre les deux cartes de Severtzoff et du colonel Walker se recommandent à l'attention sérieuse du géographe et du savant. Sans doute celle de M. Severtzoff, qui date de 1872, ne peut nous donner une exactitude même relative, que nous sommes en droit d'attendre aujourd'hui de la cartographie, en ce qui concerne l'hydrographie du Pamir; l'Oxus et le Surkhhab sont défigurés dans leur cours; le Murghâbi n'existe pas, non plus que le petit Karakul; — mais comme la grande masse du plateau se détache parfaitement sur la dépression aralo-caspicienne d'une part, de l'autre sur le Turkestan oriental; comme on voit cette masse se souder à celles des Tian-Chan au nord, et de l'Hindou-Koush au midi, et tendre aussi vers la Sibérie et l'Inde septentrionale! — Nous comprenons parfaitement, à l'aspect de cette carte, le rôle que l'Asie centrale a dû jouer dans l'histoire générale; et quand nous rapprochons d'elle les idées de l'auteur, nous saisissons mieux toute l'importance de la révolution, qu'il dut opérer dans la manière de comprendre la géographie du continent asiatique.

Quant à la carte du colonel Walker, c'est une œuvre ma-

(1) Ce Mémoire était écrit, quand parut le n° 4 des *Mittheilungen* (année 1876), dans lequel le docteur Petermann reconnaissait en partie les erreurs que contenait sa carte de l'Asie centrale. — Mais nos critiques n'en subsistent pas moins, pour tout ce qui concerne le *Plateau du Pamir* proprement dit, l'*Hissar* et même l'*Alai*. Les corrections, que Petermann indique, n'intéressent en effet que les cours du *Surkhhab* et du *Kolab*.

gistrale, à laquelle nous ne reprochons que la faiblesse du trait. De toutes les cartes étrangères parues jusqu'à ce jour (1), elle est la seule qui se soit tenue au courant des découvertes géographiques, et sur laquelle il soit permis de suivre aisément les explorations des dernières missions russes et anglaises. Nous ne pouvons donc que nous trouver d'accord avec le savant colonel sur tout ce qui regarde l'orographie et l'hydrographie du Pamir; car ce sont là les deux points principaux, auxquels nous nous sommes attaché dans notre travail et dans notre carte.

Mais nous nous séparons complètement du colonel Walker, pour la façon dont il représente la configuration du sol. Nous l'avons dit déjà : nous n'admettons, pour expliquer le relief général du globe, que les soulèvements par masses, et tout dans l'Asie centrale nous a servi à développer et à prouver cette théorie, qui n'est que celle de M. Severtzoff lui-même, et qui s'accorde complètement avec les idées de Ch. Lyell. Nous ne comprenons plus aujourd'hui les chaînes de montagnes, qui courent isolées entre les rivières; le système de Philippe Buache a fait son temps. Aussi ne croyons-nous pas que le colonel Walker ait réussi à nous donner une idée suffisamment exacte de la région du Pamir, et surtout du plateau lui-même. Ce plateau nous apparaît complètement défigurée : c'est là la partie faible de la carte anglaise.

Au témoignage d'Abdul-Medjid, des capitaines Trotter et Biddulph, le Pamir a l'aspect d'une haute plaine, sinon parfaitement unie, du moins diversement accidentée, sans que l'on puisse assigner de direction précise aux chaînes qui la parcourent et la coupent en tous sens, surtout dans le voisinage des Tsoung-Ling. — M. Hayward nous dit qu'il n'y a pas de ligne de partage nettement déterminée; que les rivières rompent ou brisent les masses les plus élevées, pour se

(1) Nous ne parlons pas de la remarquable carte manuscrite russe, qui figura au congrès international de Paris en 1875, et que nous n'avons pu consulter à loisir.

frayer un cours dans les basses plaines voisines ; le Yaman-yar en est un exemple frappant. — Or que signifient, sur la carte du colonel Walker, ces longues chaînes qui séparent la Sarhad-Darah du Darah-Sarikol ? l'Oxus du Suchan ? le Vanjab du Surkhab ? le Murghâbi du Vanjab, et le Murghâbi du Yarkand-River ? Rien n'est moins certain que l'existence de ces chaînes, que ne mentionne aucun explorateur.

L'importance orographique des Tsoung-Ling nous échappe complètement, — le pic de Tagharma se trouve perché sur une arête à peu près isolée ; et quant aux immenses contreforts, qui surplombent les villes de Kashgar, de Yangi-Hissar et de Yarkand, nous n'en saisissons pas la sauvage grandeur que le Mirza du major Montgomerie et M. Shaw ont si bien fait ressortir. — En un mot, le plateau du Pamir ne se distingue en rien des régions voisines, du Badakchan, de l'Hissar, du Karategin, voire même de la Tartarie orientale ; et le Khokand nous présente absolument le même caractère, bien loin de nous apparaître comme une vallée assez étroite, et profondément encaissée entre les masses de l'Alai et de Kuh-i-tan d'une part, et de l'autre la terrasse du Tian-Chan septentrional.

Bien supérieur, et bien meilleur surtout, nous semble le procédé employé par le docteur Petermann, dans la carte duquel le plateau se détache, du milieu des montagnes qui l'environnent, pour frapper tout d'abord les regards, fixer l'attention et faire comprendre le rôle qu'il doit jouer dans le système orographique de l'Asie centrale. — C'est à ce procédé que nous nous sommes rangé, en nous attachant aussi, pour les masses des Tian-Chan, des Himalayas et de l'Indou-Koush, à représenter le relief du sol tel qu'il doit exister en réalité.

Persuadé que le premier mérite d'une carte doit être de parler à l'esprit en même temps qu'aux yeux, nous avons voulu que la nôtre pût résumer, de la façon la plus claire et la plus complète, l'ensemble de notre travail. Mais nous devons le dire en terminant, si Fedtchenko, Hayward, Petermann et

le colonel Yule ont été nos guides, pour les régions des Tian-Chan, des Tsoung-Ling, du Badakchan et du Pendjab, c'est sur la carte du colonel Walker que nous avons contrôlé toutes nos recherches, relatives à la masse même du plateau du Pamir et au bassin de l'Oxus. Nous ne pouvons que nous féliciter de nous être trouvé d'accord avec lui, sur tous les points principaux; nous ne regrettons qu'une chose : c'est de ne point voir indiqué sur sa carte l'emplacement du défilé de la *Porte-de-Fer* qui, pour nous, doit être fixé, sans aucun doute, aux sources mêmes du Shirabad-Daria et du Khuzar-Daria, dans l'intérieur de l'Hissar. — Nous avons cru devoir reproduire le fonds physique de cette carte dans chacune des quatre esquisses que nous joignons à l'ouvrage, pour expliquer les itinéraires des grands voyageurs qui, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, ont parcouru la région proprement dite du Pamir. Les noms seuls des principales localités varient suivant les époques; et nous nous rendons ainsi un compte plus exact des changements survenus dans la situation politique de ces régions, à la fin de l'antiquité, au moyen âge, aux temps modernes et de nos jours.

En résumé, avons-nous réussi à dresser une carte qui fût à l'abri de tout grave reproche? nous nous garderons bien de l'affirmer. Mais nous avons apporté le plus grand soin à ne rien admettre qui ne fût prouvé par les découvertes; — les plus connus des derniers explorateurs et des géographes étrangers ont été nos guides; — ce sont là des garanties sérieuses, sur lesquelles nous croyons pouvoir compter.

FIN.

ERRATA

- Pages 13, lisez Παρπάνισος au lieu de Παρπάνισος
— 16, note 1, lisez in lacu Oxo au lieu de in lacu Oxio
— 17, note 2, lisez Οιχάρδης, Οιχάρδης au lieu de Οιχαρδης, Οιχαρδής
— 20, lisez 'Ασσάκενοι au lieu de Ασσάκενοι
— 25, ligne 14, lisez 43°5' au lieu de 43°51'
— 41, note 2, lisez Landresse au lieu de Laudresse
— 42, ligne 34, lisez et il s'appuie sur au lieu de et il s'appuyait sur
— 77, ligne 3, lisez Bamian au lieu de Badmian
— 97, note 2, lisez Tian-chan au lieu de Ti-chan
— 106, note 1 lisez Surkhab au lieu de Sur
— 109, Fig. 1, lisez Yarkand et Fayzabad au lieu de Yazkand, Tayzabod
— 144, ligne 29, lisez L'Athalik-Ghazee au lieu de l'Athalik-Ghazec
— 153, ligne 17, lisez du Badakchan au lieu de de Badakchan
— 154, en note, rétablissez : (1) *Proceedings*, 1874.
— 168, ligne 8, lisez des deux expéditions anglaise et russe au lieu de des expéditions anglaise et russe
— 170, ligne 17, lisez Kurghan-Tapa au lieu de Kingham-Tapa
— 201, ligne 1, lisez latitude de Saint-Pétersbourg (60°) au lieu de (40°)
— 214, ligne, 12, lisez Kafir-nihan, au lieu de Kaffir-nihan

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MICROM, 2



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07032 0968

MAY 8 1998

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

